

FNA 1858-Voleurs de silence-Etoiles mortes-épilogue

Jean-Claude Dunyach

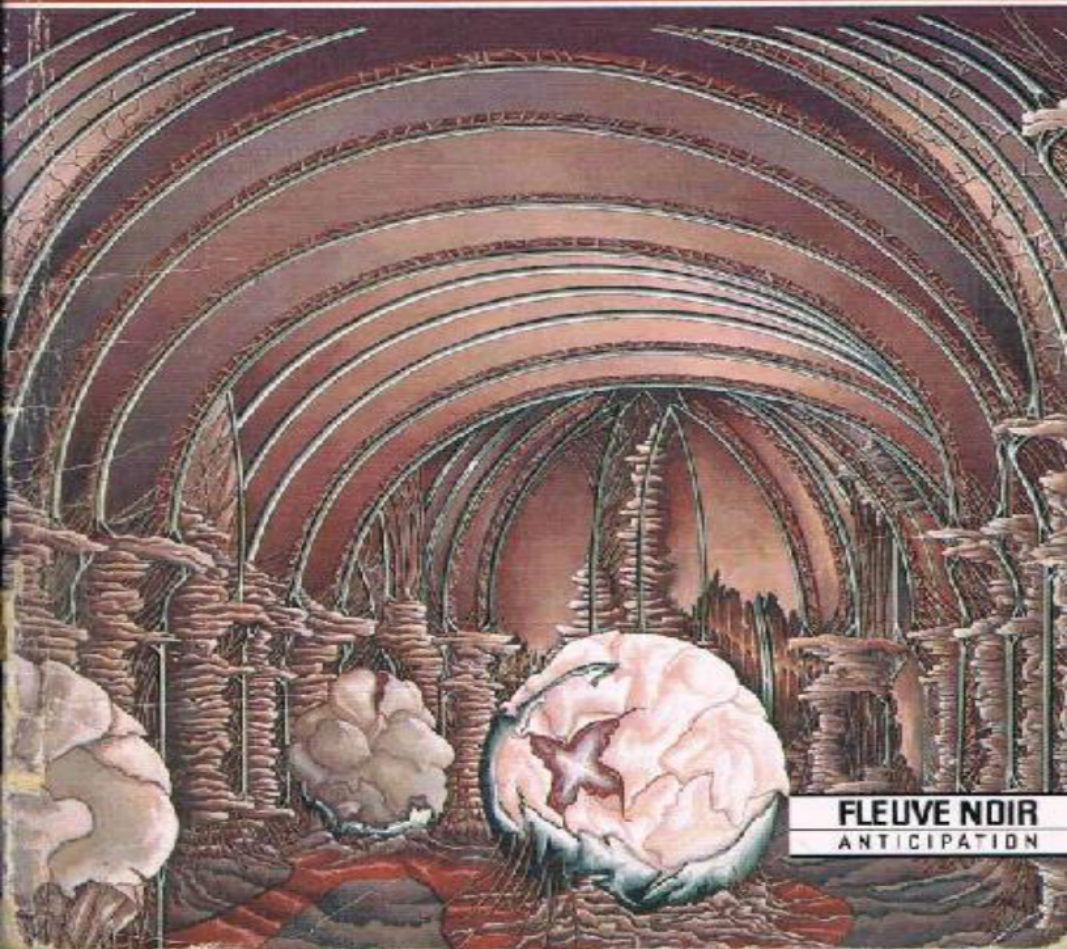
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

JEAN-CLAUDE DUNYACH

VOLEURS DE SILENCE



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

LES PIRATES



AMIRAL BENBOW'S PRODUCTION

Jean-Claude DUNYACH

Voleurs de silence

(ÉTOILES MORTES – ÉPILOGUE)

1992/01 FLEUVE NOIR, Coll. Anticipation n° 1858

ISBN : 2-265-04724-4 ISSN : 0768-3014.

Illustration ; M.C. Bouyer

ABP numérise des livres, des Anticipations, des bouquins de gare, des polars noirs et d'autres de ces pochEs que personne ne réimprime ni ne réédite en version électronique. Ceci est un travail bénévole et non autorisé par l'auteur ni sa maison d'édition. Vous êtes sensé en posséder une version papier (droit à la copie privée).

Bonne lecture

Scan par Capitaine Cosmos,
relecture et .doc par w5367cl
Merci.

Du même auteur
Dans la même collection :

Le Temple de Chair (Le Jeu des Sabliers 1)

Le Temple d'Os (Le Jeu des Sabliers 2)

Nivôse (Étoile Mortes 1)

Aigue-Marine (Étoile Mortes 2)

Jean-Claude DUNYACH

VOLEURS DE SILENCE

ÉTOILES MORTES – ÉPILOGUE

COLLECTION ANTICIPATION

FLEUVE NOIR

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que *les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1992 Éditions Fleuve Noir
ISBN : 2-265-04724-4
ISSN : 0768-3014

Avertissement au Lecteur

L'histoire qui suit peut se lire de façon autonome... Toutefois, les lecteurs désireux de connaître les raisons pour lesquelles Vorst, l'ancien directeur de la police secrète du Cartel, et Closter, l'artiste rebelle, se haïssent, trouveront les réponses dans les livres suivants :

Nivôse (Étoiles Mortes 1) n° 1837

Aigue-Marine (Étoiles Mortes 2) n° 1838

Parus précédemment aux éditions Fleuve Noir.

Cette histoire n'aurait pas existé sans Wildy Petoud et Emmanuel Jouanne. Ils sont en filigrane dans chacune de ces pages, qui leur appartiennent autant qu'à moi.

CHAPITRE PREMIER

Vorst se savait l'homme le plus recherché de l'univers. Il survivait grâce à cette conviction. Lorsque les règles du jeu à l'échelle des mondes avaient soudain changé en sa défaveur, il s'était trouvé dans le camp des fuyards, trop vite pour avoir pu s'y préparer. Il avait perdu ses moyens d'existence, ce qui était grave, mais aussi sa confiance en lui, ce qui était infiniment pire. Son nouveau rôle de fugitif traqué l'avait empêché de céder à l'attraction du vide de sa propre vie. Se sentir en danger l'avait protégé du suicide.

Dans ses rares instants de lucidité, il devait s'avouer qu'il était peu probable que Closter, son ennemi personnel, se soit immédiatement lancé à ses trousses. Après l'atterrissage des Animaux Villes sauvages, vingt-sept nouvelles planètes s'étaient ouvertes d'un seul coup à la colonisation, au moment précis où la guerre civile éclatait sur Vieille Terre. Il y avait eu un exode massif des pauvres et des sans-abri, avec à leur tête les gitans que Vorst haïssait. Vu le chaos qui régnait à l'époque, Vorst n'avait sans doute pas été au centre des préoccupations de Closter.

Depuis, bien sûr, la situation avait changé...

Pour être précis, le changement datait de l'explosion qui avait soufflé la maison de Guanadi, à Aigues-Mortes, tout près de la Méditerranée asséchée que l'on projetait à présent de remplir. Depuis longtemps, le vieux conteur n'habitait plus l'ancienne demeure et les membres de sa tribu voyageaient entre les étoiles. Le geste de Vorst était purement symbolique mais, pour la première fois, sa signature s'était étalée au grand jour sur un pan de mur, au milieu des décombres. Il avait ressenti l'émotion du peintre qui voit une de ses toiles exposée et sa vie avait basculé.

Il était devenu un artiste en terrorisme. Le meilleur dans son genre.

Il ne défendait pas une cause, il s'attaquait à un homme. Il ne tentait pas de modifier le futur mais détruisait le passé de son ennemi, systématiquement. Il pillait la mémoire de Closter, saccageait sans pitié les endroits essentiels de sa vie, à coups d'explosifs. Et il allait

mettre la touche finale à son œuvre de destruction dans quelques heures. Ici même, sur la planète Supérieure, au cœur de l'AnimalVille du même nom.

Il avait l'intention de détruire un mythe.

La cité de chair s'étendait sur près de quatre cent kilomètres carrés. Vorst en connaissait chaque dôme, chaque repli secret aux odeurs moites. Quarante-huit heures plus tôt, il l'avait rejointe en profitant du désordre engendré par l'arrivée d'un groupe d'émigrants de Vieille Terre. Il avait programmé lui-même son transfert sur le clavier neural de l'AnimalVille, avec une sorte de rage. C'était un des talents qu'il s'était découvert durant sa fuite : il pouvait manipuler les villes de chair, les forcer à se plier à ses désirs. Non pas à la façon de Closter, qui avait établi avec elles un accord de symbiose global, mais en se branchant directement sur leurs zones érogènes. Chacun de leur contact ressemblait à un viol. Il savait stimuler les Animaux Villes au moyen d'excitations électriques, jusqu'à ce qu'elles cèdent, qu'elles s'ouvrent et l'engloutissent pour le recracher *ailleurs*, dans une cité différente, sur une autre planète. Chacun de leurs orgasmes partagés lui permettait de franchir la toile entre les mondes, afin d'échapper à ceux qui le traquaient.

Il aurait été stupéfait d'apprendre que les AnimauxVilles ne le haïssaient pas. À aucun moment, durant leurs échanges à sens unique, elles n'avaient eu l'occasion de le lui dire.

Il se glissa sous un porche pour écouter la rumeur de la cité. Autour de lui, Supérieure bruissait d'une vie intense, malgré l'heure tardive. Les rues, d'un brun doré, pailletées de grains de sable, vibraient sous les pas de nombreux passants. L'air lourd sentait la friture et la fumée, avec des traces de sueur humaine qui s'incrustaient dans les replis mal lavés des murs. À chaque coin de place, des groupes d'émigrants chantaient en s'accompagnant d'instruments variés. Le Koto se mêlait à la Balalaïka, les tambours Bantous et les harpes d'os Esquimaudes soutenaient de leur staccato les violons plaintifs des Tziganes. La cacophonie qui en résultait n'avait de sens que pour ceux qui vivaient là. De sa cachette, Vorst voyait la foule qui avançait au rythme des musiciens les plus proches, sans effort, et qui, un peu plus loin, s'adaptait à un autre rythme, une autre mélodie. Il n'y avait pratiquement pas de bousculade.

Le spectacle absorbait Vorst au point qu'il sursauta lorsqu'une main se posa sur son épaule. Ses vieux réflexes de mercenaire faillirent l'entraîner dans un Kata mortel dont le nouvel arrivant aurait fait les frais. Il se contrôla, juste à temps, et desserra les poings. Ce n'était pas le moment de déclencher une bagarre...

— Je vous ai fait peur, étranger ?

L'homme, un grand échalas au visage bronzé, avait une voix amicale, pleine de sollicitude, et une haleine plutôt alcoolisée.

— Quelque chose comme ça, répondit Vorst. (Il se força à sourire). Je regardais les passants. Cette ville me fascine.

— Vous venez d'arriver, hein ? Je m'en doutais. (Avec familiarité, il passa le bras autour des épaules de Vorst). Venez boire avec nous, nous fêtons la première vendange. J'ai planté les ceps moi-même. Les grains sont petits et le vin est vert, mais mon fils vient juste de naître. Quand je le marierai, la vigne sera belle !

— Merci... J'attends l'ami chez qui je dois loger ce soir. Je ne voudrais pas le manquer.

L'homme se pencha vers lui et secoua la tête.

— Dommage ! Il y a des saisons pour le vin, ajouta-t-il après un silence. Le verre que vous refusez ne pourra plus jamais être bu. Enfin, si vous changez d'avis, remontez la rue jusqu'à la place. Le bruit des bouteilles vous guidera.

Vorst suivit des yeux le vigneron qui s'éloignait sans se retourner et secoua la tête avec une ombre de sourire. Le piège était trop grossier. Il vérifia que personne ne le surveillait avant de quitter le porche.

Il se laissa porter par le flot des passants, le long d'une avenue bordée de dômes plissés par la chaleur et de statues de bois verni. Les paroles du vigneron résonnaient dans son esprit et il ne parvenait pas à les en chasser. Les règles non écrites qui régissaient l'accueil des émigrants voulaient que ceux-ci payent leur nourriture et leur logement par des chants, des œuvres d'art, des légendes ou des histoires drôles. Les Animaux Villes avaient donné naissance à une autre façon de vivre, basée sur la notion de tribu élargie.

Vorst, autrefois, jouait du piano. Sa musique dérangée aurait pu lui valoir une place au milieu de la foule. Au lieu de cela, il avait choisi de marcher parmi les ombres, le long des ruelles tordues qui ceinturaient le Beffroi. Ceux qu'il croisait n'accrochaient jamais son regard et distinguaient à peine sa silhouette émaciée, moulée dans un collant noir aux multiples poches. Il savait exactement où il allait...

Il atteignit son objectif vers une heure du matin et grimpa sur la terrasse la plus proche pour avoir une vue dégagée du quartier. Il se déchaussa afin que la plante de ses pieds soit directement en contact avec l'édifice (une technique qu'il avait volée à Closter), et sentit l'épiderme rougeâtre de la Ville fourmiller d'informations indéchiffrables. Il caressa d'un geste machinal la ceinture d'explosifs serrée contre son ventre et s'accroupit, la tête dépassant à peine de la rambarde. Dans le lointain, les échos de la fête nocturne s'éteignaient un à un.

Il se prépara à attendre.

Lors de son précédent séjour sur Supérieure, cinq ans plus tôt, une

scène cruciale pour l'avenir de l'humanité s'était jouée à proximité de son poste d'observation. Outre lui-même, trois personnes y avaient pris part : un membre du Cartel des propriétaires du nom de Tor Hannes, Closter et sa compagne, Marika. Sans oublier Ombre, le chat de Closter, une bête haïssable à qui Vorst devait les sillons pâles qui balafrèrent sa joue. À présent, il retournait en ce même lieu pour y régler ses dettes.

C'était une folie indispensable. Obnubilé par sa vengeance, Vorst avait renoncé à toute prudence, il avait négligé les règles et pris un maximum de risques. Son plan reposait essentiellement sur la surprise. Personne, et surtout pas son ennemi, n'imaginerait qu'il puisse revenir là, sur le champ de bataille où s'était consommée sa défaite, où lui et ses doubles avaient tout perdu.

Dans le musée de Supérieure... Plus exactement dans la partie consacrée à Monteori, le célèbre créateur d'équilibres, qui, lorsque les masques étaient tombés, s'était révélé être Closter en personne. Par la suite, celui-ci avait tourné le dos à son passé et Monteori était officiellement mort dans les décombres de la galerie, lors de l'atterrissage brutal des villes sauvages. Le musée n'avait jamais retrouvé sa splendeur d'antan. Mais cinq ans avaient suffi pour qu'un nouvel artiste surgisse, un artiste qui signait *Clost* et que ses rares apparitions publiques montraient accompagné d'une femme superbe, et d'un chat noir.

En se renseignant auprès de ses anciens contacts, en jouant avec habileté des appuis qu'il avait conservés de l'époque où il dirigeait la milice secrète du Cartel, Vorst avait remonté la piste de sa proie. Il avait détruit une partie des équilibres signés Monteori, jusqu'à ce qu'il réalise que cela n'affectait en rien son ennemi. Le passé d'artiste de Closter était déjà mort pour lui, il ne servait à rien de le tuer une seconde fois.

Vorst avait décidé de s'attaquer à son présent. Et de lui enlever toute possibilité de futur...

Un de ses informateurs lui avait appris que la prochaine exposition conçue par son ennemi aurait lieu ici même, dans le musée de Supérieure restauré pour la circonstance. Les premiers visiteurs, sur invitation seulement, franchiraient les portes dans une quinzaine d'heures. Vorst comptait s'introduire dans l'édifice avant l'aube et transformer l'inauguration en un spectacle sanglant dont on se souviendrait. Le discours d'ouverture de Closter risquait de marquer la fin de sa carrière et, accessoirement, de sa vie.

Une demi-douzaine de pochards emplirent la rue de chants avinés et scabreux. Vorst ferma les yeux. Avec un soupir excédé, il se laissa aller contre la rambarde de cartilage qui vibrait sous sa joue, tiède et câline. L'odeur de la ville avait changé. À ses effluves de chair bien

lavée se mêlaient à présent des senteurs d'origine humaine : sueur, crasse, trace de nourriture ou d'ordure. Vorst avait connu Supérieure immaculée, bichonnée comme un animal d'appartement, et quasi déserte. Il la retrouvait souillée. La populace piétinait ses membranes de chair rose, s'entassait dans ses dômes aux parois délicatement veinées de bleu. Vieille Terre déversait son trop plein de déchets et de gens à la surface des mondes neufs que le Cartel avait souhaité préserver.

Vorst contempla les étoiles qui piquetaient la voûte du ciel, admira la pureté de leur lumière blanche. Si l'homme, un jour, réussissait à les atteindre, combien de temps faudrait-il pour que leur éclat se ternisse ?

En contrebas, la rue était redevenue tranquille. Vorst se redressa. Il fit un rapide inventaire de ses poches et redescendit se glisser dans les ombres de la surface. Avec prudence, il s'approcha du musée. Les cinq dernières années lui avaient donné l'instinct du cobra. Il pouvait frapper, instantanément, puis se terrer jusqu'à l'arrivée d'une autre proie. Il savait qu'il sentirait toute présence anormale, qu'il détecterait toute anomalie. Les sens aux aguets, il se força à attendre, à vingt mètres à peine de la porte.

Aucune sentinelle ne se montra.

Lorsque il eut acquis la conviction que le musée n'était pas gardé, Vorst se permit un sourire las. Closter l'avait sous-estimé. Son arrogance l'avait poussé à se croire intouchable, mais les heures qui allaient suivre lui serviraient de leçon. Une leçon qu'il n'aurait pas le temps de méditer. Vorst transportait suffisamment d'explosifs pour souffler l'édifice de chair, pour le faire éclater comme une bulle de savon en carbonisant tous ses occupants.

En trois bonds, il vint se plaquer contre l'épaisse porte de bois qui barrait le porche. La vieille pancarte donnant les périodes d'ouverture était toujours là, négligemment collée à hauteur d'yeux. Il força les deux serrures l'une après l'autre, le regard fixé sur les horaires des dimanches et jours fériés. Il lui fallut plus de dix minutes pour déclencher les cliquets. Il n'avait jamais été un bon cambrieur.

Il se glissa dans le musée et rabattit la porte derrière lui. Avec des gestes précis, longuement répétés, il sortit de sa poche ventrale un boîtier plat de la largeur de la main, identique à celui que dissimulait un repli de la paroi, juste au-dessus de lui. Il appuya sur une des faces ; une couronne de crocs de verre jaillit de la base en l'écorchant au passage. Sans se soucier de la douleur, il planta d'un geste sec la mâchoire du boîtier dans la chair gonflée de l'édifice.

Une diode s'alluma. D'abord d'un rouge vif, elle vacilla puis passa de l'ambre à un vert rassurant, avant de se stabiliser. Vorst avait retenu son souffle durant toute l'opération. Il exhala un soupir

satisfait. Le dispositif organo-mimétique fonctionnait comme prévu. Il l'avait prélevé sur un stock secret du Cartel mais n'avait jamais pu le tester dans des conditions réelles. Les composants biologiques qui en constituaient le cœur étaient conçus pour dévorer n'importe quel système d'alarme et se substituer à lui. Il fallait néanmoins, toutes les trois heures, le nourrir d'une pincée de daphnies séchées, afin d'éviter qu'il ne tombe en panne pour cause d'inanition.

L'ancien boîtier était déconnecté. En se dressant sur la pointe des pieds, Vorst l'arracha du mur aussi facilement qu'il aurait cueilli un fruit et le glissa dans une de ses poches.

À présent, le musée lui appartenait.

Il alluma une lampe torche au faisceau étroit et balaya le décor autour de lui. La petite salle semi-circulaire qui servait à accueillir les visiteurs avait été récemment nettoyée. Près de l'escalier, on avait ajouté un guichet vitré et des affiches d'expositions passées couvraient les parois. Sur une table basse, dans un coin, des piles de prospectus en plusieurs langues présentaient le musée. Un plan sommaire était dessiné sur une feuille quadrillée collée sur la vitre du guichet, avec en rouge les sections interdites au public. Vorst l'examina avec attention, afin de savoir si l'intuition qui l'avait guidé jusqu'ici était juste...

Tout un pan du deuxième étage était "temporairement fermé". Il ne s'était pas trompé. La future exposition de Closter était bien prévue là.

La blessure de sa paume ne saignait plus. Il arracha le plan, le roula en boule et le jeta dans un coin. Il n'avait plus besoin de le consulter, le reste du musée lui était familier. Au rez-de-chaussée, derrière un sas capitonné, s'entassaient les équilibres de Monteori, du moins ceux qui avaient survécu à l'atterrissage des Villes sauvages. Vorst avait souvent traversé la longue galerie sans s'y attarder. La chair du sol, attendrie par le martèlement des pieds des esthètes du Cartel, avait pris par endroits une teinte de vieux cuir, brune et chaude. À présent, nul ne la visitait plus et les équilibres poursuivaient en silence leur existence vaine, loin des yeux du public.

L'étage du dessus était consacré à un créateur japonais, élève de Kishisaburô. La première salle, à gauche de l'entrée, rassemblait quelques-unes des œuvres de jeunesse de l'artiste. C'était tout ce dont il se souvenait. Il n'avait pas l'intention de s'y rendre, de toute façon. L'escalier, tapissé de moquette, le conduirait directement au deuxième étage.

Il éteignit la lampe et s'y engagea avec précaution. Ses pieds nus testaient chaque marche avant de s'y appuyer. Un second système d'alarme, indépendant du premier, avait pu être installé depuis sa dernière visite. À l'époque, la moindre convergence de Monteori valait une fortune et attirait de nombreux connaisseurs. Puis les émigrants

étaient venus, avec dans leurs bagages des pinceaux, des ciseaux de sculpteur, de l'encre et du papier. Les arts anciens, négligés par les snobs du Cartel, étaient redevenus à la mode et la cote des artistes du musée s'était effondrée. Les grandes familles assez riches pour servir de mécènes étaient dispersées, ou se terraient dans des abris secrets en rêvant de reprendre le pouvoir. Les œuvres exposées dans l'édifice se couvraient de poussière, les équilibres mouraient l'un après l'autre ou se figeaient, faute d'entretien, sous une forme inachevée. Les parois elles-mêmes avaient cet aspect flétri des chairs qu'on n'a pas caressées depuis longtemps. L'air sentait le détergent bon marché.

Vorst haussa les épaules et escalada les marches. Même si Monteorio était oublié de la foule, Closter continuait à exposer et son succès augmentait. Sa cible s'était seulement déplacée vers les étages supérieurs.

Il atteignit le sommet de l'escalier et se figea. L'entrée de la galerie où devait avoir lieu le vernissage était barrée de deux planches en croix, recouvertes d'un drap. Un panneau d'affichage, fiché dans un lourd trépied de métal rouillé, indiquait "Les Jardins Verticaux", avec une flèche. Vorst écarta la barrière d'étoffe et ralluma la lampe.

Le trait de lumière révéla des formes translucides, éparpillées dans une salle toute en longueur où s'ouvraient de profondes alcôves. Un tapis sur lequel étaient peintes des flèches matérialisait un chemin étroit et tortueux, qui permettait de parcourir l'ensemble de l'exposition dans un ordre précis. Partout ailleurs, le sol était nu. La chair de l'AnimalVille, fripée et décolorée par le manque de soleil, était couverte de marques de craie. Des débris d'emballage pour objets fragiles, incrustés de bulles, s'entassaient dans un coin, près d'une pyramide de pots de peinture vides. Une odeur de colle et de vernis empuantissait l'air.

Vorst pointa la torche devant ses pieds. Il hésita. Le tapis ne lui disait rien qui vaille mais il craignait, en marchant ailleurs, de signaler sa présence à un observateur branché sur les nerfs de la ville. Un ouvrier, intrigué par les traces de ses pas, risquait aussi de découvrir prématurément les explosifs et de donner l'alerte. Bien sûr, tout sauterait quand même, mais Closter s'en tirerait. Et Vorst n'était pas convaincu de retrouver une occasion aussi symboliquement parfaite que celle-ci.

Il choisit de ramper vers l'œuvre la plus proche, en suivant la paroi. Au bout de quatre à cinq mètres il se releva, certain d'avoir contourné les pièges que pouvait receler la salle.

La lampe illumina un socle carré d'environ deux mètres de côté, surmonté d'une masse translucide dont un treillis de métal doré enserrait la base. Une ouverture en forme d'iris, vaguement obscène, était tournée vers l'entrée. Vorst en fit le tour, sans parvenir à

distinguer en quoi elle consistait. Quelle forme d'art était-ce là ? Il se sentit déçu, sans savoir pourquoi.

Il tendit la main pour la toucher, hésita. Peut-être que ce qu'il prenait pour l'œuvre dénudée n'était qu'une forme particulière d'emballage. Telle quelle, la masse avachie sur le socle avait a peu de choses près la forme d'un coquillage, la grâce en moins. Il approcha sa lampe de la surface et écarquilla les yeux. Le rayon de lumière se perdait dans des profondeurs inimaginables, sans rien révéler. C'était comme contempler la mer depuis le ciel.

Frustré, il s'écarta et détacha sa ceinture. Chaque compartiment abritait une plaque de pâte explosive et un détonateur à mercure. Il tenta de déterminer le meilleur endroit où placer ses machines infernales. Ni le socle, ni l'œuvre, n'offraient la moindre cachette. À moins que...

Il posa le pied sur le tapis avec une prudente lenteur. Rassuré de n'avoir déclenché aucune sonnerie intempestive, il s'approcha de l'iris. Il était juste assez large pour permettre à son bras de s'y enfoncer.

Après avoir vérifié avec sa lampe que les profondeurs translucides ne recelaient pas de piège, il pétrit l'explosif entre ses paumes pour le réchauffer et y planta le détonateur. Du bout des doigts, avec délicatesse, il introduisit la bombe dans l'ouverture.

Un déclic résonna dans la salle vide. Vorst n'eut pas le temps de retirer son bras. L'iris se referma sur son poignet et l'attira vers la masse animée de pulsation. Des éclats lumineux jaillirent de son centre et elle parut se dilater au-dessus du socle, avant de retomber sur Vorst à la façon d'une avalanche de gelée. Il fut happé, emporté...

Tandis que l'œuvre l'engloutissait, une voix synthétique murmura à son oreille :

— Bienvenue, cher spectateur. Vous venez de pénétrer dans un scénario biologique, conçu pour vous permettre de vivre de l'intérieur une aventure à vos mesures. Ses détecteurs neuraux prendront en compte toutes vos envies, tous vos fantasmes. Vous vous incarnerez automatiquement dans le personnage le plus proche de votre personnalité réelle.

« Afin de favoriser votre identification à l'histoire que j'abrite, il vous est conseillé de vous détendre et de ne pas chercher à vous débattre. Cet avertissement ne sera pas répété. Bonne visite !

Vorst, horrifié, comprit la nature du piège. L'absence de protections extérieures aurait dû l'alerter. Le danger venait de l'exposition elle-même.

Une gigantesque vague mentale déferla sur lui. Il fut balayé par le reflux d'une mer grise, sous un ciel de plomb où dansaient des flocons de neige électronique.

Il était prisonnier à l'intérieur d'un rêve. Le rêve de son ennemi...

Rêve 1 (Sous l'œil mort de la caméra)

Le rideau se lève à l'entrée de la rue : ensemble figé d'immeubles gris, aux portes murées, aux fenêtres aveugles. Aucun décor n'améliore le cadre où nous nous produisons. L'éclairage seul a fait l'objet de soins particuliers, afin que chaque détail de nos prestations soit visible par tous les spectateurs.

Le ballet des projecteurs a commencé bien avant mon réveil et ne s'interrompra qu'à la nuit. Les pinceaux argentés glissent sur les trottoirs, en illuminant au passage la carcasse d'une vieille Ferrari qui émerge de la chaussée. Je quitte mon porche et m'avance en pleine lumière. Mon œil-caméra s'envole de sa niche pour venir bourdonner à trente centimètres de ma tête. Tout est en place. Je donne le décompte en claquant des doigts... 3... 4... TRANSMISSION :

Le premier hurlement s'échappe de ma gorge. Je l'accompagne d'une extension du bras droit, doigts écartés déchirant le ciel. La posture est bonne mais ma voix est trop frêle, mal échauffée. Elle perd très vite de sa puissance et s'en va rebondir, inoffensive, contre les parois lisses qui m'entourent. Je laisse mourir le son, en savourant le choc de l'air froid entre mes dents, et je m'immobilise sous le feu croisé des spotlights.

Je respire ; à fond.

L'œil-caméra ronronne. La boule d'angoisse familière oscille au creux de mon plexus. Après ce premier cri, ai-je encore des spectateurs ? S'ils décidaient de changer de programme et d'observer quelqu'un d'autre, que deviendrais-je ?

Je respire ; à fond. Mon angoisse se dénoue lentement, remplacée par une rage que je m'efforce de maîtriser. J'utilise la tension ainsi accumulée comme tremplin du prochain hurlement. Le noyau sonore part de mes reins, remonte le long de ma poitrine et s'échappe, longue rafale d'une extraordinaire intensité. Les bras rejetés en arrière comme des ailes, je vibre avec mon propre cri. Le pare-brise de la Ferrari explose dans une pluie d'éclats de verre.

Je suis un artiste...

Douze années m'ont été nécessaires pour apprendre à hurler. J'ai planté mes pitons dans les fissures du silence et j'ai grimpé à force de voix, nourri du sang qui coulait des vaisseaux rompus de ma gorge. Je n'ai jamais regretté d'être devenu ce que je suis.

Certains disent que l'on ne peut dévorer ses propres entrailles sans mourir de faim, pas plus que l'on ne peut se soulever soi-même en s'attrapant par les chevilles. Ceux-là se trompent. Les habitants de la Rue se livrent à de tels exercices depuis longtemps. Ils ne sont impossibles que pour ceux qui nous regardent sans comprendre, sans essayer de nous imiter.

Pendant près d'une heure, je joue avec le vent invisible qui s'échappe de mes lèvres. La pluie de gouttelettes sonores qui tourbillonnent au-dessus de ma tête déclenche d'étincelantes aurores boréales. Puis les vagues de fréquence déferlent et se retirent, en me laissant épuisé sur la grève de bitume, le corps trempé de sueur.

Afin de me sécher, je cours entre les constructions-cube où vivent, travaillent, rêvent peut-être, les spectateurs. Malgré l'épaisseur du béton qui nous sépare, j'entends le sourd murmure des écrans muraux en pleine activité. En ce moment même, des milliers de mains impatientes parcourent le clavier des sélecteurs de programmes, à la recherche de leur artiste préféré. Enfoui sous la ville, l'ordinateur de contrôle surveille la course des yeux-caméras. Il recueille les données transmises par les lentilles et les écrans, puis élimine impitoyablement ceux d'entre-nous que plus personne ne regarde.

Je respire ; à fond.

La Rue est envahie d'objets de toutes tailles, épaves d'un passé insaisissable qui déborde peu à peu des caves des immeubles. Je traverse un groupe de mannequins qui tentent de s'échapper d'une vitrine. Mon cri, vrillé dans leurs oreilles, fait exploser leurs tympanes de plastique. Déséquilibrés, ils s'écroulent à mes pieds et je brise les membres de cire à coups de talon. Plus personne ne pourra les utiliser comme décor pour son numéro après un tel massacre. Je m'éloigne en courant, le sourire aux lèvres.

Plus loin, la Rue débouche sur la place de l'Homme-Horloge. Je m'avance avec prudence, en cherchant les chausse-trapes que les responsables du décor s'obstinent à semer sous nos pas. Les yeux braqués sur le sol d'un noir d'encre, je tâte de la pointe des orteils chaque portion de bitume avant de m'y engager, prêt à sauter en arrière au moindre piège, avec un hurlement approprié. Je ne décevrai pas ceux qui m'observent.

Absorbe par ma progression, j'ai négligé de surveiller les alentours. Une ronde d'enfants-mimes surgit d'un porche et m'encercler. L'œil-caméra s'élève et prend du champ, attentif à bien restituer tous les détails de la scène.

En quelques secondes, les visages enfantins se déforment jusqu'à devenir des caricatures du mien à divers stades de vieillissement. Leur numéro se poursuit bien après ma mort supposée et mon masque mortuaire, plaqué sur la chair lisse de leurs joues, se décompose et se putréfie au rythme de la ronde qui me retient prisonnier. Ils tendent vers mes carotides leur bouche aux lèvres retroussées, pour parachever leur œuvre à coups de dents. Mon cri brise le cercle et les disperse comme une volée de moineaux.

Je respire ; à fond. Une douleur sourde emplit ma poitrine. Bouleversé, j'ai hurlé par réflexe, sans économiser mon souffle. J'ai besoin de récupérer. Le rideau ne retombera pas avant plusieurs heures et je n'ose pas regagner le porche d'ici-là. Mon quota de cris est loin d'être atteint.

Je traverse lentement la place, en prenant garde à ne pas couper les faisceaux de lumière braqués sur l'Homme-Horloge. Une couronne de chiffres romains, tatoués en relief, luit sur sa peau blafarde. Je l'observe, fasciné par le jeu complexe de ses doigts qui se déplacent sur le cadran de son visage. Près de sa tempe gauche, une cicatrice presque invisible révèle l'emplacement du processeur greffé sur son cerveau. Depuis son opération il rythme, au moyen de la course régulière de ses index, le passage des minutes et des heures.

On dit que certains spectateurs passent des journées entières à le regarder. Il a eu jusqu'à trois yeux-caméras autour de lui, qui bourdonnaient comme une foule de courtisans obséquieux. J'ai été longtemps jaloux de son succès, prêt à briser tous les rouages de son crâne d'un hurlement bien ajusté. Puis, à des signes quasi imperceptibles, j'ai senti qu'il vieillissait. Bientôt, les aiguilles de ses doigts cesseront d'être précises et les spectateurs se détourneront de lui. En attendant, il parade au centre de la place, indifférent à mon passage.

Quand je me retourne, les enfants-mimes ont fait cercle autour de lui. Les sanglots qui s'échappent de sa gorge ont la monotonie obsédante d'une sonnerie d'alarme.

Je reprends ma course ; de longues enjambées régulières qui ouvrent mes poumons et régularisent mon souffle. Un point douloureux me vrille le côté, je choisis de ne pas m'en soucier. J'ai besoin d'accumuler des matériaux pour un prochain cri et cette souffrance est la bienvenue.

Le martèlement de mes pas sur le trottoir réveille d'antiques souvenirs. Une rumeur sourde, applaudissements, cris et rires étroitement mêlés, jaillit du décor pour m'accueillir. Je reçois l'ovation d'un public fantôme, prisonnier comme moi d'un étrange Hollandais Volant transformé pour la circonstance en vaisseau-théâtre...

J'accélère toujours, les reins en feu, luttant contre la douleur. Mes tempes battent les trois coups de mon entrée dans la rue-scène. J'écarte les bras et je hurle interminablement en pleine course, déclenchant la caresse soyeuse des projecteurs sur mon visage.

Quand je m'écroule, à bout de souffle, les échos de mon cri résonnent entre les immeubles. Allongé sur le sol, recroquevillé en position fœtale, je me repose tandis que repasse dans ma tête la bande-son des secondes précédentes.

Sous ma joue, le bitume vibre d'une vie tiède qui trahit la présence de l'immense machinerie enfouie dans les profondeurs. Mon œil-caméra décrit des cercles de plus en plus étroits au-dessus de moi, comme un vautour. Il va bientôt plonger et ses chocs électriques me forceront à me relever. En attendant, je savoure les instants de paix qui suivent chacun de mes cris.

Je roule sur le dos afin de mieux me détendre. Les yeux mi-clos, je laisse dériver mes pensées. Ce dernier hurlement était exceptionnel. Je l'ai senti naître en moi comme une étoile, un cristal de lave en fusion. Il me sera difficile de faire mieux aujourd'hui, je le sais. Pourtant, l'ironie veut qu'en ce moment même, de nouveaux spectateurs, alertés par la machine, délaissent leur programme habituel pour se brancher sur moi. J'imagine leur visage vide braqué sur les écrans où s'agite ma silhouette. Il faudrait transformer leurs tubes cathodiques en miroirs, les obliger à leur tour à devenir acteurs, les sortir enfin de leur passivité. Seraient-ils seulement capables de hurler ?

Un cliquetis me tire de ma rêverie. Je me relève d'un bond, esquive la décharge de l'œil-caméra. Mon collant est constellé de poussière et d'éclats de gravier ; je l'époussette avant de me remettre en marche. Je me sens vidé, vieilli. L'armure du silence me pèse, mais je suis incapable de la quitter pour l'instant. La ronde des enfants-mimes a drainé une trop grande partie de mes forces.

Afin de retrouver un semblant d'inspiration je m'éloigne de mon secteur habituel et me fraie un chemin à travers les méandres du bitume, où vivent mes compagnons et rivaux. Peut-être que l'un d'eux, à son corps défendant, se laissera voler un peu de sa magie. En échange, je lui offrirai un de mes cris.

Je sais qu'il n'est pas bon d'attirer inutilement l'attention de mes spectateurs sur d'autres artistes que moi, mais le risque vaut d'être couru. Je n'ai, de toute façon, plus le choix. À force de rester prisonnier de quelques mètres carrés de bitume, on finit par ne plus crier que par habitude...

La rue s'étire, interminable. Dans les zones d'ombres, des apprentis répètent, jusqu'à la nausée, leur futur spectacle. Dans un mois ou deux, ils surgiront en pleine lumière comme des éphémères et affronteront pour la première fois leur public invisible. Un œil viendra

se poser au-dessus des élus, les autres retourneront travailler sous leur porche, s'ils en ont la force, ou se coucheront pour mourir.

Les poings serrés, je pousse un hurlement bref, simple manifestation d'existence qui décevra sans doute mes spectateurs. Leur avis m'indiffère, du moins le crois-je, mais je suis obligé d'en tenir compte. Je m'efforce donc de rassembler l'énergie nécessaire à un second cri.

Je respire ; à fond.

La froide lucidité du son qui jaillit de mes lèvres est effrayante. Je n'ai rien donné, cette fois-ci. Ce n'est qu'un simple courant sonore que la machine analysera, disséquera, avant de l'envoyer rejoindre les informations prisonnières de sa mémoire. Un jour, peut-être, la pression sera trop forte. Mes hurlements fractureront les coffres des banques de données, s'évaderont des zones protégées en détruisant les connexions-barbelés et les écrans-miradors. Un jour, si je vis assez vieux, si je crie assez fort pour cela.

Au-dessus de ma tête, les artistes-grimpeurs progressent avec lenteur vers le sommet des immeubles. Je lève les yeux, en prenant soin de marcher au milieu de la rue, et les observe en silence. Leurs doigts épais, aux ongles cassés, enserrant les parois dans une étreinte de sangsue. Ils se hissent d'une dizaine de centimètres par jour, le long d'itinéraires compliqués dont la cartographie reflète celle des fissures de l'édifice. Leur peau sèche de longues traînées d'un mucus brillant qui se teinte d'irisations en séchant, puis devient lisse comme du verre. Tout le talent de l'artiste consiste à dessiner un motif le plus complexe possible, en emprisonnant ses voisins dans un labyrinthe infranchissable.

Les spectateurs sont seuls capables d'avoir une vision complète de la façade. Ils peuvent ainsi prévoir les différentes étapes de l'enfermement d'un grimpeur avant même que celui-ci n'ait pris conscience du danger. Les yeux-caméras se rassemblent alors pour la curée et guettent l'instant où la victime, incapable de progresser, s'engluie dans son propre mucus.

Comble d'ironie, lorsqu'un des artistes se rapproche du sommet, de nouveaux yeux-caméras se joignent à celui qui bourdonne habituellement à proximité de son visage, de sorte qu'il ne peut savoir s'il est proche de la victoire ou de l'encerclement définitif.

Je me suis souvent demandé si ceux qui nous contemplent étaient sensibles à la cruauté d'une telle situation. Je pense de plus en plus que non, mais je suis trop mal placé pour en juger. Je manque de recul. Depuis la rue, il est impossible de deviner la beauté des images secrétées par les grimpeurs et leurs motivations me sont étrangères. Peut-être existe-t-il une esthétique de l'enfermement, à moins que le seul fait d'être observé leur suffise.

Arrivés tout en haut de l'immeuble, après parfois des années d'efforts ininterrompus, les vainqueurs se laissent tomber mollement vers le sol et meurent au contact de la falaise horizontale de bitume. De nombreux spectateurs les suivent dans leur chute. À cette occasion, la rue extrait de sa mémoire de goudron des matelas hérissés de tessons, des tire-bouchons géants et des carquois entiers de flèches aux pointes enduites de curare.

À chacun de mes passages, je compte les yeux-caméras et je fais demi-tour lorsque leur nombre est trop élevé. Je ne tiens pas à me faire écraser par un grimpeur qui croirait inventer ainsi une nouvelle forme d'art...

Plus loin, la rue s'enroule sur elle-même en recoupant ses propres méandres. Chaque poche isolée du courant principal renferme un artiste immobile, un de ceux qui ont choisi d'ancrer à jamais leur vie au même endroit. Dès que l'on s'approche d'eux, les trottoirs cessent d'être sûrs. Il faut sans cesse tester du bout du pied la dureté du sol, sous peine de se voir englouti par une plaque de goudron frais à l'appétit meurtrier. Parfois, le macadam devient d'une extraordinaire élasticité : le moindre faux pas vous fait rebondir de plus en plus vite, jusqu'à l'écrasement contre les parois d'un immeuble.

J'ai appris à éviter ces dangers, à danser entre les cases de la rue-marelle, mais je n'ai pas appris à me sentir à l'aise en compagnie de ceux qui vivent là. Mon intrusion est tolérée, sans plus. Je me garde bien de hurler. Le silence qui les entoure est d'une qualité particulière. Les yeux-caméras eux-mêmes hésitent à le troubler et mettent une sourdine à leurs cliquetis.

Je m'avance, en retenant mon souffle. Les projecteurs tamisés répandent à profusion une lumière de serre. Enfouie dans le sol, la tête seule émergeant de l'asphalte, se tient la jeune artiste qui anime ce lieu...

Un rosier pousse sur son ventre. Sa propre chair lui sert de terreau. De temps en temps, elle sort une main pour déplacer une branche ou pour cueillir les pétales fanés dont elle se nourrit. Son œil-caméra et le mien entament un étrange ballet, semblable à la parade nuptiale de deux insectes ivres. Je m'approche d'elle, la bouche hermétiquement close sur le cri qui bat dans ma poitrine.

Des millions de spectateurs l'observent ; nous observent. Il n'est pas possible d'échapper à cette avidité constante que trahit le bourdonnement des appareils. Elle a choisi de l'ignorer, protégée par le frêle rempart de branchages jailli de ses entrailles. Pourtant, le soin méticuleux avec lequel elle arrange ses fleurs trahit une coquetterie inconsciente, qui passe par les canons rigides de l'Ikebana. Si personne ne la regardait, elle se transformerait vite en une jungle hirsute où viendraient s'échouer les débris ramenés par les marées de bitume.

Comme nous tous, elle n'existe qu'en fonction de l'attention que les autres lui portent.

Avant de partir, je cueille une rose en bouton. Tandis que je l'accroche à mon collant, deux ou trois gouttes de sève rougeâtre exsudent de la blessure. Le visage de la jeune artiste est sans expression. Je souhaite qu'elle ait cessé d'être consciente lorsqu'elle commencera à se flétrir.

Je visite ainsi d'autres îles, d'autres cages. À mon approche, les occupants se replient à l'intérieur de leur propre corps à la façon d'un télescope, pour ne laisser dépasser que leurs yeux et le bout de leurs doigts. Mes hurlements rebondissent sur eux sans les atteindre. Patiemment, les yeux-caméras guettent l'instant où ils se déploieront, afin de fondre sur eux et de les faire se replier encore et encore, pour la plus grande joie des spectateurs.

Je n'ai jamais pu me résoudre à les imiter. Leur immobilité, avant-goût d'une mort trop certaine, me répugne. Mes cris, prisonniers d'une stase de la rue, se briseraient sans pouvoir s'évader. Et puis j'aime la sensation de mon corps en pleine course, emporté par les lames sonores qui jaillissent de mon ventre. Ces brefs instants me paient de tous mes efforts et je sais que, sous cet angle, je ne suis pas différent de ceux qui m'entourent.

Je reprends mon errance après un hurlement d'adieu, en abandonnant derrière moi une traînée de pétales fanés.

Les projecteurs s'éteignent graduellement. Seuls de rares tronçons restent éclairés à l'intention des artistes nocturnes. Je marche à nouveau au milieu de la rue, hurlant parfois, sans conviction, quand je ne peux plus supporter le silence. La tension de la journée, mal dissipée, forme une boule dure au creux de mon estomac. Le cri qui l'évacuerait reste coincé au fond de ma gorge et je cours, sans avoir l'impression d'avancer. L'écho sourd de mes pas se noie dans les cliquetis ironiques de mon œil-caméra.

L'angoisse qui m'habite est trop puissante pour être exprimée par un hurlement. Ceux qui me regardent ne le comprendraient pas. Ai-je la faculté d'exister sans eux, ou ne suis-je, moi aussi, qu'un reflet de leur propre reflet, une projection sans épaisseur éparpillée sur des écrans ? J'ai hurlé aujourd'hui mieux que je ne l'avais jamais fait. Suis-je capable de progresser, ou dois-je me contenter de descendre le plus lentement possible la pente interminable qui mène à mon dernier cri ? Jusqu'où les spectateurs me suivront-ils dans ma chute ?

Le porche m'attend, gueule noire dans la pénombre. J'ai encore envie de hurler, mais il est tard... Mon œil de Caïn plonge sur moi et cliquette, simple avertissement. Je ne dois pas rester dans la rue plus longtemps qu'il n'est prévu, afin de ne pas gêner les spectacles suivants et lasser ceux qui m'observent. Je jette un regard derrière

moi, vers la carcasse de la Ferrari qui s'enfonce déjà dans l'asphalte. Pourquoi suis-je obligé de rejoindre si tôt ma cellule insonorisée ?

L'œil me frôle, son aiguillon est douloureux. Il fait demi-tour et bondit au-dessus de ma tête, prêt à revenir à la charge si je faisais mine de me rebeller. La ronde des enfants-mimes repasse devant mes yeux, montage accéléré du futur qui m'attend, et l'angoisse remonte dans ma gorge comme un torrent de bile.

Le cri qui s'échappe de moi est une vibration de haine pure, un scalpel sonore à la mortelle précision. Atteint de plein fouet, le mécanisme optique éclate et répand ses entrailles de verre que je piétine soigneusement. Le bourdonnement s'interrompt. Je contemple les débris avec délectation. Il ne sera pas réparé avant la fin de la nuit.

Je reprends ma course dans la rue vide. Je peux maintenant hurler pour mon propre plaisir, sous l'œil mort de la caméra.

Demain, avec un peu de chance, mon geste de colère m'aura attiré de nouveaux spectateurs...

CHAPITRE II

— Ça vous a plu ?

La masse translucide avait recraché Vorst en position fœtale. Il gisait en travers du tapis, ses jambes maigres agitées de tremblements convulsifs. La chair tiède du sol, pressée amoureusement contre sa joue, recueillait le filet de salive qui s'écoulait de sa bouche, ouverte sur un cri muet.

— Vous ne vous sentez pas bien ? reprit la voix.

Vorst cligna des yeux et se força à relever la tête. Dans la pénombre, une silhouette lumineuse, presque transparente, se penchait vers lui avec sollicitude. Ils se reconnurent en même temps.

— Je suppose que j'ai été une fois de plus maladroit, murmura Vorst avec une pointe d'amertume. Mes félicitations... J'ai été incapable de repérer votre système d'alarme.

— Il n'y en a pas, répondit Closter. J'ai déconnecté celui du musée il y a un mois. Il se déclenchait sans cesse lors de mes visites nocturnes et les sirènes attiraient les flics. Impossible de travailler dans ces conditions !

Vorst réussit à se mettre à genoux, ce qui était déjà moins humiliant. Devant lui, l'œuvre avait sagement retrouvé sa forme et perdait peu à peu son éclat. Par contraste, la silhouette transparente de Closter paraissait rayonner d'une lumière interne. *Il est devenu Astral*, réalisa Vorst. *Impossible de l'atteindre. Je me suis fait piéger comme un débutant !*

— Désolé de ne pas pouvoir vous aider à vous relever, déclara l'artiste. Je ne suis pas utile à grand chose dans cet état.

Il ajouta, après un coup d'œil critique à Vorst :

— Visiblement, l'expérience vous a secoué. C'était si désagréable que ça ?

Vorst ne répondit pas. Les lambeaux de l'histoire qu'il venait de vivre de l'intérieur s'échappaient peu à peu de son esprit. Les souvenirs eux-mêmes s'effiloçaient, perdaient leur consistance. Il avait l'impression d'émerger d'un cauchemar particulièrement tenace.

Il se releva péniblement, alluma sa lampe et en promena le faisceau sur le corps fantomatique de son ennemi, drapé d'un suaire bon marché qui l'emballait plutôt qu'il ne le voilait. Closter avait maigri. Le voyageur indolent d'autrefois avait appris l'utilité de la faim. Il s'était débarrassé de sa graisse inutile et s'était durci.

Avant de s'éteindre tout à fait, la masse translucide recracha le cylindre d'explosif enveloppé d'une fine pellicule de mucus. Vorst le ramassa, mais pas assez vite pour échapper à l'œil perçant de l'artiste.

— Pourquoi voulez-vous détruire ces œuvres ? demanda calmement celui-ci.

— Parce que ce sont les vôtres.

— Me voici rassuré ! (Le regard de Closter se perdit vers le fond de la salle). J'avais peur que vous ne soyez devenu critique d'art.

Il se dirigea vers la paroi la plus proche et la caressa de ses mains immatérielles. La galerie s'illumina d'une lumière violente, qui soulignait impitoyablement chaque détail. Le sol prit la teinte de la viande crue.

— Vous feriez mieux de vous débarrasser de vos explosifs. Le musée tout entier est désormais sous la protection de la ville. Et la ville est sous mon contrôle...

— Vous croyez ça ?

Vorst gratta l'épiderme du sol de son gros orteil et des rides concentriques se formèrent autour de lui. La salle frémit de plaisir sous la caresse. Les œuvres vacillèrent sur leur socle.

— J'ai passé plus d'un an à apprendre vos trucs, se rengorgea Vorst. Je suis un des Amants des Villes, moi aussi. Je sais comment les faire jouir. Ça vous étonne ?

— Bien sûr que non ! (Closter haussa les épaules). J'ai des rapports privilégiés avec elles, mais je ne pense pas être capable de les satisfaire à moi tout seul.

« Il semblerait que nous soyons coincés tous les deux. Supérieure vous protège, mais elle ne vous laissera pas détruire le musée ni abîmer l'exposition. Moi, je suis ici à l'état de corps Astral, intouchable pour vous. En contrepartie, je n'ai pas le moyen de vous attaquer, même si j'en avais le désir. Bel exemple de Pat, vous ne trouvez pas ?

Sans répondre, Vorst se dirigea vers la sortie. La bataille était terminée avant même d'avoir commencé. *Il y aura d'autres occasions*, se promit-il en serrant les poings. La silhouette fantomatique de Closter lui barra le passage.

— Vous partez déjà ?

— Vous comptiez me servir de guide ? J'ai trouvé votre première production effrayante d'arrogance.

— C'est une œuvre de jeunesse... Attendez, lança Closter, alors que

Vorst écartait le drap qui fermait la galerie. Je suis le seul qui puisse choisir de renoncer à cette exposition. Convainquez-moi de le faire, si vous le pouvez !

— Où est le piège ? interrogea Vorst d'une voix méfiante.

Closter secoua la tête. Son visage, grossièrement élaboré, paraissait tracé à grands traits désordonnés, comme s'il avait choisi lui-même sa propre apparence en ne gardant que l'essentiel. Ses yeux seuls, enfoncés dans les puits d'ombre des orbites, brillaient avec la même fièvre que cinq ans plus tôt.

— Vous ne comprenez pas... J'ai demandé à Marika de m'apprendre à projeter mon corps astral, afin de venir ici toutes les nuits hanter la galerie. C'est la seule façon pour moi de résister à la tentation de changer encore quelque chose à l'exposition. Il y a des moments où on doit laisser ses créations se figer, même si, d'une certaine façon, ça veut dire les tuer. Je l'ai découvert trop tard.

— Et alors ?

— Alors, il y a un équilibre que j'ai créé qui va converger bientôt, deux étages plus bas. Je le sais, je le sens dans le rythme de mon pouls, dans le craquement de mes os. Pourtant, je n'irai pas le relancer. Il crèvera, dans l'état exact où je l'ai souhaité, parce que j'ai abandonné mon corps loin d'ici. Je n'avais pas assez confiance en moi.

« Vous savez que j'ai gardé les morceaux de "La Madone Insaisissable" dans un coin du grenier ? Elle est irréparable, depuis que l'atterrissage des villes sauvages a brisé son mécanisme. Mais je n'ai jamais pu me résoudre à la jeter. Je ne jette jamais rien. C'est pour ça, entre autre, que j'avais autrefois choisi de perdre la mémoire, à cause de cette impossibilité de considérer une œuvre comme achevée, dans un sens ou dans l'autre. Le passé m'engloutait, il me ralentissait. Je n'avançais plus.

« À présent, je m'efforce de ne plus toucher à rien. L'exposition est figée dans son état actuel. Vous seul pouvez me dire si j'ai eu raison.

Vorst hésita, une main crispée sur le drap. S'attarder ici était dangereux. Sauf si... Il chercha dans le regard de Kloster une réponse à la question qui venait de le traverser.

— Vous m'attendiez, n'est-ce pas ?

— Je vous espérais. Pas cette nuit, à vrai dire. Plutôt demain, une invitation était déposée pour vous au bar des Étoiles Mortes. Je suppose que vous n'êtes jamais passé la prendre ?

— J'ai été très occupé. (Vorst eut un rictus à l'idée de ce qu'il allait révéler). C'est moi qui ai fait sauter votre maison d'enfance, celle de Guanadi, moi qui ai décapité au rasoir vos cerfs-volants sur Paranamanco et brisé le cercle d'éoliennes que vous aviez construit, avec une bombe de ma fabrication. Les mécanismes ont hurlé durant des heures avant de se taire définitivement. On aurait cru des enfants

à l'agonie !

— Je l'ignorais, murmura Closter. Ça explique les explosifs que vous transportez avec vous cette nuit. Je ne pensais pas vous avoir blessé à ce point. Je me fiche de mes œuvres anciennes. Elles devaient mourir un jour ou l'autre, de toute façon, mais cette exposition-ci a quelque chose de spécial. J'avais décidé d'offrir mes rêves à tous ceux qui les voudraient, vous vous êtes exclu vous-même du partage.

— Vous retirez votre offre ?

L'artiste prit une grande inspiration qui emplît d'étoiles sa poitrine translucide. Il secoua la tête.

— Vous ne vous en tirerez pas aussi simplement. Notre duel devait avoir lieu un jour ou l'autre, et ce champ de bataille me convient. Venez !

Il glissa le long du tapis vers le premier tiers de la salle, où un socle solitaire se dressait sur une butte de chair. La masse qui le surmontait n'était pas plus grosse qu'une maison d'enfant, l'opercule d'entrée permettait tout juste de passer la tête à l'intérieur.

— Fixons les enjeux, déclara Closter. Vous visiterez l'exposition en ma compagnie, dans l'ordre que je vous indiquerai. Je répondrai à vos questions et, au besoin, je les susciterai. À la fin, je m'engage à respecter votre décision : détruire mes œuvres ou les laisser poursuivre leur existence. Le choix vous appartiendra.

— Et si je perds ?

Il n'eut pas besoin de préciser ce qu'il entendait par perdre.

— Cela voudra dire que vous aurez changé, je suppose, éluda Closter. Je vous laisserai partir. Je n'ai aucun moyen de vous retenir, de toute façon.

Il caressa l'œuvre, qui se réveilla et fit le gros dos sous ses paumes immatérielles.

— Voici l'étape suivante... Les Animaux Villes m'ont appris à enfermer mes visions dans des cages de chair qui endorment leur occupant et les forcent à rêver. J'ai conçu l'exposition à partir de cette idée. C'est mon chat qui a fourni les cellules nécessaires à la croissance de celle-ci.

Avec une sombre satisfaction, Vorst pétrit une nouvelle boule d'explosif et la fit sauter dans sa main.

— Nous ne nous aimons pas beaucoup, lui et moi, alors ne comptez pas trop sur mon indulgence !

Et il plongeait tête la première dans le rêve de chair qui l'attendait.

Rêve 2 (Figures Imposées)

Ceux qui se jettent du haut de la falaise, à l'autre bout du Monde, choisissent le plus souvent l'aire d'envol aménagée. De nombreux plongeoirs de hauteurs différentes, une catapulte à ressort, deux ou trois tremlins et un toboggan aux spires régulières sont disposés à proximité du bord, l'extrémité donnant sur le vide. Une taxe modique, prélevée à l'entrée par les Servants du monastère voisin, suffit à entretenir ces installations et permet de remplacer celles qui n'ont plus la faveur des visiteurs ou dont la solidité laisse à désirer.

L'ensemble donne à cet endroit particulier de la falaise un air de fête foraine, à laquelle ne manquent ni les rires des enfants, auxquels le toboggan est en principe réservé, ni les cris excités de la foule, mêlés aux accents dissonants d'orgues de barbarie désaccordées.

Etrangement, seuls les curieux acquittent un droit de visite. Pour tous les autres, que la coutume a depuis longtemps gratifié du surnom d'Ange, l'accès aux installations est gratuit et aucune forme de rémunération ou de don n'est acceptée par les Servants.

Il n'est pas rare de voir un Ange vider ses poches de toute la monnaie qui l'alourdirait, et disperser les piécettes à tous les vents avant de prendre son envol. D'autres les distribuent aux visiteurs, qui ressortent parfois ainsi plus riches qu'ils ne sont entrés, mais les Servants n'encouragent pas cette pratique, qui tend à disparaître.

Un sentier tortueux longeait autrefois le bord. Il a cessé depuis longtemps d'être praticable, faute d'entretien. Cependant, rien n'empêche ceux qui le souhaitent de choisir un point de départ particulier pour leur chute. Aucun garde-fou n'entoure la falaise, nul emplacement n'est inaccessible ou interdit. Même la végétation, constituée de fourrés clairsemés et de maigres arbustes aux troncs bariolés de veines de résine, ne peut être considérée comme un obstacle. Quelques heures suffisent dans tous les cas à se frayer un chemin vers l'endroit désiré, au prix d'écorchures sans gravité.

Rares sont les Anges qui dédaignent les installations aménagées. Ils savent que le point de départ n'a pas d'importance : une fois le saut

effectué, tous sont égaux devant les courants.

Le visiteur, s'il respecte la tradition, rejoint à pied le sommet des falaises. Le chemin, bien balisé, s'enfonce à travers un paysage de rocaille hérissé de touffes d'épineux et de plantes aromatiques ou vénéneuses. L'air, surchargé d'odeurs, paraît plus épais que dans la vallée et certains voyageurs, habitués à l'atmosphère confinée des cabines de paquebots, en sont parfois incommodés. Des sièges rustiques, taillés à même la pierre, leur permettent de se reposer et de reprendre leur souffle.

Au bout d'une heure de marche, le sentier se dédouble pour la première fois. Le marcheur peut alors choisir d'emprunter l'une ou l'autre branche de la fourche : elles mènent toutes les deux à destination. Chacune d'elle se dédouble à son tour au bout de quelques centaines de pas, et ainsi de suite jusqu'au sommet. Ceci a pour but de fractionner la masse des visiteurs et d'assurer à ceux qui le désirent la solitude nécessaire à la méditation.

Le nombre total d'itinéraires existants figure dans les archives du monastère. Personne n'a jamais demandé à le connaître.

Des ruines de tours à un étage, aux murs de moellons grossiers empilés sans mortier, jalonnent certaines ramifications. Elles paraissent d'une antiquité respectable mais ne présentent aucun intérêt particulier, hormis celui de servir éventuellement d'urinoir de fortune.

Les Anges, du moins ceux qui veulent se considérer comme tels, ne provoquent plus la curiosité des Servants. Leurs secrets, s'ils existent, n'intéressent personne. Sans doute ont-ils des raisons d'agir ainsi et peut-être ne demanderaient-ils pas mieux que de les exposer devant tous, afin de s'en débarrasser d'une manière moins brutale. Toutefois, l'occasion ne leur est jamais donnée de le faire. Leur rôle semble se borner à rejoindre le haut de la falaise, choisir un point de départ et sauter...

Dans le scénario, aucune place n'est laissée pour une tirade improvisée, une péripétie inattendue, un numéro d'acteur, aussi remarquable soit-il. Prisonniers de leur sentier, que l'on croirait tracé exprès pour eux, les Anges avancent au rythme lent des montagnards, en secouant parfois la tête à cause de la chaleur et des moustiques.

Le silence, à peine troublé par les stridulations des rares insectes, la nudité sévère du décor, la fatigue engendrée par la marche, contribuent, chacun à leur manière, à plonger le voyageur dans un état second et l'enferment dans l'étau de ses propres pensées. Si chaque sentier ne pointait pas vers le but avec obstination, il serait facile de se perdre.

Le labyrinthe des voies qui mène au sommet des falaises est le

principal sujet de méditation des Anges, celui qu'ils abandonnent avec le plus de regrets, retardant parfois des semaines entières l'instant de l'envol afin de se donner le temps d'en comprendre l'essence et de se situer par rapport à lui.

La plupart d'entre eux choisissent d'incarner, de façon souvent ambiguë, le Minotaure ou Thésée. D'autres, plus rares, se sentent une âme d'architecte et s'insurgent contre ce dédale conçu pour qu'il soit impossible de s'y perdre. Jusqu'à présent, aucun de ceux qui l'ont traversé n'a réussi à embrasser la réalité globale du labyrinthe, d'en devenir à la fois la serrure et la clé. Un tel événement est d'ailleurs improbable et passerait sans doute inaperçu.

Après avoir franchi le dernier col, les sentiers convergent vers le bord de la falaise, en se jetant les uns dans les autres comme des ruisseaux erratiques aux lits mal définis. Le flot des Anges grossit à chaque confluence et la voie s'élargit. Les premières dalles, disjointes, apparaissent à quelques mètres à peine de l'aire d'envol, trop tard pour faciliter la progression des marcheurs...

Une fois au bord du vide, l'attitude des Anges change du tout au tout. Il n'est pas faux de dire que l'histoire elle-même recommence sous une autre forme.

L'univers qui s'étend de l'autre côté du Monde est, pour la plupart des visiteurs, à la fois familier et mal connu. Des voiles de brume s'entassent en couches impénétrables, couettes douillettes et duveteuses dans lesquelles s'enfoncent les corps désarticulés des Anges, mais aussi milieu imperméable aux regards et aux sons. Le spectacle de la masse laiteuse agitée de courants confus a été suffisamment diffusé pour ne plus surprendre personne ; en elle-même, cette vision ne signifie rien. Seuls les Anges, après l'envol, acquièrent les éléments qui leur manquent pour compléter le schéma.

Cette connaissance, comme toutes celles qui naissent d'expériences à caractère mystique, n'est pas transmissible. Ceux qui demeurent ancrés au sommet de la falaise n'en savent pas plus qu'au premier jour.

Le premier réflexe de tout voyageur est de s'approcher du bord pour observer les courants. Allongé sur le sol, il avance la tête avec prudence, paupières closes, et ne les ouvre que lorsque le vent tiède le gifle. Il savoure alors le délicieux vertige engendré par la vision des tourbillons changeants d'où jaillit parfois la silhouette d'un Ange nu, bras écartés, porté par une imprévisible lame de fond.

La paroi de craie s'enfonce sur plusieurs kilomètres et se perd dans la mer de nuages. Son flanc, autrefois lisse, est à présent grêlé de grottes communicantes, vaste réseau souterrain dont le rôle dans la

genèse des courants reste mystérieux.

L'énigme posée par la Falaise n'est pas prête d'être résolue, pourtant les termes en sont familiers à chacun de nous :

Suivant l'heure, le lieu de son envol, l'Ange coulera à pic dans la mer de nuages ou sera soutenu par les ailes invisibles du vent. D'autres facteurs entrent sans doute en jeu, le poids de l'Ange, peut-être, ou la texture de sa peau, la légèreté de ses pensées, pourquoi pas ? L'énumération des hypothèses en suggère sans cesse d'autres, la complexité des vents défie l'analyse. Les Anges qui survivent, interrogés par le truchement d'un porte-voix, refusent souvent de répondre ou ne crient pas assez fort pour être intelligibles. Peut-être ne détiennent-ils pas non plus la solution. À peine un Ange sur cent échappe aux rochers que l'on aperçoit parfois à travers une trouée de la brume. Le sourire, amical ou moqueur, qui flotte sur le visage de chaque survivant n'est peut-être qu'un leurre... Dans ces conditions, pourquoi sauter ?

Parmi les visiteurs, rares sont ceux qui deviennent des Anges. Ils prennent le chemin du retour dès que leur curiosité est assouvie et s'éloignent à bord des grands paquebots à la proue effilée, qui flottent dans le ciel avec infiniment plus de grâce et de naturel que les pantins nus agités par les courants. Les Servants les regardent partir avec une pointe de mélancolie, en agitant sur les quais de longues écharpes blanches, puis retournent vers le sommet à pas lents, guidés par le flux inexorable des sentiers du dédale.

Lorsque la saison se termine, après le départ des derniers vaisseaux, la falaise retrouve sa désespérante monotonie de lande battue par les vents. Les installations de l'aire aménagée grincent sous les rafales, l'odeur de barbe à papa s'évanouit, remplacée par des relents d'huile de machine qui goutte du mécanisme des orgues de barbarie. Puis les premières pluies, lourdes, viennent rafraîchir le décor et débarrasser le sol des confettis écrasés et des miettes de pralines. C'est l'instant que choisissent les Anges qui ont survécu à leur saut pour traverser les nuages et s'approcher du sommet.

Au flanc du monastère, à l'écart de la zone d'envol, une tour massive s'élance en oblique au-dessus du vide. On la nomme **L'Observatoire**. Son sommet, recouvert d'une coupole de verre trempé, est le lieu favori des Servants, celui qui explique et justifie leur existence morne, celui qui fournit la clé qui manquait à leur histoire.

Certains soirs, les meurtrières percées dans l'épaisse muraille surplombant le vide laissent échapper des rais de lumière pâle, qui trouent la nuit comme des balles d'argent. Derrière chacune d'elle veille un Servant, sa lanterne à la main.

Tous les visiteurs, sans exception, s'interrogent à ce sujet mais leur discrétion est trop connue pour que l'on se hasarde à leur poser des questions directes. Il est fort probable, d'ailleurs, qu'ils n'y répondraient pas. Aussi les théories les concernant sont nombreuses et variées, bien que reposant toutes sur des hypothèses et non sur des faits :

Certains affirment que, de l'Observatoire, les schémas des courants deviennent intelligibles. Tout Servant placé dans la coupole serait capable de savoir si l'Ange qui se jette du haut de la falaise en un point précis s'écrasera ou non. Une telle connaissance est malheureusement inutile pour celui qui la possède, car les règles changent trop vite pour qu'on puisse appliquer ses découvertes à soi-même. On ne peut à la fois observer et prendre son envol.

D'autres les croient Maîtres du Jeu et leur prêtent le pouvoir de contrôler la marche des courants grâce à une machinerie complexe installée dans les grottes. On les imagine musiciens, composant sur un clavier infernal la mélodie de la vie et de la mort qui pulse ensuite par les ouvertures de la falaise devenues tuyaux d'orgue. D'autres encore se figurent qu'ayant hésité au dernier moment, ils attendent l'impulsion définitive qui leur permettra de surmonter leurs craintes et de sauter. Ceux-là les plaignent. Beaucoup, pour des raisons tout aussi hypothétiques, les méprisent ou les craignent. Mais personne ne reste ici assez longtemps pour rassembler autre chose que des pièces éparses du puzzle.

Au plus profond des nuits d'hiver, lorsque les visiteurs sont partis, les ombres nappent le paysage d'une gelée fluide où brille parfois l'éclat d'un mica, un filet de résine capturant la lueur d'une étoile. Au sommet de la falaise, les spires gelées du toboggan scintillent faiblement, semblables à un coquillage brisé de l'intérieur par un gigantesque mollusque.

Dans le silence, la coupole de verre de l'Observatoire s'illumine comme un lamparo. Un servent solitaire agit une puissante lampe tandis que des silhouettes vêtues de sombre s'échappent des poternes pour rejoindre la lande et se grouper près de l'à-pic. L'attente commence. En réponse au signal, quelques Anges crèvent le plafond de brume, hésitent, replongent. Le Servant, patiemment, agit sa lanterne. Cela peut durer plusieurs nuits. Puis une silhouette nue se détache du ballet des vents, s'isole. Une dernière pirouette, une vrille piquée à la limite du décrochage l'entraîne près du bord où sont tendues des perches. Une main habile jette un filet dans lequel l'Ange s'entortille, parfois cela n'est même pas nécessaire. Un simple filin suffit.

Lorsque le corps, encore humide de rosée, a repris contact avec le

sol, les Servants le frictionnent et le sèchent. Des bras impersonnels guident ses premiers pas. Il redécouvre le poids des mains qui pendent au bout de ses ailes inutiles, il trébuche, tombe, pleure. Les Servants le relèvent, l'enveloppent dans l'épaisse toile de bure qui deviendra son uniforme et dissimulera à jamais la gaucherie de sa démarche. Puis ils le conduisent vers les profondeurs de l'Observatoire, sans un mot.

Car il y a une règle qui, de mémoire de Servant, n'a jamais été transgressée. Quand un Ange se pose, personne ne lui demande pourquoi il a choisi de quitter le monde des airs et des courants après avoir, longtemps auparavant, renoncé à celui des vivants.

CHAPITRE III

L'odeur de peinture et de vernis accueillit Vorst lors de son retour dans le monde réel. Le rêve de son ennemi collait à ses narines, un reste de vertige le faisait chanceler. Il essuya machinalement sur son collant le bout de ses doigts incrusté de traces invisibles de résine. Cette fois-ci, la boule d'explosif avait été recrachée avant lui et brillait faiblement à ses pieds, enveloppée d'une gangue de mucus. Du détonateur fissuré perlaient des larmes de mercure.

— Qu'en avez-vous pensé ? interrogea Closter, d'une voix à l'indifférence contrôlée.

— Inutile de me questionner ! Vous aurez votre réponse quand j'aurai tout essayé.

— Vous ne jouez pas le jeu...

— Je n'ai jamais prétendu être un bon juge, mais je peux être un excellent bourreau. Quelle est l'œuvre suivante ?

Closter ne répondit pas. Le suaire mal coupé tombait autour de lui avec des plis disgracieux. Des rides sombres couraient à la surface de son visage, reflets de la tempête qui s'agitait sous son crâne. Immobile, le corps légèrement penché en avant, il paraissait à l'écoute d'un jury invisible dont le verdict était à la fois effrayant et inévitable.

— J'ai sans doute eu tort de conclure ce marché avec vous ! Vous m'aviez dit autrefois que vous n'aimiez pas détruire. Fatigant et frustrant, c'étaient vos propres termes. Je vous ai cru. Mais, au fond de vous-même, vous avez déjà choisi d'effacer cette exposition, et moi avec. Trop de souvenirs nous opposent. Ce n'est pas contre votre goût artistique que je lutte, mais contre votre orgueil.

— L'œuvre suivante, insista Vorst. Il est trop tard pour reculer.

— Je pourrais vous arrêter...

— La ville ne vous obéirait pas. (Vorst haussa les épaules avec indifférence). Elle nous écoute en ce moment même, elle nous analyse, nous soupèse...

— Elle cherche à nous aimer, voilà tout. Mais moi je m'adresse à son intellect, tandis que vous la traitez comme de la viande !

— Et pour attendrir la viande, on n’a rien trouvé de mieux que de lui taper dessus... Je sais. Je lui parle avec ma peau et avec ma sueur, tandis que vous la caressez de votre lumière. Croyez-vous néanmoins pouvoir la dresser contre moi ?

— Je n’essaierai même pas. Supérieure a ses propres envies et ses propres raisons d’agir. Elle était déjà âgée quand les premières tablettes d’argile gravées séchaient au soleil de Vieille Terre. J’ai eu l’occasion de la connaître, mais je ne suis pour elle qu’une péripétie. La nuit que nous vivons s’ajoutera à des millions d’autres dans les cavernes de sa mémoire. Plus tard, lorsque les constellations du ciel auront changé, lorsque le vent de notre souffle sera prisonnier d’une terre lourde et grasse de nous-mêmes, elle se souviendra de nos voix, pas de notre querelle.

— Donc, vous renoncez ?

Vorst ramassa la boule d’explosif, l’essuya d’un revers de manche et l’aplatit machinalement entre ses paumes. À l’entrée du musée, le faux signal d’alarme qu’il n’avait pas récupéré risquait de se déclencher à n’importe quel moment sous l’effet de la faim. Il devait se dépêcher, s’il voulait piéger l’ensemble des socles. Sans se l’avouer, il se sentait déçu par l’abandon brutal de son adversaire. Celui-ci avait cru lire en lui une décision qu’il n’avait pas encore prise. *Trop tôt...*

— Ne vous réjouissez pas trop vite, dit Closter. La ville n’interviendra pas dans notre duel, je vous l’accorde, mais j’ai d’autres alliés, ici même. Je peux libérer les guerriers de mes rêves et les lancer contre vous.

— Vous tricheriez ?

Vorst était sincèrement surpris. Dans son esprit, les rôles étaient figés et il s’était vu attribuer celui du méchant, qui ne lui déplaisait pas. La menace de Closter, l’aveu d’impuissance qu’elle renfermait, était une victoire dont il n’était pas certain d’apprécier le goût. *Je ne sais plus détruire sans arrière-pensées*, songea-t-il avec une ironie désabusée. *Je vieillis...*

— Je ne libérerai pas mes personnages, décida soudain Closter. Vous irez les affronter sur leur propre terrain. Puisque vous ne semblez pas faire d’efforts pour me comprendre, c’est à moi d’essayer de vous transformer. Je changerai simplement l’ordre de la visite en fonction de vos réactions.

Il se perdit entre les masses figées sur leur socle, en suivant le tapis. Vorst l’entendit parler tout seul et se força à attendre. Une œuvre, dans le fond de la salle, s’illumina d’un feu pâle. Des reflets bleutés dansèrent au plafond, parmi les concrétions osseuses qui soutenaient le dôme.

— Venez ici !

Vorst coupa au plus court, satisfait de fouler la chair souple de la

galerie qu'il devinait attentive à leurs péripéties. Au-dehors, le brouhaha de la ville était à son minimum. Il résista à l'envie de creuser une meurtrière dans une paroi donnant vers l'extérieur, afin de guetter la venue de l'aube.

— Venez ici, reprit plus doucement Closter. L'enjeu de la visite a changé : ce n'est plus seulement cette exposition que vous allez juger, ni même moi à travers elle. C'est vous-même qui êtes la cible, avec votre solitude qui vous a conduit jusqu'ici, à contre-courant de la foule. Je vous comprends mieux que vous ne le pensez... C'est la même solitude qui me pousse à hanter le cimetière de mes rêves anciens, au lieu de me laisser dormir afin d'en créer de nouveaux. Nous vivons environnés de mensonges inconfortables, mais nécessaires, comme ceux qui vous permettent de vous croire un fugitif, alors que personne ne se soucie réellement de vous rechercher. Il a fallu un ennemi comme moi pour vous fournir la raison de vivre qu'aucun ami n'a su vous procurer !

L'œuvre qu'il avait réveillée était en forme de dôme, d'une hauteur de plus de deux mètres. L'ouverture était tout près du sommet, une simple crevasse qu'on aurait dit créée par un coup de poignard. Closter l'activa, et sa base enserrée de fils d'or se mit à luire. Une odeur ténue de métal chaud monta à leurs narines.

Vorst contempla la masse illuminée avec suspicion. Son instinct lui soufflait que le voyage qui l'attendait serait dangereux, non pour sa vie mais pour l'intégrité de l'image qu'il se faisait de lui-même. Les rêves de son ennemi avaient une façon perverse de s'insinuer en lui et de le morceler en agrandissant ses failles.

— Il vous faudra faire un peu d'escalade, j'en ai peur, s'excusa Closter. Il y aurait dû y avoir un escabeau mais je ne le vois nulle part. Les ouvriers l'ont sans doute emporté.

« Je comptais garder cette histoire pour la fin, ajouta-t-il, tandis que Vorst tournait lentement autour du dôme translucide, à la recherche de prises. Je suppose que cela ne changera rien au résultat. Je vous souhaite d'apprendre ce qu'il en coûte de se battre contre son ombre.

Vorst croisa son regard empli de mélancolie et de compassion. Il comprit à cet instant que le combat qu'il escomptait n'aurait pas lieu. Closter, pour mieux tenter de communiquer avec lui, avait transformé en duel ce qui n'était au départ qu'une simple invitation. Il ne tenait qu'à lui de s'en aller, pour revenir quelques heures plus tard se mêler à la foule du vernissage. Sauf qu'il n'était pas encore prêt à admettre cela, et ne souhaitait jamais l'être.

Avec un cri sauvage, il prit son élan et plongea droit dans la masse tremblotante, les bras tendus.

Rêve 3 (Venez dans mon Palais)

— Quand allez-vous vous décider à mourir, Éric ?

Un silence, le temps d'un demi-battement de cœur.

Le coup a porté.

— Touché ! s'écrie Delise en battant des mains. Les autres invités délaissent les tables surchargées de boissons et de mets reconstitués pour se rapprocher de leur hôte.

— Est-ce un défi en règle, mon cher Sorge ?

— Non, pas du tout ! (— Si, un duel, un duel ! s'exclament deux ou trois jeunes femmes. Leurs cavaliers les font taire d'un froncement de sourcil). Vous m'avez éventré il y a à peine six semaines, de fort belle façon je dois l'avouer. Je n'ai pas eu l'occasion de m'entraîner depuis.

— Prenez le temps qu'il vous faudra, puis revenez me poser la question dès que vous aurez retrouvé vos réflexes. Je me ferai un plaisir de vous répondre.

Un geste léger de la main vers la galerie des trophées accompagne la phrase. Sorge grimace. Le corps naturalisé qu'Éric a choisi d'installer à la place d'honneur est justement celui de sa précédente incarnation. Le coup de sabre, cause de sa mort, a creusé une profonde balafre en travers de l'abdomen. Éric, avec son sens si particulier de l'humour, a débridé la plaie et étiré les lèvres avec des aiguilles d'or, comme un embaumeur consciencieux préparant le cadavre d'un client de marque.

La vue de ses entrailles exposées de si indécente façon donne à Sorge l'impression d'être nu jusqu'à l'âme. Il rougit, sa main se crispe. Pourtant il ne jettera pas de gant au visage de son hôte. Son corps neuf est trop malhabile, il ne ferait pas bonne figure devant l'invincible Éric. *Éric l'invaincu*, rectifie-t-il mentalement, mais cette situation dure depuis si longtemps que les deux qualificatifs se confondent dans son esprit. Comme s'il lisait en lui, Éric lève sa coupe dans sa direction et porte un toast ironique.

— Je bois à votre délicatesse, cher ami. Vous voulez m'éviter d'encombrer ma collection avec d'autres exemplaires de votre corps.

La répétition engendre la monotonie et je pense vous avoir occis d'à peu près toutes les façons imaginables. Combien de trophées de vous figurent déjà dans ma galerie ? Vingt-cinq, trente ? Trop, de toute façon...

« Pour parler franc, l'idée d'un nouveau duel entre nous m'effraie et j'appréhende l'idée de vous combattre. Non que je craigne vos talents de guerrier, mais l'imagination me fait défaut pour trouver une blessure inédite à vous infliger. À moins que vous n'ayez une idée de votre côté ?

Les spectateurs applaudissent mollement. Sorge se tait mais un renfort inattendu lui vient de Delise, qui fut pendant longtemps sa compagne. La jeune femme se rapproche d'Éric, glisse une main sous son bras.

— Vous n'êtes pas beau joueur avec ce pauvre Sorge. Pour la première fois, ce soir, il a rayé l'armure qui vous enveloppe. Saluez cela comme une belle feinte, une botte nouvelle qui vous a forcé à rompre, et efforcez-vous d'en trouver la parade. La question reste posée : quand vous déciderez-vous à mourir ?

— Mais jamais ! Ou alors demain, aujourd'hui, dans une heure, dès qu'un des nobles guerriers ici présent aura réussi à me battre. Qu'y puis-je, s'ils y mettent si peu d'empressement ?

— Oh, vous n'êtes pas drôle !

Elle s'éloigne, furieuse. Il la regarde fendre la petite foule qui les entoure en caressant machinalement la cicatrice de sa joue.

Les conversations reprennent et chacun évite de mêler le nom d'Éric, de Delise ou de Sorge aux phrases neutres qui s'échangent. L'orchestre joue plus soutenu, les danseurs tourbillonnent avec élégance, un duel se déclare, dont le maître de maison est tenu avec soin à l'écart. Rien que de très normal. Pourtant, les premiers invités s'en vont curieusement tôt et les autres suivent à des intervalles de plus en plus rapprochés.

Tout se passe comme si la question de Sorge avait mis en branle un mécanisme caché, un artifice du scénario dont les acteurs eux-mêmes ignoraient l'existence. Éric pressent que le prologue au drame vient à peine de se jouer et se retire dans le secret de ses appartements pour réfléchir aux développements possibles de la situation. L'important est d'avoir toujours une défense prête et, surtout, une ou plusieurs contre-attaques en réserve.

La visite du capitaine Demaria, dans la matinée du lendemain, est le coup suivant de la partie en cours. Coup brillant, ingénieux, mais pas imprévu. Éric le reçoit dans sa salle d'entraînement. Son entrée coïncide avec le final du Kata meurtrier qu'il est en train de répéter. Salut : celui de Demaria est amical, un rien désabusé ; celui d'Éric est

respectueux des formes, les pieds parallèles, inclinaison rapide du buste vers les juges imaginaires qui l'observent et sortie du tatami à reculons. Il ôte son kimono, s'agenouille dans le bassin d'eau fraîche qui occupe un coin de la salle, face à la paroi de la bulle qui donne vers l'extérieur. Demaria s'assoit près du bord pour lui parler.

— Vous paraissez en grande forme, Éric.

— J'ai le regret de vous dire que ce n'est pas votre cas, capitaine. Vous négligez vos exercices quotidiens. Votre souffle est court, vos hanches commencent à s'empâter. Si vous continuez à ce rythme, vous devrez reprendre l'entraînement à zéro.

— J'en suis conscient mais je n'ai plus le temps de m'en soucier. L'extension de la bulle piétine et nous avons à nouveau des problèmes avec la récolte de bourgeons de Si'ang.

Il désigne du doigt la marée de végétation tourmentée qui s'étend à l'extérieur de la bulle, comme une tempête de sable et de suie. Les lianes pâles, dénuées de la plus infime trace de couleur, sont parcourues d'ondulations lentes. Dans le ciel gris, où stagne une lune énorme, des nuages lenticulaires passent à basse altitude en projetant des ombres régulières sur le sol. Quand celles-ci s'attardent un peu trop au même endroit, les lianes privées de lumière s'affaissent et meurent en lâchant un nuage de spores. Puis un tapis de pousses blafardes se reforme dans les secondes qui suivent la réapparition du soleil.

Pour les deux hommes, le grouillement grisâtre est un spectacle familier. Depuis la création de la bulle, cinq siècles plus tôt, l'écosystème de la planète a fait l'objet des études les plus complètes. Il est désormais connu, expliqué, disséqué. Cela ne l'empêche pas d'être mortellement dangereux, mais d'une façon prévisible.

Éric est le seul être humain de la base à ne pas être sorti pour affronter les pièges de l'extérieur. Il sait que c'est de cela dont Demaria est venu lui parler. Il attend, en agitant ses doigts de pied dans l'eau pour briser le miroir de la surface. Depuis longtemps la vue de sa propre image le met mal à l'aise.

— Quel est exactement votre problème, capitaine ?

— Vous êtes le problème, Éric. J'aimerais que vous vous en rendiez enfin compte.

Demaria soupire, conscient de sa faiblesse face à cet homme au profil de statue, dont aucune faille n'est perceptible.

— La bulle est en danger. Le front de végétation se rapproche de plus en plus de la paroi, l'anneau de protection que nous avons défriché n'a qu'une dizaine de mètres de large. Les clones que nous envoyons à l'extérieur sont incapables de survivre au-delà d'un quart d'heure. Nous n'arrivons pas à détruire assez vite les lianes, et les bourgeons de Si'ang sont de plus en plus difficiles à trouver. La récolte

est compromise. Nous sommes en train de perdre pied.

— Utilisez les gros lasers de la base.

— Ne soyez pas stupide, Éric, ces plantes adorent l'énergie. Nous viderions nos batteries avant d'avoir obtenu le moindre résultat. En outre, nous pensons qu'elles sont en train de s'adapter aux armes biochimiques.

— Intéressant...

Il sort de son bain, se sèche de quelques vigoureuses frictions, puis revêt un peignoir dont il resserre la cordelière autour de ses reins.

— Vous venez de m'exposer le côté noir de la situation, capitaine. Tel que je vous connais, vous possédez déjà des éléments de réponse à vos propres questions. Ne finassons plus : Qu'avez-vous à me demander ?

— Votre mort, Éric. Pas à titre personnel, vous vous en doutez, mais il est indispensable que vous soyez tué dans les délais les plus brefs. Une seule fois suffira. La survie de la colonie en dépend.

— De la part de quelqu'un d'autre, j'aurais considéré cela comme un défi en règle, mais je vous connais trop bien. J'attends vos explications.

Le corps d'Éric dégage une odeur de sueur en partie masquée par le parfum léger qui imprègne le peignoir. Le mélange est à la fois désagréable et bizarrement excitant, une arme subtile dont Demaria contre les effets en se passant un peu d'eau à la base des narines.

— Réfléchissez à notre situation : nous sommes un petit groupe d'humains enfermés à l'abri d'une bulle infiniment extensible, à la surface d'une planète perdue. Autour de nous, un écosystème complexe, des centaines de variétés de plantes toutes mortelles pour l'espèce humaine, à l'exception du fragile Si'ang dont les bourgeons nous fournissent les substances nécessaires à notre longévité.

« En temps normal, nous aurions détruit toute trace de vie, afin que la bulle puisse s'agrandir sans risque jusqu'à recouvrir la totalité des terres émergées. Ici, cela nous est impossible. Nous ne pouvons pas éliminer la flore de ce monde sans nous priver au passage de l'immortalité. Les bombes, les rayons de force, toutes les armes disproportionnées de notre arsenal sont inutilisables ici. Le seul combat possible avec cette jungle est un corps à corps.

« Pendant un siècle, nous avons médité cela en observant l'adversaire puis, en grande partie sous votre direction, nous sommes devenus des guerriers. Plus exactement, *vous* êtes devenu un guerrier et nous nous sommes efforcés d'être un peu plus que des apprentis. Nos duels, nos morts successives, nous endurcissaient, nous étions capables de survivre de plus en plus longtemps à l'extérieur. Les escarmouches avec les lianes tournaient souvent à notre avantage, nous supprimions les espèces les plus dangereuses, la bulle

grossissait...

« Durant cette période, nous avons tous cherché un moyen de vous battre. Aucun de nous n'y est parvenu.

— Vous avez été celui qui s'en est approché le plus, capitaine.

Éric suit du bout des doigts le tracé de sa cicatrice, en souriant à demi. Il a toujours refusé de faire disparaître ce trait d'union qui le relie à Demaria.

— Vous avez perdu votre habileté et je le regrette. Je manque depuis quelque temps d'adversaires de valeur.

— Je ne vous aurais jamais touché une seconde fois, vous le savez bien. Ne jouez pas avec moi ! Vous ne laissez personne vous égaler ; dès que l'un d'entre nous s'élève un peu trop et vous menace, vous retournez vous entraîner et vous reprenez de l'avance.

— Qu'est-ce qui vous a empêché de m'imiter ? Vous en aviez les moyens...

Demaria hausse les épaules. Une fois de plus, son attaque a été déviée et la riposte a suivi, mortellement précise. La remarque d'Éric a ravivé de cruels regrets. Il aurait pu, lui aussi, être un guerrier mais les devoirs de sa charge et un certain manque de confiance en soi l'ont détourné de cette voie. À présent, la distance qui les sépare est trop grande, infranchissable. Il reprend, d'une voix qui réussit à être ferme :

— Nous avons appris peu à peu à haïr le personnage plein d'arrogance que vous étiez devenu. Vous avez exacerbé cette haine avec votre manie de collectionner nos corps en guise de trophées. Ce fut fort intelligemment fait. Pendant longtemps nous nous sommes exercés, poussés par l'aiguillon de la rage, et les clones ont travaillé efficacement à l'extérieur.

« Puis la tendance s'est inversée. Vous étiez décidément trop fort, vous défier relevait de l'inconscience. Aucun de nous ne tenait à occuper la place d'honneur de vos soirées, embaumé sur un piédestal, ses blessures bien en évidence. Le jeu a peu à peu perdu de son intérêt, les salles d'entraînement sont presque vides. Nos clones ne sont plus assez résistants pour combattre les lianes. La bulle a cessé de s'agrandir...

— Il existe une solution à ce problème, nous en avons discuté mille fois au moins. Utilisez mes propres clones !

— La réponse est toujours non, Éric. Désolé. La loi est trop stricte là-dessus : les clones ne peuvent être activés qu'après la mort de l'original. Je pourrais vous citer les peines que nous encourrions tous les deux à passer outre mais, puisque nous sommes en train de parler franchement, je préfère vous dire que je ne tiens pas à lâcher sur cette planète une armée d'Érics dont vous seriez le chef immortel.

— Je ne saurais que faire du pouvoir que vous craignez que je

prenne !

— La race humaine a eu l'exemple de deux révolutions sanglantes pour se persuader du contraire. La loi est juste. Un clone, par sa durée de vie plus faible et son incapacité à se reproduire par des voies normales, est contrôlable. Vous ne l'êtes pas et ne le serez jamais. Tant que votre première existence ne sera pas achevée, je ne peux pas prendre le risque de vous dupliquer.

— Soit ! Le problème reste donc entier.

— Pas tout à fait. Votre mort est la solution de nos difficultés, admettez-le. Si l'un de nous réussissait à vous éliminer, le jeu reprendrait tout son intérêt puisque la première place ne serait plus inaccessible. Je suis persuadé que les entraînements recommenceraient. De plus, je pourrais envoyer un contingent de vos clones défricher les alentours de la bulle. Nous sommes en train de mettre au point une arme sélective qui devrait détruire les lianes les plus rétives. Par malheur, son emploi est malaisé. Je ne vois guère que vous pour vous en servir avec efficacité.

— Vous commencez à m'intéresser, capitaine. Parlez-moi de cette arme.

— Elle fonctionne en deux temps : vaporisation d'un nuage de gouttelettes d'eau, puis déclenchement d'un rayon lumineux. Il se produit alors un arc-en-ciel qui dure près d'une minute. Là où les ombres colorées sont projetées par le rayon, les plantes meurent.

« Nous avons essayé avec un prisme, sans résultat. Il faut un arc-en-ciel naturel. L'équipe du laboratoire ne sait toujours pas expliquer pourquoi. Que pensez-vous du principe ?

— Astucieux... Bien qu'un peu trop poétique à mon gré.

Il y eut un silence pendant lesquels les deux hommes se jaugèrent, avec dans leur regard plus de quatre siècles d'expérience.

— Vous me demandez de mourir. Que se passerait-il si je refusais ?

— Rien. Nous mourrions à votre place et, tôt ou tard, la bulle serait ensevelie sous la marée des plantes. Je sais qu'elle est indestructible, mais combien de temps vous sentez-vous capable d'errer dans des couloirs déserts, sans voir autre chose qu'un grouillement reptilien à la place du ciel ?

— Beaucoup plus longtemps que vous ne le pensez, mais pas indéfiniment, c'est vrai. Et seul l'infini m'intéresse !

« En outre, je n'aurais plus l'occasion d'acquérir de nouveaux trophées pour ma galerie.

— Ne soyez pas cynique. À elle seule, elle occupe déjà près du quart de la superficie dont nous disposons. Je doute que vous souhaitiez l'agrandir encore.

— Là, vous faites erreur, mais je n'essaierai pas de vous détromper. Supposons, je dis bien supposons, que je me résigne à l'idée de mourir.

Avez-vous une méthode à me proposer qui respecte mon amour-propre ?

— Depuis plusieurs mois, l'enseigne Weiss s'exerce en secret au maniement des lasers. Avec ce type d'arme, la plupart des blessures sont mortelles, et il est, paraît-il, très adroit. Laissez-lui l'occasion de vous lancer un défi.

— Voyons, capitaine, les lasers ne tuent qu'à condition de toucher leur cible. Je ne suis guère facile à atteindre ! Un trophée de plus dans ma galerie ne résoudra pas le problème.

Demaria se releva et se dirigea vers la porte. La main sur la poignée, il lança par dessus son épaule :

— Vous vous laisserez toucher parce que je vous le demande ! Weiss prépare un assaut suicide. Vous l'abattez, bien entendu, mais il vous aura aussi. Cela n'aura rien de déshonorant pour vous, vu les circonstances.

— Un instant... Quelle est la partenaire du jeune Weiss en ce moment ?

— Delise, je crois. Pourquoi ?

— Simple curiosité. Je vous promets que je réfléchirai à votre proposition, capitaine. J'y réfléchirai sérieusement !

La porte se ferme avec un déclic. Face à la paroi, Éric observe le grouillement des lianes qu'il lui faudra un jour dompter à coups d'arcs-en-ciel. Une ombre de sourire éclaire son visage. Puis il défait la cordelière du peignoir et reprend l'entraînement, sans se soucier d'enfiler le kimono poissé de sueur.

La soirée donnée par Sorge menace de tourner court. Les mauvaises nouvelles, sans cesse colportées, amplifiées, sont au centre de toutes les conversations. La sortie de la matinée a été un échec complet. Sur les seize clones qui ont quitté la bulle, aucun n'a survécu plus de trois minutes et la surface défrichée est insignifiante. Les réserves de Si'ang étant au plus bas, il ne sera pas possible d'animer d'autres clones avant plusieurs jours, faute de l'élixir de vie tiré des bourgeons. Personne ne prend la peine de feindre un quelconque enthousiasme ; les musiciens mécaniques ont rangé leurs instruments. Par contre, on boit beaucoup et les esprits s'échauffent.

Éric circule de petit groupe en petit groupe avec une assurance tranquille, happant des bribes de phrases au passage mais sans jamais intervenir directement dans les discussions. On pourrait croire que c'est lui qui reçoit tant il se multiplie, se montre, un sourire affable accroché à ses lèvres minces comme un lambeau de chair crue à la gueule d'un fauve.

Sa tenue est d'une exceptionnelle sobriété : pas de collant couleur chair orné de cicatrices en trompe l'œil, ni de costume anatomique

imitant un corps retroussé, les organes internes en sautoir comme des montres molles battant au rythme de son pouls. Ce soir, Éric a choisi la simplicité. Il porte une tenue de Ninja d'un blanc immaculé, et des gants assortis. Demaria, qui l'observe depuis un recoin de la demeure, n'ose y voir un signe favorable et ses yeux cherchent sans cesse ceux de Weiss, dissimulé derrière un écran de haut-parleurs.

La tension, savamment orchestrée, monte peu à peu. Sorge s'en tient malgré lui à l'écart, accaparé par ses devoirs d'hôte. Lorsque l'explosion se produit, il est à l'autre bout du salon et doit jouer des coudes pour se rapprocher d'Éric et de Weiss.

Celui-ci n'a rien trouvé de mieux pour lancer son défi que d'envoyer le contenu d'un verre d'alcool au visage de son adversaire. Le geste était stupide, mais nécessaire : les mots, même les plus durs, rebondissaient sur la carapace d'indifférence du guerrier sans l'entamer. Le jet de liquide a manqué son but mais une goutte, une seule, souille la blancheur du bandeau qui enserre ses cheveux, comme un troisième œil entrouvert juste au milieu du front. Le sourire a disparu, pourtant une ombre imperceptible subsiste un instant au coin des lèvres, si légère et fugace que Demaria qui l'observe craint de s'être laissé abuser et doute du témoignage de ses sens.

— Vous êtes toujours aussi peu adroit, Weiss. C'est décourageant !

— Je peux vous prouver le contraire où et quand vous le désirez, Éric.

La foule exhale le soupir qu'elle retenait. Le défi est désormais officiel.

— Vraiment ? Ah oui, on m'a parlé de votre toute nouvelle habileté au laser. Malheureusement, je crains qu'un combat entre nous dans ces conditions ne soit guère équitable.

— Vous avez peur ?

Weiss hésite avant de prononcer ces mots. L'idée paraît si... irréaliste, appliquée à Éric. Demaria lui-même sursaute en entendant le rire clair du guerrier.

— Peur, moi ? Seigneur non, je suis simplement fatigué de ces victoires faciles contre des débutants tout fiers de leurs quelques semaines d'entraînement. Parlez-moi de siècles, ou au moins de décennies, si vous voulez m'effrayer.

Il toise Weiss, qui tient à la main le verre vide qu'il n'a pas eu l'occasion de poser.

— Je relève le défi, mais à mes conditions. Avant le combat, Demaria me fera une injection pour paralyser mes jambes. Et, bien entendu, je serai sans armes.

Silence.

— Cela vous convient-il, ou préférez-vous m'adresser vos excuses ?

— Vous êtes fou, mais j'accepte. Je vous enverrai mes témoins

demain matin à la première heure.

— Inutile d'attendre, allez chercher un laser. Capitaine, puis-je vous demander de nous rapporter de l'infirmierie un injecteur paralysant ? Mon cher Sorge, vous disposez sans doute d'une salle vide à nous prêter ? Oui ? C'est merveilleux. Quant à moi...

Il détache le bandeau souillé et le jette dans un coin.

— Me voici prêt.

Les serveurs mécaniques de Sorge ont nettoyé un vaste salon et installé des miroirs sans tain à la place de trois des murs. Les invités massés dans les pièces voisines ne perdront pas de vue la moindre péripétie du combat, sans pour autant mettre leur vie en danger.

Weiss a revêtu un collant de combat et accroché le laser à un étui de ceinture, derrière son dos. Ainsi accoutré, il ressemble à un soldat d'une guerre improbable égaré dans une réception de l'état-major. Delise est appuyée à son bras, un peu pâle comme il sied à la compagne d'un futur héros. Elle sait ce qui l'attend en cas d'échec, mais ne s'en soucie guère. Cette fois le guerrier est allé trop loin, rien ne peut le sauver. Pourtant, une inquiétude diffuse règne dans son esprit. Éric n'a pas la réputation d'un homme à faire des cadeaux, ou alors en suivant la logique d'un dessein plus vaste qu'il est seul à connaître. Et l'unique tache de liquide sur son front était trop symétriquement disposée...

Avec agacement, elle devine que son compagnon est lui aussi troublé et que cette nervosité est un handicap dangereux, face à un adversaire aussi dénué de nerfs qu'Éric. Elle voudrait le rassurer d'un mot mais, déjà, Weiss s'éloigne à grands pas, une expression concentrée sur le visage. Le cœur lourd, elle se rapproche des miroirs devant lesquels sont alignés des sièges.

Le salon est plongé dans la pénombre. Éric s'est agenouillé au centre de la pièce, face à la porte d'entrée. Ses mains reposent sur ses cuisses temporairement paralysées. Le regard vide, il semble méditer sur sa mort prochaine et ses conséquences. Quand la vibration sonore du gong retentit pour annoncer l'imminence de l'attaque, il ôte ses gants et les jette avec indifférence derrière lui.

La porte s'ouvre lentement. Weiss jaillit dans un roulé-boulé de grand style, qui l'envoie dans le coin opposé à l'entrée. Il tire deux fois, mais à hauteur d'homme. Les rayons sifflent au-dessus de la tête d'Éric immobile, avant de se perdre dans les boiseries ignifugées du mur.

La riposte ne vient pas. Weiss se relève, un peu confus, le laser pendant au bout de son bras comme un jouet inutile. Il époussette machinalement son collant de la main gauche et prend la position du tireur debout, les pieds bien écartés, les hanches face à l'adversaire. Le canon de l'arme se redresse, ajuste la silhouette agenouillée à une

dizaine de mètres. L'index se crispe mais, quand l'éclair jaillit, Éric a basculé son buste en arrière. Le coup est manqué.

Weiss s'avance avec prudence. Il est en train de se rendre ridicule face aux spectateurs dont il devine l'attentive présence de l'autre côté des parois de verre mat. Une rage froide l'envahit. Son regard accroche celui d'Éric. Il tire, pas assez vite cependant pour atteindre sa cible qui ondule comme une liane en se moquant de lui.

À trois pas, il s'immobilise et lève l'arme à deux mains, bien résolu à appuyer sur la gâchette jusqu'à ce que son adversaire soit coupé en deux. Mais, durant la fraction de seconde qui précède le tir, Éric a levé ses paumes ouvertes dans lesquelles brillent deux miroirs ronds, incrustés dans les chairs. Le rayon mortel, réfléchi avec précision, vient dépecer la poitrine de Weiss qui s'écroule avec lenteur aux pieds d'Éric.

Impassible, celui-ci attend l'arrivée des spectateurs et de Demaria qui le guérira de sa paralysie. Il a ramassé le laser que Weiss a laissé échapper dans sa chute. *On ne sait jamais...*

Pendant tout le reste de la soirée, il parade devant les invités, Delise à son bras ainsi que le veut la règle qu'il a lui-même fixée bien des années plus tôt. La compagne du vaincu appartient au vainqueur, tant que le clone du défunt n'est pas redevenu fonctionnel. Les serviteurs mécaniques ont enlevé le corps qui souillait la demeure. Demain, l'embaumeur le figera dans sa dernière posture, à l'intérieur de la galerie des trophées. Éric a bavardé de cela avec Delise, lui glissant à l'oreille ses idées les plus cruelles, pour le plaisir de faire naître sur ses lèvres boudeuses un rictus de dégoût. Lorsque les premiers invités se disposent à partir, il claque des mains pour attirer l'attention et impose le silence à l'orchestre.

— Mes amis, la coutume veut que le survivant d'un duel organise une fête. Celle-ci, pour une fois, sera double !

« Non, ne partez pas, l'invitation que je vous lance n'est pas ordinaire. Il ne s'agit pas d'une réception classique dont le thème central serait mon dernier trophée. Je vous convie à quelque chose d'infiniment plus réjouissant. Ma propre mort !

Il parcourt du regard l'assistance pétrifiée et perçoit les frémissements qui animent Delise. Il se penche et l'embrasse à pleine bouche, mordant au passage sa lèvre inférieure gonflée.

— J'ai besoin de temps pour mes préparatifs, aussi l'invitation est-elle repoussée à dans un mois, jour pour jour. D'ici là, je n'accepterai aucun défi ni ne participerai à aucun duel, même amical. Je suis las de ces jeux sans surprise. Je vous donne rendez-vous à mon ultime soirée et vous charge de répandre la nouvelle partout dans la bulle.

« Et maintenant, reprend-il d'une voix amusée, j'aimerais vous

parler, capitaine Demaria.

L'annonce de la réception occupe tous les esprits durant les semaines qui suivent. Les hypothèses les plus folles circulent : Va-t-il sortir combattre les lanes ? A-t-il décidé de nous lancer un défi collectif à la fin de la soirée ? Demaria, interrogé, refuse de répondre. L'expression de fureur de son visage décourage ceux qui le questionnent de pousser plus avant. Delise, qui a regagné ses appartements après une seule nuit passée dans ceux d'Éric, a les yeux cernés et la mine exécrable. Son vainqueur ne lui a pas fait la grâce de la garder auprès de lui. Un tel affront à sa beauté est intolérable, et la prive des moyens de savoir avant les autres ce qui se trame.

La tempête de questions suscitée par l'invitation a balayé les doutes et les inquiétudes quant à la situation de la bulle. Un regain d'activité permet de contenir l'avancée des lianes. Si la sortie suivante n'est pas un succès complet, du moins fait-elle figure de victoire. Les essais de l'arme nouvelle ont donné des résultats encourageants : les ombres colorées des arcs-en-ciel ont fait reculer la lisière de la végétation meurtrière.

Pourtant l'arme n'est pas sans danger. Deux clones ont commis l'erreur de lever trop longtemps les yeux vers l'arche étincelante aux nuances de vitrail qu'ils avaient engendrée. Face aux lianes mortelles, de telles erreurs ne pardonnent pas et l'on souhaite tout bas qu'Éric puisse se joindre aux prochaines sorties, afin d'y apporter le poids de son irremplaçable expérience.

Son nom est le péage que doit désormais acquitter toute conversation mais lui-même reste invisible, tandis que l'accès de ses appartements est interdit à quiconque.

Au jour dit, chacun se presse dans les salons où se déroulera la réception. Presque tous sont venus armés, par précaution, au cas où Éric se déciderait pour un dernier combat seul contre tous mais, au fur et à mesure que la soirée s'avance, cette éventualité paraît de plus en plus improbable.

Les invités se regroupent autour des tables surchargées de cocktails ou se lancent dans une exploration prudente des appartements de leur hôte. La galerie des trophées est fermée, mais les plus belles pièces sont dispersées dans les différentes salles envahies par la foule. Beaucoup d'entre elles sont exposées aux regards pour la première fois.

L'ingéniosité d'Éric et son bizarre sens artistique ont transformé les cadavres grotesques de ses adversaires d'un jour en authentiques œuvres d'art. Tous ceux qui sont là l'ont défié au moins une fois. Sous la vaste coupole de la bulle, les morts sont plus nombreux que les

vivants. Chacun est donc confronté tôt ou tard à son propre visage enclos dans un bloc de résine translucide aux couleurs de bonbon, inclus dans le panneau d'un meuble-sarcophage, ou posé comme un bibelot sur une cheminée...

Certains corps sont réduits à la taille d'une poupée à l'exception de la partie où se trouve la blessure mortelle, dont l'importance est ainsi soulignée de façon atroce. D'autres sont écorchés. La peau, déroulée à la façon d'un papyrus funéraire, expose avec complaisance ses meurtrissures et ses plaies réparties harmonieusement sur toute sa surface. D'autres encore ont été munis de tiroirs renfermant les organes essentiels ou de portes ouvrant sur le secret de leurs entrailles.

Le cadavre de Weiss a eu droit à un traitement particulier. Sa chair, plusieurs fois laminée, est devenue de l'épaisseur d'un voile et il est enroulé comme une bande sans fin dans un distributeur géant de tissu propre et sec. En tirant à deux mains pendant assez longtemps, on fait apparaître à la fenêtre du distributeur sa bouche aux lèvres cousues et ses yeux étonnés. Weiss lui-même s'y amuse un moment avant de retourner s'asseoir. Il vient juste de sortir de la matrice, ses jambes sont encore flageolantes.

Éric surgit soudain en compagnie de Demaria et tous se pressent autour d'eux. Il élude les questions d'un revers de main :

— Ne soyez pas impatients, la soirée ne fait que commencer. Je vous dirai tout d'ici deux heures, si je survis jusque-là.

Parmi les sourires qui accueillent la boutade, combien dissimulent une envie de mordre ? Malheureusement, Éric n'éprouve plus le frisson familier entre les omoplates que déclenchait le regard de ses ennemis. Il a soudain envie de les insulter, de les provoquer jusqu'à l'irréparable, tout en sachant que la petite flamme de haine qui les anime est incapable d'embraser durablement leur âme. Sa moue ne passe pas inaperçue et Sorge, qui s'est hasardé à l'interroger, reçoit en réponse un commentaire désabusé :

— Vous ne me haïssez pas assez, messieurs. Oh, vous faites de votre mieux, j'imagine, mais ce n'est en aucun cas une excuse. Vous rendez-vous compte que vous avez fini par me vaincre par votre inertie ? Je n'ai même plus envie de vous combattre.

Il scrute les visages qui l'entourent, sans y voir autre chose qu'une attention malsaine et des rides d'ennui. Seigneur, s'il avait donné le signal des applaudissements, il croulerait à présent sous les ovations. Qui pourrait s'intéresser à de tels adversaires ? La mort lui apparaît soudain comme la seule retraite possible ; mourir, dormir, se réveiller peut-être dans un Walhalla peuplé de guerriers semblables à lui. Oui, il est sans doute l'heure de disparaître à jamais, l'heure de s'effacer. La décision qu'il a prise est la bonne.

Le cliquetis d'un serviteur mécanique l'arrache à sa rêverie. Le

message qu'il lui transmet est clair et concis : tout est prêt.

Plus tard, lorsque la tension atteint son paroxysme, la voix d'Éric s'élève à nouveau, relayée par d'invisibles haut-parleurs :

— Je vais bientôt vous quitter, aussi permettez-moi de vous préciser par avance les différentes étapes de ma mort et de ma résurrection. D'ici dix minutes, j'avalerais de mon plein gré le poison qui accomplira ce que vos armes, votre habileté ont vainement tenté de réussir. Demain, ma galerie comptera un trophée de plus. Vous me pardonneriez, j'espère, de ne pas me faire Seppuku comme le voudrait la tradition, j'ai horreur du sang sur mes tapis.

Un silence. Chacun est à la fois attentif et soulagé de ce rôle de spectateur qu'Éric leur impose.

— Ma mort n'est que le début des réjouissances, si j'ose les appeler ainsi. À l'heure exacte où mon cœur s'arrêtera de battre, sept de mes clones ouvriront les yeux. Ce ne seront pas des nouveau-nés chancelants, aux réflexes incertains, mais sept athlètes entraînés, sept copies de moi-même au meilleur de ma forme.

« Chacun d'eux s'éveillera à un endroit différent de la bulle. Il devra échapper aux pièges qui lui seront tendus et affronter ses six frères. Un seul survivra pour prendre ma place, le plus fort, le plus rusé. Le capitaine Demaria, qui m'a fait l'honneur de me seconder dans mes préparatifs, veillera à ce que tout se passe sans anicroche.

« Vous pourrez suivre le déroulement des combats sur les écrans de contrôle. À partir de maintenant il vous est impossible de quitter mes appartements, jusqu'à ce que mon successeur vous libère. Il fera son entrée par la galerie des trophées, accueillez-le bien, il le mérite, et commencez à le craindre. Je doute que vous trouviez en lui un adversaire plus accessible que moi.

Devant les invités qui se sont peu à peu massés autour de lui, il lève la coupe que lui a tendue un serviteur mécanique. L'odeur caractéristique de l'extrait de lianes s'élève du liquide. La première gorgée le fait chanceler, mais il a le temps d'en boire une autre avant de s'écrouler, un filet de bave noire au coin des lèvres.

Les serveurs emportent son corps vers leurs quartiers privés, où les embaumeurs se mettront au travail pour lui restituer une apparence de vie. Personne ne s'en soucie plus. Dans les salles envahies de trophées, les écrans se sont allumés à l'instant prévu.

Bousculant au passage deux ou trois silhouettes auxquelles il n'accorde aucune attention, Sorge se rapproche de Demaria.

— Sept clones à la fois, entraînés avant l'heure en plus, c'est totalement illégal ! Cela a sans doute vidé nos réserves de bourgeons pour plusieurs semaines. Comment avez-vous pu donner votre

accord ?

— Je n'avais pas le choix. Éric n'a accepté de mourir qu'à cette condition.

— Vous auriez pu refuser, le faire abattre alors qu'il n'était pas sur ses gardes, en simulant un accident.

— Qui s'en serait chargé ? Vous ? Oh, et puis taisez-vous, je veux regarder le spectacle.

Sorge, à son tour, se laisse engluier par les images, prisonnier de la toile quasi hypnotique qu'a tendue Éric avant de disparaître.

Les clones se réveillent au même instant. À peine ont-ils ouvert les yeux qu'ils réagissent de façon identique, en roulant sur le flanc pour s'extraire de leur berceau protecteur. Le deuxième est en retard d'une fraction de seconde et le filet électrifié qui s'abat sur lui anéantit à jamais ses chances de survie. Son numéro s'éteint sur la grille de contrôle, au bas de chaque écran.

Déjà, des paris sont lancés. On ne joue ni pour de l'argent, qui n'a pas cours à l'intérieur de la bulle, ni pour des faveurs ou des corvées à éviter. On joue pour gagner le droit d'être le premier à affronter la réincarnation d'Éric.

Lâchés à des endroits différents de la bulle, les clones se lancent à la recherche d'une arme. Trois d'entre eux ont eu l'idée d'aller récupérer le filet électrifié en arrachant d'abord les fils meurtriers du panneau de commande. Un autre a préféré s'emparer d'un levier de métal qui saillait d'une porte. Les deux derniers s'avancent les mains vides, sautant d'ombres en ombres dans le labyrinthe des rues.

La situation évolue peu dans le quart d'heure qui suit. Les Érics se dirigent vers le lieu de la réception, en évitant avec soin tout affrontement. Aucun d'eux n'a essayé de se procurer une arme plus meurtrière, susceptible de faire la différence au moment opportun. Leur attitude, mélange d'imprévoyance et de prudence exagérée, agace les observateurs habitués à l'efficacité méthodique et mortelle de l'original ainsi qu'à sa témérité froidement calculée.

Deux Érics pénètrent en même temps dans une ruelle et s'avancent l'un vers l'autre avec circonspection. Celui qui tient la barre de métal la fait tourner comme un sabre et dessine une série de figures hypnotiques avec la pointe. Son opposant déplie son filet qu'il tient prêt à lancer. Ils entament un ballet complexe, feignant, se rapprochant d'un pas pour s'éloigner aussitôt, toujours à la limite de la distance de sécurité. La situation se fige peu à peu. Les deux adversaires finissent par s'immobiliser.

Durant un instant, on peut croire qu'ils vont se lancer à l'assaut mais aucun d'eux ne se décide à bouger. Puis, avec prudence, ils reculent, reculent, avant de faire demi-tour et de retourner se fondre dans les ombres de la bulle.

Les invités n'ont pas le temps de manifester leur déception ; l'image change pour se focaliser sur un autre affrontement. Cette fois, deux clones en attaquent un troisième. Le défenseur, acculé contre un mur, se bat avec ardeur. Le sourire qui étire ses lèvres est digne de l'Éric des grands jours. Il feinte à droite, brise d'un coup de talon le genou de son premier adversaire, avant d'éviter de justesse le filet du second. Il projette à son tour le réseau de mailles métalliques à la tête de son double, et profite de son recul précipité pour achever l'autre assaillant d'une projection du coude qui écrase les fragiles cartilages de la gorge.

Un quatrième clone, attiré par le bruit de la lutte, se tient dans l'ombre à distance, prêt à intervenir si l'occasion s'en présente.

Gêné par le cadavre à ses pieds, le défenseur trébuche. Son opposant lance une nouvelle fois son filet, en visant les jambes mal protégées. Déséquilibré, le clone s'écroule et n'a pas le temps de se relever...

L'Éric dissimulé juge plus prudent de ne pas se montrer. Il laisse le vainqueur s'éloigner sans sortir de sa cachette et attend un long moment avant d'aller ramasser l'arme du vaincu.

Durant de longues minutes rien ne bouge sur les écrans, les invités échangent des plaisanteries grinçantes ou vont se chercher un autre verre. Le spectacle mis en scène par Éric ne tient pas ses promesses, pourtant ses ressources et ses ruses sont telles que personne n'ose proclamer ouvertement que sa place sera facile à prendre.

Les premières lueurs de l'aube illuminent la voûte de la bulle, parcourue d'irisations changeantes. Peu à peu, les rayons invisibles du soleil bleu transforment l'échiquier des rues sombres en arène où nulle cachette n'est possible. Les quatre survivants se découvrent chacun à leur tour et se dirigent vers l'esplanade de pierre, sur laquelle s'ouvre l'entrée des appartements d'Éric.

Ils s'immobilisent à quelques mètres l'un de l'autre. Leur regard glisse le long des courbes identiques de leurs multiples corps, à la recherche d'une fêlure, d'une altération trahissant la fatigue ou la peur. Puis, lorsqu'ils ont obtenu la preuve que chacun d'eux est l'exact reflet de la perfection des trois autres, leurs yeux se cherchent, s'accrochent et ne se lâchent plus.

Il suffirait d'un rien pour que les Érics jettent leurs armes, se déshabillent, se caressent de leurs mains devenues soudain messagères de paix. L'anneau qu'ils forment est parcouru d'un courant silencieux, dont les spectateurs isolés derrière les écrans perçoivent à peine l'incroyable intensité. Dans les salons bondés les murmures s'apaisent...

Une alliance entre ces guerriers serait la pire menace que la bulle ait jamais affrontée. Les invités hésitent, la main sur la crosse de leur arme : peut-être vaudrait-il mieux se frayer un passage hors du piège

des appartements verrouillés, afin de balayer les Érics à coup de lasers. Mais les secondes passent et personne ne se décide à agir.

L'attaque surprend tout le monde par sa soudaineté. D'un commun accord, les trois clones munis de filets se sont jetés sur le quatrième qui n'a pas eu le temps de parer leur assaut de sa barre. Il s'écroule. L'arme gluante de sang rebondit avec un bruit métallique sur les pavés. Les trois survivants reprennent leur danse de mort, sans se soucier du corps allongé comme une ombre à leurs pieds.

Le moment d'angoisse qui a précédé le dernier assaut a rappelé aux spectateurs à quel point Éric, seul ou démultiplié, peut être dangereux. La soirée a basculé. Ceux qui se réjouissaient d'avoir choisi le numéro de l'un des survivants souhaitent à présent que leur favori perde, afin de ne pas être les premiers à affronter le clone vainqueur.

Pourtant, tous les invités savent que quelque chose s'est brisé dans la mécanique implacable du Guerrier. Son aura d'invincibilité s'est lentement dissoute au fil des images montrant Éric blessé, Éric vaincu, Éric mort. Celui qui survivra aura prouvé sa valeur mais les six cadavres semés derrière lui seront autant de brèches dans sa cuirasse. Il sera défié, défié sans cesse. Tous s'efforceront de prendre sa place, au sommet de la pyramide.

Inconscients des pensées qui agitent ceux qui les observent, les clones se préparent pour l'affrontement final. Trois est un mauvais chiffre pour des combattants de force égale : trop statique, trop stable, il évoque une trêve perpétuelle où toute offre d'alliance est à priori suspecte. Qui courra le risque d'attaquer le premier, en sachant que les deux autres se ligueraient aussitôt contre lui ? Une pointe rapide et meurtrière est hors de question, les trois guerriers sont sur leur garde et connaissent chaque feinte de leurs adversaires. Pat.

Sur la grille de contrôle, une lampe éteinte un moment plus tôt recommence à clignoter. Le clone tombé n'est pas tout à fait mort. Toujours incapable de bouger, il se remet lentement des coups qu'il a reçus. Ses paupières s'entrouvrent, puis ses doigts se tendent vers la barre abandonnée à portée de main.

Il va s'en emparer lorsqu'un des Érics interrompt sa danse pour lui porter le coup de grâce du tranchant du pied. La barre roule à proximité de la porte fermée avec un bruit de ferraille qui résonne comme un signal. Le guerrier la ramasse et se laisse rouler sur le sol de l'esplanade, pour échapper au filet lancé sur lui une fraction de seconde trop tard.

La boucle de sa botte reste prisonnière des mailles métalliques. Il tire avec violence, profitant de l'élan de sa roulade. Son adversaire, surpris, lâche son filet. Une fois désarmé, il devient une proie facile pour le troisième Éric qui surveillait à l'écart l'issue du combat...

Il n'y a plus que deux chiffres au tableau d'affichage. Un soupir

d'excitation parcourt la foule des invités. Le dénouement est proche, les jeux sont presque faits. La réussite du projet d'Éric dépend de cet instant : suivant la façon dont son successeur se comportera lors de l'assaut final, il sera accueilli par des applaudissements mêlés de crainte ou par des sourires insolents aux allures de défis. Il reste au futur vainqueur à ajouter le dernier chapitre de sa propre légende, à signer de son paraphe sanglant la peau de son double, avant de rejoindre la réception.

Les armes, inutiles, sont laissées de côté ; l'affrontement aura lieu à mains nues. Front contre front, reflet contre reflet, les guerriers se heurtent, se confondent dans un tourbillon trop rapide pour l'œil. Il n'y a pas de feintes savantes ni de péripéties ennuyeuses, juste l'action de deux forces d'égale intensité qui s'opposent et s'épousent, étroitement mêlées...

Lorsqu'une des deux silhouettes s'écroule, aucun des spectateurs ne sait dire pourquoi. La faille qui s'est ouverte dans le monolithe à présent effondré restera à jamais secrète. Le vaincu tend sa gorge nue pour recevoir le coup de grâce et le silence se fait, comme après le dernier coup d'une horloge dont les secondes seraient des siècles.

Éric salue son alter ego aux ailes brisées avant de se détourner des caméras. Il pousse la porte de ses appartements privés et disparaît aux regards des invités. Les écrans s'éteignent l'un après l'autre, l'orchestre mécanique recommence à jouer en sourdine.

Le clone s'avance à travers les couloirs et pénètre dans la salle d'entraînement plongée dans la pénombre. Une voix familière le paralyse :

— Il reste un dernier détail à régler, petit frère.

Les lumières s'allument brutalement. À l'autre bout du tatami, l'Éric original se redresse, en position de combat.

Plus tard, un bruit de pas résonne dans la galerie des trophées. Le survivant détaille au passage les corps exposés sur des piédestaux taillés en forme de loupe, les puzzles de membres et d'organes à demi reconstitués, les visages déformés par des grimaces posthumes dont il effleure les traits en guise de salut. Quelle collection superbe que la sienne ! Et ce n'est que le début...

Bientôt les duels reprendront. Il sait que de l'autre côté de la porte tous l'attendent pour le défier, comme autrefois. Il se sent capable d'entretenir leur haine durant de longues années, avant qu'ils ne se lassent de s'attaquer à lui. Ses clones successifs aideront la bulle à progresser et lui permettront d'agrandir la galerie à sa convenance, car la place lui manquera très vite.

Il ralentit le pas, sourit en caressant sa cicatrice. Pourquoi ne pas rêver d'une planète entière transformée en musée privé ? Le temps ne

lui est pas compté et il est si facile de faire croire à ceux qui vous entourent que vous êtes vulnérable, afin qu'ils commettent l'erreur de vous attaquer. *Venez dans mon palais, disait l'araignée à la mouche...* Au besoin, il sacrifiera l'un de ses bras lors d'une soirée semblable à celle-ci et s'en fabriquera un gant pour souffleter ses adversaires. Qui pourrait craindre de relever le défi d'un infirme ?

Il s'immobilise devant la niche secrète qui attend son occupant. L'apparence de celui-ci ne sera pas altérée : aucun apprêt particulier ni plaisanterie macabre ne viendra modifier son visage, dans lequel celui d'Éric pourra se refléter comme dans une eau noire. Face au piédestal vide, il repense à ce dernier duel dont l'enjeu était si élevé.

Cette mort qui se dressait entre eux était la seule inconnue de sa carrière de guerrier, la faille primordiale qu'il avait toujours refusé d'affronter, mais qui constituait l'essence même de sa vie. Jusqu'à ce jour, mourir était un sort qu'il réservait aux autres mais qu'il rejetait pour lui-même avec passion.

L'expérience de la résurrection, en le débarrassant de sa peur, avait-elle privé le clone de ses ultimes réserves de force, celles qui surgissaient jusqu'alors dans les situations les plus désespérées, qui transcendaient ses doutes et le rendaient invincible ? Ou bien est-ce que la mort, avec son cortège de révélations, était la clé qui lui manquait pour aller jusqu'au bout de lui-même ? Le combat a tranché, comme les Érics le souhaitaient. Le vainqueur sait que la réponse méritait à elle seule toute cette mise en scène.

Il détourne la tête et repart lentement vers les salons de la réception, sans plus se soucier des trophées qui l'entourent. En tendant l'oreille, il peut déjà entendre les ovations de ses futures victimes.

CHAPITRE IV

— Vous ne donnez jamais de réponse, se plaignit Vorst, une bouteille de vin rosé au col allongé à la main.

Il chercha un tire-bouchon sur la table rectangulaire à demi enfoncée dans l'alcôve de réception, et n'en trouva pas.

— C'est probablement parce que je n'en ai pas... (Closter, debout près de la pile d'assiettes à toasts, s'amusait de son reflet déformé dans les bonbonnes ventruées d'apéritif). De toute façon, auriez-vous accepté mon opinion, quelle qu'elle aurait pu être ?

— Je ne pense pas. Ma mort et celle des autres ne sont pas comparables.

— J'oubliais que vous étiez du côté de ceux qui la donnaient...

C'était sans doute la chose à ne pas dire. Avec une grimace, Vorst caressa les cicatrices de sa joue. Les sillons parallèles creusés par les griffes du chat de Closter avaient été maladroitement dissimulés sous une couche de crème à bronzer.

— Vous avez causé une première fois ma mort sur Nivôse ! Puis, toujours à cause de vous, j'ai perdu mes autres doubles. C'est sans doute pour ça que votre dernière œuvre m'a touché. M'a blessé, devrais-je dire, ce qui revient au même. Je pensais que vous l'auriez compris.

— J'ignorais le destin du reste de vos doubles. Pour moi, ils n'étaient que des facettes, des éclats de vous-même, sans cesse à mes trousses. Que sont-ils devenus ?

— L'un d'eux est en prison. (Une expression de souffrance assombrit fugitivement le visage de Vorst). C'est le seul auquel je suis encore relié. Peu de temps après l'atterrissage des Villes Sauvages, il y a eu un procès dirigé contre le Cartel...

— J'ai refusé d'y participer !

— Je l'aurais fait, si j'avais pu, mais nous figurions parmi les accusés, mes doubles et moi. Faute d'avoir mis la main sur les membres du Cartel, que personne ne connaissait avec certitude, ils se sont rabattus sur les sous-fifres. J'ai pu m'échapper. Mes doubles n'ont

pas eu cette chance.

Il agitait la bouteille de vin cachetée en parlant, comme s'il espérait qu'elle se débouche toute seule et qu'un génie en sorte, le genre qu'on peut apprivoiser avec les mensonges appropriés.

— Vous n'imaginez pas ce que c'est d'être une personnalité multiple, déclara-t-il sombrement. Personne ne le peut, il n'y a pas de mots pour décrire ça. Nous partageons tout, mes vingt-six doubles et moi : nos envies, nos plaisirs, nos haines. Nos angoisses, aussi. Pendant que je me terrais au fond de ma cachette, ils ont été jugés, puis condamnés. Sans que je puisse rien faire.

« Ils ont emprisonné l'un d'entre-nous sur Vieille Terre et ils nous ont *séparés*. Nous ne sommes plus reliés les uns aux autres, pour moi c'est comme s'ils étaient morts.

Il frissonna en pensant à cet arrachement, à cet affaiblissement irréversible de sa vie et de ses sens.

— Suprême raffinement, poursuivit-il, ils ont conservé le lien qui nous relie à celui qui est en prison. Un lien à sens unique : nous ressentons tout ce qu'il ressent mais lui ne nous entend plus !

« Pendant que je vous parle, une partie de moi-même est enfermée dans une cellule de douze mètres carrés. Elle court sur place toutes les nuits pour s'empêcher de devenir folle.

— Je suppose que je devrais vous laisser détruire cette exposition, déclara calmement Closter. Afin d'avoir moi aussi une raison de vous haïr. C'est ce que vous pensez ?

— C'était juste pour vous convaincre de ne pas essayer de m'acheter avec des sourires et un peu de vin...

En désespoir de cause, Vorst choqua le goulot de la bouteille contre un coin de la table. Le verre tinta. Il dut s'y reprendre à trois fois avant qu'elle se brise.

— Buvons à notre trêve, déclara-t-il en portant un toast.

Le vin éclaboussa sa main et coula sur le sol qui se fendilla pour l'avalier. La lumière qui émanait des parois se fit plus vive.

— Cette ville finira ivrogne, soliloqua Closter. Vous l'imaginez en pleine crise de delirium tremens ? À quoi pourraient bien ressembler ses araignées noires et ses lézards ?

— À des humains. (Vorst versa une large rasade de vin sur le sol et se servit le reste dans un gobelet de verre épais qu'il mira à la lumière). Votre vin est tout à fait quelconque mais vos verres sont en cristal. Une métaphore de vos œuvres ?

Un sourire flotta fugitivement sur le visage flou de Closter.

— J'ai peur que ce ne soit pas aussi simple. J'ai fait appel à un traiteur.

— Cette fois, c'est vous qui ne jouez pas le jeu ! Quand on croit vous saisir, vous n'êtes plus là. Vous avez l'art de détruire vos propres

symboles, vous vous cachez derrière la banalité de votre vie comme derrière un bouclier. Vous êtes si transparent que vous finissez par ne plus exister.

— J'ai eu une enfance malheureuse... (Voyant l'expression de Vorst, il baissa les yeux avec une mimique d'excuse). D'accord, c'était idiot ! Marika, qui a autrefois subi l'entraînement des voyageurs lents, m'a aidé à devenir un Astral presque à volonté. L'apparence que je prends lorsque je suis dans cet état dépend surtout de ce que je souhaite. J'oublie moi-même de quoi j'ai l'air au naturel. D'ailleurs, ai-je un état naturel ? Même ça, c'est difficile à croire.

« Tenez, vous parliez de verres... Dans une de mes premières œuvres, j'avais conçu pour le décor d'un bar des verres-animalcules qui mourraient privés de boisson. Le client avait le choix entre renouveler sa bière, ou regarder son gobelet vide se dessécher et éclater sous son nez avec un tintement sec. L'odeur de cette mort aurait été ténue, mais inoubliable. J'ai fini par les supprimer de la version finale. Est-ce que vous pouvez comprendre pourquoi ? Moi je n'ai jamais su.

— Vos amis gitans ont un dicton : "Tu peux toujours rendre l'eau que tu as bue, mais elle n'aura plus le même goût !"

Closter hocha la tête. La conversation prenait un tour bizarre, presque surréaliste. Chacun d'eux poursuivait ses propres obsessions, sans écouter l'autre. Dans quelques heures, en principe, aurait lieu le vernissage. Des dizaines de visiteurs dédaigneux contempleraient ses œuvres comme s'il s'agissait de miroirs disposés à leur intention. Cette pensée le fit frémir. Vorst, au moins, était un spectateur qui *s'impliquait*. À présent, son opinion sur l'exposition était la seule qui comptait.

Ils avaient baissé la voix depuis plusieurs minutes. Il devait être près de trois heures du matin, le moment où la nuit se déplie. L'odeur de la mer toute proche se faufilait par les ouvertures du musée et se glissait jusqu'à eux, enrichie de senteurs plus charnelles, comme si la Ville souhaitait participer à sa manière à leur échange.

Abruptement, Vorst se souvint d'un détail. La veille, il avait dormi sur la plage, entouré d'immigrants de fraîche date qui célébraient leur arrivée autour d'un feu de planches. À l'aube, il avait enjambé les corps en désordre enroulés dans des couvertures rapiécées, et marché le long de la grève, jusqu'à ce qu'il se retrouve seul.

— Par avance, tous les océans des mondes nous sont connus, raconta-t-il. C'est le trait d'union de notre espèce, celui qui fait que nous sommes chez nous ici, à des années-lumière du sol natal. Comme tous les hommes, je suis saturé de mer. C'est sans doute pour cela que je n'ai pas remarqué le coquillage tout de suite.

« Ce n'était qu'une simple patelle, à peine nacrée. J'ai failli la

dépasser sans m'en apercevoir. Je l'ai ramassée, puis écrasée entre mes doigts. Elle était le symbole de mon échec : avant l'arrivée des émigrants, les mers étaient stériles. Mon rôle au service du Cartel était de garder la plage propre.

« C'est vous qui avez conduit tous ces gens ici. Et avec eux les rats, les cafards, les chiens errants. Vous n'êtes pas responsable du sort de mes doubles, je peux même croire que vous n'auriez jamais agi aussi cruellement avec eux et avec moi. Mais vous avez souillé la pureté de cette Ville, de tous les AnimauxVilles, avec vos idées. Ça, je ne vous le pardonnerai jamais !

— Les grands principes sont souvent salissants...

— C'est trop facile, poursuit Vorst en s'échauffant. Bientôt, dans quelques siècles à peine, lorsque vous et moi ne serons même plus des noms, ce monde sera lui aussi surpeuplé et l'histoire recommencera. À la différence que personne ne viendra offrir d'autres sorties à nos descendants. Ils seront coincés !

— Qu'en savez-vous ?

— J'ai interrogé les Villes. Elles repartiront un jour dans l'espace profond. Nous ne pourrons pas les enchaîner indéfiniment à la surface de nos mondes. Que se passera-t-il lorsqu'elles auront envie d'être seules ?

Closter traversa une partie de la salle et réveilla une masse assoupie sur son socle. Elle n'avait rien de particulier. Sa structure affaissée pendait par endroits, elle était hérissée d'excroissances inutiles qui la déséquilibraient. Pourtant, sous les caresses de son créateur, elle se mit à briller avec une intensité presque douloureuse.

— La seule réponse que je peux vous donner est là-dedans, déclara Kloster avec une moue. J'avais rêvé les AnimauxVilles avant de les connaître et ce premier rendez-vous a été manqué. J'aurais voulu les libérer, j'ai fini par les forcer à atterrir et à les enchaîner au sol. Je vous offre donc un de mes échecs. Il n'a pas d'iris d'entrée, pas d'ouverture de visite. Prenez un couteau sur la table pour vous frayer votre propre voie, l'œuvre ne sentira rien. Ce n'est qu'une masse de chair psychoréactive, spécialement cultivée en cuve biologique, sans le moindre système nerveux. Je ne suis pas fou au point de permettre à mes rêves de souffrir...

— Un de vos échecs ? J'oubliais que vous ne jetiez jamais rien.

Vorst saisit une pelle à gâteau en argent, en éprouva le tranchant sur son pouce et fit la grimace.

— Vous me forcez à jouer les bouchers avec une lame émoussée. C'est vous qui nettoierez les dégâts !

— Ne l'abîmez pas trop quand même. Je l'aime bien.

Vorst haussa les épaules et tourna autour du bulbe lumineux en cherchant où frapper. La lumière qui irradiait de son centre rendait

l'examen malaisé. Il serra les dents et planta la pelle à tarte de haut en bas, à deux mains, avant de basculer en avant.

Le rêve l'engloutit dans un bruit de baiser, au moment précis où se déclenchait la sirène...

Vorst ne put émerger de l'œuvre avec douceur, comme il le souhaitait. Il fut expulsé d'une contraction brève, à travers la déchirure en zigzag qu'il avait lui-même ouverte. Ses jambes demeurèrent prisonnières de la gelée et il se retrouva en train de pendre, la tête en bas, à vingt centimètres des arêtes du socle.

Pour couronner le tout, Closter, à genoux, le harcelait d'une voix pressante. Un bourdonnement strident retentissait par intervalles et l'odeur de la salle avait changé. Au cours de sa carrière de milicien, Vorst avait souvent eu affaire à la senteur âcre qui montait des parois. Il l'avait lui-même fait naître chez ses victimes, aussi la reconnut-il instantanément :

La peur... Le musée tout entier crevait de trouille.

D'une ruade, il se libéra et atterrit inconfortablement sur les épaules. La chair incarnat du sol fit ce qu'elle put pour atténuer la douleur de sa chute, mais ce ne fut pas tout à fait suffisant. Un cri étouffé lui échappa.

— La ferme ! (La voix de Closter était anormalement tendue). Quelque chose ne va pas avec le signal d'alarme. Si ça continue, on va réveiller la moitié de la Ville.

Vorst se releva en se massant la clavicule. Il tendit l'oreille, grimaça.

— Quelle heure est-il ? Vite !

Sans attendre la réponse, il courut vers l'entrée de la salle et se glissa entre les planches entrecroisées, arrachant presque le drap qui servait de porte. Closter le suivit comme une ombre. Par-dessus son épaule, Vorst lui jeta :

— J'ai laissé passer l'heure limite. Ce fichu boîtier organomimétique doit être nourri à intervalles fixes, sinon il se détraque. Je vais essayer de le calmer avec une double ration de pâte nutritive.

Ils dévalèrent l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée. Le système d'alarme encastré dans le repli au-dessus de la porte clignotait de tous ses voyants. Des éclairs d'un rouge sanglant illuminaient l'obscurité. La sonnerie, d'une stridence qui blessait les tympons, rappelait les hurlements d'un bébé affamé. Elle se déclencha soudain et s'interrompit au bout de cinq secondes. Puis reprit. Instinctivement, Vorst s'approcha en se bouchant les oreilles. La petite salle semi-circulaire était une parfaite chambre à échos.

— Faites taire ce truc, par pitié ! hurla Closter.

Sa silhouette fantomatique se déformait sous les chocs des ondes

sonores et les traits de son visage se brouillaient. La souffrance l'empêchait de maintenir intacte l'image de lui-même qu'il tenait à projeter. Vorst vit s'écrouler successivement un certain nombre de masques. Cette connaissance s'ajouta à ce qu'il avait appris au cours de sa fusion avec les œuvres-rêves de la galerie. Il disposait à présent du moyen de faire mal à son ennemi, en profondeur.

Il n'était plus aussi sûr d'en avoir envie.

Remettant à plus tard l'analyse de ses émotions, il se fouilla, retrouva la réserve de nourriture pour composants biologiques et en tartina une couche épaisse sur le boîtier affamé, avec une spatule. Le résultat ne se fit pas attendre. Les hurlements de la sirène d'alarme se turent avec un hoquet et les voyants s'éteignirent.

— Vous avez trop tardé, j'en ai peur, murmura Closter. Enfin, ça va quand même mieux !

— Vos cauchemars sont un peu trop collants ! Il est difficile de s'en arracher...

Le boîtier d'alarme l'interrompt avec un bruit qui ressemblait furieusement à un rot. Il se détacha de la paroi et roula jusqu'aux pieds de Vorst, les crocs en l'air. Dégoûté, celui-ci l'expédia à l'autre bout de la pièce d'un shoot bien ajusté.

— Indigestion. J'ai dû trop forcer la dose.

— Ça mange quoi, ces trucs-là ?

— Des daphnies séchées, comme les poissons d'aquarium. Pourquoi, vous voulez monter un élevage ?

Les griffes de verre luisaient dans la pénombre. Elles se rétractèrent quand Closter les effleura, avec un couinement brusque.

En silence, ils remontèrent vers la galerie. L'artiste jetait de fréquents coups d'œil vers Vorst, qui paraissait plongé dans des pensées moroses.

— Vous croyez que votre engin est bousillé ?

— Je m'en fous ! J'ai volé, menacé, menti, pour l'avoir, j'ai fait reposer la réussite de mon plan sur lui alors que vous n'aviez même pas branché la moindre protection. J'aurais pu pénétrer ici à n'importe quel moment, poser mes bombes, et repartir sans aucun risque.

— Je préfère que vous ayez pris le temps de visiter.

Arrivés sur le deuxième palier, Vorst redressa d'un geste machinal le panneau d'affichage qu'il avait renversé dans sa précipitation. Il déchiffra l'inscription et secoua la tête.

— "Les Jardins Verticaux". Vous n'êtes pas doué pour les titres !

— Il y a une raison... (Closter tendit la main vers le panneau, se ravisa). Vous n'entendez rien ?

Vorst tendit l'oreille. Il hocha la tête.

— Véhicule de surveillance Mark IV. Sirènes d'urgence branchées. Il vient par ici.

— Nous avons le temps. La rue est trop étroite pour qu'il se pose, et le musée n'a pas de terrasse.

— Pas besoin. Il se mettra en vol stationnaire juste au-dessus de nous et il s'amarrera au toit avec un grappin. (Il eut un sourire froid). C'était la façon d'opérer quand je dirigeais la milice du Cartel. Les policiers changent, pas les procédures. Nous avons trois minutes devant nous, pas plus !

— Je peux justifier ma présence ici. Je l'ai déjà fait dans des circonstances comparables. La ville acceptera-t-elle de vous cacher ?

— Trop d'Aléateurs branchés. Ils me repéreraient instantanément.

Les sirènes du véhicule étaient à présent toutes proches. Ils l'entendirent effectuer un passage en rase-mottes au-dessus d'eux. Machinalement, Vorst se fouilla. Il n'emportait jamais d'armes dans les missions de ce genre. Un principe qu'il était sur le point de regretter.

— On dirait que je vais devoir jouer les kamikazes, dit-il en extrayant de sa ceinture une poignée de détonateurs. Dommage, j'avais presque décidé de laisser vivre votre exposition...

— Il y a une autre solution, le pressa Closter. Venez !

Dans la galerie, les œuvres étaient endormies sur leur socle. Pour un œil non spécialisé, tout paraissait à peu près normal.

— Débarrassez-vous de la bouteille cassée et cachez-vous dans un de mes rêves. Ils n'iront jamais vous chercher là.

Il y eut un choc sourd sur le toit. Vorst secoua la tête.

— J'aurais trop peur de les retrouver à la sortie, en train de m'attendre, armes braquées !

— Je me chargerai d'eux. Je vous en prie...

Vorst prit sa décision rapidement. Il revint au début de la salle et mina le début du sentier du tapis, sans prendre la peine d'optimiser la répartition des masses d'explosif.

— Juste pour que vous ayez quelque chose à penser en m'attendant ! jeta-t-il à Closter en enfonçant les détonateurs.

Des bruits de course le firent sursauter. Il fonça vers la table et s'empara de la bouteille brisée, avant de se diriger vers la masse translucide la plus proche.

— Pas celle-là, lui cria Closter. Arrêtez !

Mais il avait déjà plongé tête la première dans la gelée, sans se soucier de l'ouverture.

Il atterrit en plein chaos...

Rêve 4 (L'autre côté de l'eau)

Elle marche sur l'eau noire à petits pas précis. Ses pieds chaussés d'escarpins argentés se posent sur les traces invisibles de la veille avec un "floc" imperceptible. L'ourlet de sa robe blanche effleure la surface. Je la hèle depuis le bord en agitant les bras, sans plus de résultat que les soirs précédents. Debout au centre du cercle de ses pas, elle regarde l'autre rive du lac de ses yeux indifférents. Elle attend *l'autre*, son cavalier, son promis.

Elle se nomme Anne-Liese.

De la musique s'échappe des fenêtres béantes de la grande maison, dont l'ombre biscornue s'étend jusqu'à la plage. Séparées par la frontière de la rive, l'ombre et les vagues se côtoient, s'ignorent. À l'image d'Anne-Liese et moi.

Longtemps, la joue posée sur le sable, j'ai lancé mes mots comme des galets plats. Ils ont ricoché à la surface, puis coulé à ses pieds. Elle aurait pu en ramasser certains en se baissant. Peut-être, alors, serait-elle tombée. Marcher sur l'eau n'est sans doute pas facile. Moi, je ne sais pas m'y prendre.

La lune se lèvera bientôt. Anne-Liese fera demi-tour sur le tapis d'étoiles inversées et s'en ira. Je fermerai les portes-fenêtres de la véranda, arrêterai la musique, sur la terrasse, les flûtes de champagne intactes se rempliront d'insectes noyés. Il faudra dormir. Recommencer.

Demain, je me jetterai à l'eau.

À l'aube, je traîne le matériel sur la pelouse, en contournant les rosiers au sol fraîchement retourné. Je hais les rosiers. Fleurs arrogantes ! J'aurais choisi des lys si *il* m'avait consulté. Leur façon de se courber sous les caresses, leur pollen épais qui colle aux doigts... Il n'aurait pas compris. Dans son esprit, les pétales de rose devaient être répandus sur le lac, devant les pas d'Anne-Liese. Un tapis symbolique de chair déflorée. Brutal, rustre, et vulgaire. Qu'il dorme, d'un sommeil plus épais que ses ivresses, plus lourd que ses remarques.

Qu'il dorme, et que son souvenir se taise !

Bientôt, je débarrasserai le jardin de ces fleurs inutiles. Avec un sécateur, je couperai les boutons les plus charnus et je regarderai les tiges saigner. Click, click, un peu plus court à chaque fois. Les rosiers meurent lentement, si on prend la précaution de les tailler par petits bouts.

Sous les rayons du soleil, le lac perd son mystère. L'eau est profonde, glacée. Des flocons de brume dérivent à la surface et l'horizon se perd dans une gaze translucide qui l'efface peu à peu. Un vol de grues cendrées, à très haute altitude, passe au-dessus de ma tête en direction du sud. Le domaine, vu de si haut, doit être minuscule et moi presque invisible. Je les suis des yeux en brandissant le poing jusqu'à ce qu'elles s'enfuient. Puis je démarre le compresseur à bouteilles tandis que le décor, écrasé par leur survol, reprend peu à peu sa taille normale. Si seulement j'avais eu ma fronde, pour les décrocher du ciel à coup de cailloux !

Le bruit des pompes est curieusement doux. Une toux discrète, étouffée par une main bien élevée. J'enfile la combinaison de caoutchouc, que j'ai raccourcie avec des pinces, ajuste les lourds brodequins, la ceinture de plomb, les gants. À mes pieds, le casque bosselé luit de tous ses cuivres. Je l'ai astiqué ce matin avec la poudre pour l'argenterie.

J'avance vers le lac, pose un pied hésitant à l'entrée du sentier invisible qui le traverse. Je m'enfonce... Impossible de marcher sur l'eau. Le poids du scaphandre autonome, peut-être. Il doit bien y avoir une solution ! *Lui* savait. Son rire, quand je l'ai supplié de m'apprendre. Le regard qu'il m'a jeté...

Je ne regrette rien. Cette nuit, je dormirai dans son lit, malgré le décor oppressant de la chambre nuptiale envahie de tentures de velours, de miroirs anciens et de lampes de bronze qu'il n'éteignait jamais. La petite pièce que j'occupe, à côté de l'office, me convient mieux. Du bois clair, une étagère, de vrais livres. Les siens n'étaient là que pour être époussetés.

L'eau m'enveloppe. La vitre du casque se couvre de buée. Me voici obligé de ressortir, de dévisser les écrous mouillés pour libérer ma tête. Je frotte le verre avec de la salive. De la saleté s'est incrustée autour des joints en caoutchouc et des auréoles grasses maculent les filetages. Impossible de continuer ainsi, ce scaphandre n'est pas présentable.

Je sais où trouver du détachant dans la buanderie.

Le miroir de l'eau est terni. J'éparpille mon reflet d'un moulinet du bras qui éclabousse le sable. Je n'aime pas mon visage. Les dents, surtout : irrégulières, écartées, en avant. Elles mangent ma bouche de

l'intérieur, transforment chaque sourire en grimace et chaque baiser en... Je n'en sais rien. Je fermerai les yeux en espérant qu'Anne-Liese m'imitera. C'est comme cela que les choses sont censées se passer. Un baiser, puis un autre, enchaînés naturellement. Elle se laissera guider, j'en sais sans doute plus qu'elle.

L'eau est si froide ! Elle monte le long de mon torse, se colle à mes épaules et clapote devant le hublot ! Ma vue se brouille, le ciel disparaît sous une couche de gelée translucide incrustée de bulles d'air. J'ai cessé d'être lourd. Mes gestes, amortis par l'eau, sont gracieux et lents, d'une délicatesse toute aristocratique. Les pieds ancrés dans la vase du fond, je cueille les sphères argentées qui jaillissent de l'évent du casque. Elles se déforment entre mes doigts, s'échappent vers la surface, vers Anne-Liese. Je ne sais rien retenir.

J'ai trébuché. Au ralenti. J'ai eu tout le temps nécessaire pour me voir tomber, tête la première. Le casque trop pesant s'est fiché dans la boue, j'ai battu des bras afin de me remettre à genoux. Maudite maladresse ! C'est à cause d'elle que tout a commencé, il y a cinq jours. Il me reprochait d'avoir cassé un vase, il voulait me renvoyer. S'occuper lui-même d'Anne-Liese. La laisser seule avec lui ? Impossible.

Il n'aimait pas ma figure, lui non plus. Il ne savait pas la lire. Il ne regardait rien d'autre que ses miroirs.

Avec précaution, je m'enfonce vers le centre du lac. Le chemin qui traverse la surface est invisible d'en dessous. La machinerie de contrôle est quelque part dans les profondeurs. C'est là que se dissimule le secret qui me permettra de rejoindre Anne-Liese. Je le découvrirai, je ne suis pas plus bête qu'un autre, même si je n'ai pas étudié autant qu'il l'aurait fallu. L'entretien, ça je connais. Réparer ce qui s'est abîmé, nettoyer, remettre à neuf. D'ailleurs, pour ça il faut comprendre ce que l'on fait. J'en suis donc capable. Si Anne-Liese était malade, ou blessée, je saurais parfaitement m'occuper d'elle.

Quand j'aurai découvert la façon de marcher sur l'eau, je la retrouverai au-dessus du lac, vêtu du meilleur costume de la garde-robe. Je le rétrécirai à ma taille, une après-midi suffira. Pour les chaussures, ce sera plus difficile, il avait des pieds d'une petitesse incroyable. Comment pouvait-il tenir en équilibre dessus alors que les miens sont tout juste assez larges pour m'empêcher de m'écrouler, voilà qui est un mystère. *Cela ne s'apprend pas*, disait-il, *je suis né avec la grâce et toi pas*. Il me tutoyait avec affectation. S'il me voyait à présent, enlacé par les remous, élégant, stable. L'eau m'a donné ma revanche, j'étais fait pour l'apesanteur.

La lampe frontale incrustée dans le casque répand une lumière glauque. Aucune trace sur le fond, nulle part. J'espérais... Je ne sais quoi. Un fil tendu, peut-être, des piédestaux de verre jetés sous les pas

d'Anne-Liese. Un mécanisme quelconque. Avec du temps et de la graisse, les machines s'appriivoisent. Continuons. Plus loin, plus profond.

Si j'attends jusqu'au soir, je pourrai la guetter par en dessous, peut-être même jeter un regard sous ses jupons en retenant mon souffle, afin que les bulles d'air ne trahissent pas ma présence. Je saurai surprendre ses secrets. Malgré l'eau qui brouille les détails, malgré les dentelles... On en voit toujours assez pour imaginer. *Lui* préférait les magazines qu'il cachait sous les coussins du divan. J'en avais volé un, une fois. Les filles ne ressemblaient pas du tout à Anne-Liese. Avec leur chair gonflée, elles n'auraient jamais pu marcher sur le lac.

Je ne devrais pas penser à ça. Les souvenirs me font trébucher, je risque de me perdre. Vu d'en bas, le lac est si vaste ! Un autre monde pour moi tout seul, sans sonnette, sans ordres lancés d'une voix impatiente.

À l'intérieur du casque, l'air sent le talc et le caoutchouc mouillé. Une odeur plus puissante, acide, s'y superpose. J'aime ma sueur. Abondante, odorante, elle est la preuve de ma vitalité. Cela m'effraie parfois. Anne-Liese a l'air si fragile, je pourrais la briser comme... Non ! L'eau m'enseignera la lenteur.

Avançons. L'autre rive est encore loin.

Surgie des profondeurs sombres, une silhouette s'approche, enveloppée d'un scaphandre plus haut que le mien. Malgré la grâce un peu maniérée de la démarche, les épaules sont trop larges, les hanches trop fortes... Ce n'est pas Anne-Liese.

À travers le hublot, j'ai pu apercevoir fugitivement des yeux d'un bleu éteint et une bouche barbouillée de rouge. D'un geste, l'inconnue m'ordonne de la suivre. Je progresse derrière elle, l'esprit parcouru de visions interdites. Quelles courbes se dissimulent sous l'épaisse peau de caoutchouc ? À qui appartient-elle ?

L'odeur, à l'intérieur de mon scaphandre, est presque insupportable...

Le fond se dérobe, la lumière a du mal à nous suivre. J'avance au rythme du détendeur, les yeux rivés sur les fesses de la sirène. Elle ne se retourne jamais mais ses hanches me parlent. Je presse le pas, m'enhardis à poser une main sur son épaule, au ralenti. Elle s'immobilise et plaque son casque contre le mien. Je dois me hausser sur la pointe des pieds pour arriver à sa hauteur. Ses yeux, déformés par l'épaisseur du verre, ressemblent à des huîtres.

Ainsi unis, nous pouvons nous parler. Le métal de nos carapaces transmet les sons.

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai peur de bientôt manquer d'air, m'excusai-je en me serrant

contre elle.

— Encore cinq minutes. Ça ira ? Qu'est-ce qu'il a, ton maître ?

J'ai dû faire un effort pour ne pas me trahir. Elle a une moue, que le hublot rend grotesque.

— Ça va, économise ton souffle. On en parlera dans l'abri.

Le refuge sous-marin est encastré dans une étroite faille, aux parois tapissées d'algues brunes. Autour des excroissances circulaires du dôme, les courants chargés de boue dessinent des tourbillons obscurs, vaguement menaçants. J'avance, porté par l'eau trouble, vers le sas à demi enterré qui s'ouvre au fond du gouffre.

L'eau s'évacue en glougloutant et le scaphandre se décolle de mon torse avec un bruit de succion. Le baiser gluant du caoutchouc m'a laissé un curieux sentiment d'insatisfaction et je surveille celle qui m'a guidé en attendant qu'elle se dévête.

Elle dévisse le lourd casque de cuivre et son visage surgit dans la lumière verdâtre du sas. Elle a le teint rougeaud, les traits bouffis. Ses cheveux sont d'un brun terne alors que ceux d'Anne-Liese ont été tissés par une araignée d'argent, un soir de pleine lune. C'est ce que *lui* disait. Sans doute l'avait-il lu dans un livre, c'était un voleur de phrases, un piller de rêves. Quelle importance, à présent ?

À mon tour, j'ôte le casque. Les mains posées sur la ceinture de plomb, elle a une grimace, vite réprimée.

— On m'appelle Ariel, dis-je, avec la voix qui convient.

— Ton maître a de l'humour, je t'aurais plutôt vu en Caliban... Moi, je suis Tania. Anne-Liese m'a envoyée aux nouvelles !

Elle avance vers moi dans un bruit de clapotis et son regard affronte hardiment le mien.

— Je n'ai pas grand chose en dessous, si c'est ce qui t'intéresse... dit-elle avec un drôle d'air. Tu veux le grand jeu tout de suite ou tu te retournes comme un gentleman ? Je parle bien, hein ?

Elle décroche les plaques rigides qui protègent son bas-ventre et les laisse tomber négligemment. Elles heurtent le sol carrelé avec un bruit de ferraille et je résiste à l'impulsion qui me pousse à les ramasser pour les ranger.

— Aide-moi à dégrafer mes brodequins, tu veux ?

Avec maladresse, je tente de m'agenouiller sans y parvenir. Elle pousse un soupir excédé et me tourne le dos. Ses mains tâtonnent sur sa nuque et les lèvres noires de la combinaison se séparent le long de sa colonne vertébrale.

Elle écarte les pans à pleines mains, se fraie un passage hors du scaphandre. Elle a l'air forte. Des muscles roulent sous la peau blanche à chacun de ses gestes, un semis de grains de beauté parsème son dos. Sous l'omoplate gauche serpente la trace blafarde d'une ancienne cicatrice.

Le caoutchouc frotte sur sa peau avec un bruit humide qui me noue le ventre. Nue jusqu'à la taille, elle jette un coup d'œil par-dessus son épaule et je me détourne, les joues brûlantes.

— Tu ne te déshabilles pas ?

Comment lui dire ? Je n'avais jamais vu que son dos à *lui*, quand je le frottais dans son bain, et les filles du magazine se montraient toutes de face. Je la contourne et me plante face à elle. Là, je m'y reconnais. Les seins, gros et tombants, le sourire un peu vide. Je détache les boucles du détendeur sans cesser de la regarder. Elle roule la combinaison le long de ses cuisses, s'en débarrasse en levant haut les jambes. Puis elle se campe devant moi et m'aide à ôter le scaphandre avec des gestes brusques.

— Mignonne petite flanelle, Casanova. Tu m'as bien eue...

Je détache les semelles de plomb sur lesquelles j'étais juché. Tania a une moue en me voyant rapetisser. Puis elle avance une main vers l'épais caleçon qui me protège tandis que le bout de ses seins se balance devant mes yeux.

Ses doigts m'enveloppent et je durcis. Je tente de m'esquiver mais elle est plus rapide, plus forte. Le caleçon est descendu sur mes cuisses. Elle se recule pour juger du résultat, sans se moquer, comme *lui*.

— Il fallait que je vérifie, tu comprends ? J'ai eu un doute. On peut passer sur certaines choses mais... La surprise est plutôt agréable, finalement. Je n'aurais pas cru, à te voir...

Je me rajuste, les joues en feu. Elle se dirige vers le fond du sas, actionne un mécanisme qui achève de vider les dernières flaques d'eau. Une porte s'ouvre sur une salle aux murs de métal luisant. Les pieds de Tania laissent des traces humides sur le sol plastifié.

— La chambre est par là, murmure-t-elle. Quand on aura fait connaissance, tu me parleras de ton maître.

C'était plutôt agréable, finalement... J'ai appris, même s'il a fallu que Tania me montre par quoi commencer. Je suis fonctionnel, c'est le mot qu'elle a utilisé. Elle m'a dit beaucoup d'autres choses, entre deux grognements, je n'ai pas tout compris. Cloué sous son poids, sa main plaquée sur ma bouche, j'ai obéi de mon mieux. Lorsqu'elle a fini par me repousser, elle l'a fait en douceur, sans se fâcher. *Laisse-moi récupérer*, a-t-elle marmonné. Depuis, elle dort, avec au coin de ses lèvres molles des bulles de salive qui éclatent au contact du drap.

J'ai profité de son sommeil pour la scruter, la renifler, en la retournant de tous les côtés. J'ai disposé son corps dans les postures que prenaient les filles du magazine. Elle ne s'est même pas réveillée. Au bout de dix minutes, le jeu ne m'amusait plus. Avec Anne-Liese, ce sera différent. Plus long. Quand j'aurai marché sur le lac à sa

rencontre, je la conduirai jusqu'à la chambre qu'il avait préparée. J'ôterai ses dentelles, je rangerai avec soin sa robe dans la penderie de cèdre puis je la coucherai comme une poupée fragile, tiède et douce. Toute la nuit, je l'empêcherai de dormir.

Tania s'agite sur le lit chiffonné. Comparée à moi, elle est trop vaste. Sa chair blanche s'affaisse sous son propre poids comme un gâteau raté et nos odeurs mêlées ont quelque chose de désagréable. Je me gratte distraitement le bas-ventre. Des envies mal définies me tourmentent et mon sexe à demi gonflé tient une place considérable.

Je me lève, explore l'abri sans rien trouver d'intéressant. Le secret est ailleurs, je m'en suis douté en voyant Tania. Comment imaginer qu'une personne aussi vulgaire puisse *savoir* ! Il faudra tout de même que je l'interroge. Discrètement, qu'elle ne se doute de rien. Peut-être détient-elle des informations utiles. *Avec les femmes, on ne sait jamais...* C'est *lui* qui disait cela, quand il avait bu. C'étaient les seuls moments où il parlait d'Anne-Liese.

Dans le sas, nos deux combinaisons achèvent de sécher. Je m'enveloppe dans la mienne, qui conserve un peu d'humidité. Quand je marche, les plis serrés du caoutchouc me massent et je durcis. C'est mieux qu'avec Tania, plus douloureux, plus facile à contrôler. Je m'en souviendrai.

Je repose la combinaison tachée et pars à la recherche de quelque chose à manger.

Quand Tania fait son apparition à l'entrée de la cuisine, j'achève de décorer les œufs brouillés avec des morceaux d'olive noire. Elle se penche sur la poêle et renifle d'un air appréciateur.

— Pas mal... Ton maître t'a bien dressé.

— Je n'ai pas trouvé l'origan, dis-je pour cacher mon trouble.

— C'est quoi, ça ?

— Une herbe qui donne du goût... (Je hausse les épaules). Si tu ne la connais pas, tu ne t'apercevras pas de son absence.

— Tu as raison.

Elle trempe le bout du doigt dans la mixture d'un jaune clair et le suce avec bruit.

— Tu as tout pour plaire à une femme, affirme-t-elle. Faut pas se fier aux apparences, l'important c'est que tu sois grand là où ça compte...

Elle dispose rapidement une paire d'assiettes sur un coin de table et s'assoit face à moi. Sa nudité ne semble pas la gêner. Moi j'ai du mal à manger face au ballotement de ses seins, qu'une coulée de jaune d'œuf barbouille de façon obscène.

— Et ton maître, il est comment ? dit-elle, la bouche pleine. Bel homme, ça j'en suis sûre. Je le regardais à la jumelle quand Anne-

Liese ne me voyait pas. Si tu savais comme elle l'attend, elle n'en dort plus.

La carafe à demi pleine m'échappe des doigts et s'écrase à mes pieds. Des éclats de cristal jaillissent dans toutes les directions et Tania se lève d'un bond pour éviter d'être éclaboussée.

— Maladroit, nabot, m'injurie-t-elle. Fais un peu attention !

Elle lève la main, se ravise. Elle *lui* ressemble...

— La serpillière est sous l'évier. Tu viendras me rejoindre dans la chambre quand tu auras fini. Applique-toi, sinon...

J'ai caché les plus petits débris du verre dans un pot de crème. J'espère qu'ils lui déchireront la langue et les joues, afin qu'elle ne puisse plus jamais me parler de cette façon. Il faut les dresser dès le début, disait-il, sinon elles ne comprennent rien. Anne-Liese n'aurait pas réagi ainsi. Quand on la voit marcher avec délicatesse à la surface du lac, la tête légèrement penchée pour que son visage reste dans l'ombre, on voit bien qu'il s'agit d'une personne convenable. Tania, au contraire... Trop gonflée de partout, comme les autres. J'aurais peut-être pu la *lui* laisser, si j'avais su. Elle *lui* aurait plu.

Trop tard, à présent. Quand j'aurai fini de l'interroger, je remettrai le scaphandre et je m'en irai. Je sais que je n'ai pas le droit de traverser le lac en marchant sur le fond. Des gardiens mécaniques surveillent l'invisible frontière qui me sépare d'Anne-Liese et la seule voie possible passe par la surface. Impraticable pour l'instant, mais je trouverai. Ma petite taille est un avantage, je ne suis pas lourd. Tania a eu tort de se moquer de moi.

— Alors, tu te dépêches, Tordu ! crie-t-elle depuis la chambre. Faut-il que je vienne te chercher ?

Elle m'attend, allongée sur le dos, les bras croisés derrière la nuque. Je n'aime pas son sourire :

— Tu vas devoir te faire pardonner, bout d'homme. Viens ici...

— Parle-moi d'Anne-Liese, dis-je, sans bouger.

— Ici ! (Elle tapote le matelas et sa chair tressaille). Je parle mieux quand on me tient chaud.

Je m'allonge auprès d'elle, les pieds à hauteur de ses genoux. Dieu, qu'elle est vaste !

— Anne-Liese, imploré-je.

— Qu'est-ce que vous avez tous ? réplique-t-elle en se serrant contre moi. C'est une pimbêche. La peau sur les os, la bouche pincée, le cul aussi serré que la bourse. Si elle me voyait, elle en aurait une attaque. On n'était rien censé faire avant leur mariage, tu savais ça ? L'union des maîtres et des serviteurs le même jour, cérémonie intime et tout le tralala. Comme si j'allais attendre !

— Elle est belle, dis-je, incapable de trouver d'autres mots pour

exprimer ce que je ressens.

— De la poudre aux yeux. Elle sait s'habiller, ça je le reconnais, mais sous l'emballage y'a plus personne. Ce n'est pas comme moi.

Elle s'étire d'un air satisfait et attire ma tête contre son cou. Je me détourne.

— Tu ne sais pas marcher sur l'eau.

— Tu crois que je serais ici, sinon ? J'aurais traversé le lac en courant et tu n'aurais pas revu ton maître de huit jours !

— Tu n'as jamais eu envie d'apprendre ?

Elle rit. Son ventre tressaute, elle empoigne mes oreilles à deux mains et je grimace. Elle joue avec ma tête, malgré mes supplications. Ses rires redoublent.

— Imbécile ! hoquette-t-elle. Il ne t'a pas dit ? Ça ne s'apprend pas. C'est un don, un cadeau de naissance. Ils sont d'une autre race et doivent se rencontrer au milieu du lac pour le prouver. Ils ne se marient qu'entre eux afin que leur talent ne soit pas perdu. Tu ne seras jamais comme eux ! Jamais...

Elle m'attire vers son visage et m'embrasse. Sa bouche aspire la mienne jusqu'à m'étouffer tandis que je me débats. Puis elle me lâche et se rallonge, satisfaite.

— À ton tour, maintenant. Parle-moi de ton maître.

— Tout ça pour rien, murmuré-je, le visage enfoui entre ses seins. La chaleur de Tania est tout ce qui me reste.

— Doucement... Tu ne me toucheras que si tu me parles de lui. Et tâche d'être éloquent, que j'oublie ta figure de crapaud.

Elle ondule sous moi, les yeux fermés.

— Il était cruel, dis-je. Il me donnait des coups de pied, il me frappait avec sa canne.

— Encore ! insiste-t-elle en griffant mon dos. Raconte-moi comment il te bat.

— Quand j'ai essayé d'apprendre à marcher sur l'eau, il m'a giflé. J'aurais pu me noyer, c'était stupide. Il s'amusait à me faire perdre pied et Anne-Liese nous regardait depuis le lac. Elle riait...

« Cette nuit-là, j'ai voulu m'entraîner sur le toit pour lutter contre le vertige et les tuiles se sont brisées sous mes pas. Le bruit l'a réveillé, il m'a cravaché jusqu'à ce que je ne puisse plus me relever.

Tania s'agite au rythme de mes paroles et serre instinctivement les cuisses.

— Il y a cinq jours, j'ai cassé un vase, poursuis-je inexorablement. Une horrible chose à laquelle il tenait. Il n'avait aucun goût, tu sais. Il empilait des vieilleries dans toute la maison...

— Ne t'arrête pas ! halète-t-elle, les mains crispées sur mes fesses.

— Il ne m'a pas battu, cette fois-là. Il m'a chassé sans que je puisse me défendre. Il m'a interdit de revenir, il voulait m'éloigner d'Anne-

Liese. Je crois qu'il savait...

« Je l'ai tué avec dégoût, en ayant peur de lui faire mal.

Elle a un sursaut lorsque la révélation l'atteint et ses yeux s'ouvrent. J'observe ses pupilles agrandies d'horreur et tends la main vers l'oreiller...

Avec elle ça a été plus long. Plus amusant, aussi. Elle était forte, bien que molle. La taie est toute tachée de salive. Elle l'a déchiquetée de ses dents et j'ai enfoncé les plumes dans sa gorge avec mes doigts englués d'œuf. Elle est restée tiède longtemps, c'était agréable quand elle ne se défendait plus.

À présent, je ne sais plus quoi en faire. L'enterrer sous les rosiers, comme *l'autre* ? Il faudrait la remorquer jusqu'à la rive, et elle est si lourde ! La jeter dans le lac ? Je pourrais l'habiller de caoutchouc pour jouer avec, mais elle risque de regagner la surface et ça ne plairait pas à Anne-Liese. J'aurais dû y penser avant. On ne réfléchit jamais assez.

Je peux la laisser ici, de toute façon. Je n'ai pas l'intention de revenir et il est tard. Je dois retourner à la maison pour tout préparer avant la venue d'Anne-Liese.

Au crépuscule, elle s'avancera comme chaque soir jusqu'au milieu du lac. Je sortirai une table sur la pelouse avec des flûtes de cristal et du champagne, le gramophone jouera une valse lente, la maison sera éclairée pour attirer les lucioles. Tout paraîtra normal.

Depuis la plage, je la regarderai venir vers moi. Elle n'écouterà pas mes cris ni ne prêterà attention à mes gestes. Je ne suis pas de sa race. Mais, quand elle repartira, je la suivrai par en dessous, nu sous la combinaison de caoutchouc. Ce sera mieux qu'avec Tania. Anne-Liese marchera au-dessus de ma tête, derrière le rideau de l'eau, et je l'observerai sans me cacher. Elle sera bien forcée de me voir, elle devinera ce que je fais.

Et quand je m'ennuierai trop, je pourrai toujours la faire tomber...

CHAPITRE V

L'œuvre saccagée gisait en lambeaux autour du socle souillé d'un liquide sanieux. Vorst s'était frayé un passage hors du rêve, à la façon d'un fœtus fou furieux. Il n'avait pas lâché la bouteille dont le goulot brisé lui servait de poignard. À genoux, il lardait de coups un fragment translucide qui s'obstinait à ne pas s'éteindre. Des éclats de verre étaient fichés dans la chair sanguine de la ville, tout autour de lui. Son collant était maculé de vin et d'éclats de gelée.

— Ils sont partis, murmura Closter de son étrange voix décharnée.

Immobile au coin de la salle, les bras croisés, il contemplait le massacre. Sa silhouette fantomatique au visage brouillé semblait peu à peu se remplir d'obscurité. Le reste du musée était tranquille. Attentif.

— Non ! (Vorst, les yeux fermés, frappait au hasard et gémissait quand la gelée explosait sous ses doigts). Il est toujours là...

— Vous l'avez détruit à jamais, j'en ai peur. Réveillez-vous !

Le ton de Closter le cravacha. Il desserra les doigts. La bouteille roula en se vidant de ses dernières gouttes.

— Avant que j'oublie, vos ex-subordonnés ont vidé les lieux. J'ai eu droit au sermon habituel et à une amende. Je paierai. (L'artiste haussa les épaules). Je leur ai offert à boire, mais ils ont refusé. Vous les avez bien dressés.

— Taisez-vous...

Vorst se releva en chancelant et gifla l'air en direction de Closter. Sa main s'enfonça dans le visage absent qui se déforma sous le coup. Il ramena le poing, frappa de nouveau, sans plus d'effet. Son bras retomba.

— Votre œuvre avait un défaut, déclara-t-il d'une voix hachée.

— Un seul ? persifla Closter.

— Je me suis incarné dans le mauvais personnage. (Il frissonna à ce souvenir. Les détecteurs enfouis dans la chair avaient trop bien perçu son désir de mort). Lorsque l'histoire a commencé, j'étais déjà enterré sous les rosiers, en train de pourrir. Je m'en suis arraché longtemps après que mes yeux aient été dévorés par les vers. *J'étais là*, vous

comprenez ! J'étais mort, mais je refusais de le croire et j'attendais...

— Vous avez foncé droit dans la masse sans vous soucier de l'ouverture prévue, se défendit Closter. C'était stupide. Il y a une logique, même dans les cauchemars. Et vous avez massacré celui-ci au lieu d'en sortir par la fin !

— Ce ne sera pas le seul. Vos rêves ne méritent pas de vivre.

— Ne dites pas ça. (L'artiste avait l'air sincèrement inquiet). Vous avez fait connaissance avec un de mes côtés sombres, de la plus mauvaise façon, c'est vrai. Considérez cette expérience comme un malentendu qu'il faut oublier. Vous ne pouvez pas juger mes œuvres sans vous juger vous-même. Leur condamnation serait notre échec à tous deux...

« De toute façon, à quoi bon ? Vous savez bien que la Ville vous empêchera de détruire l'exposition.

Vorst ne l'écoutait plus. Appuyé à la table chargée de boissons, il cherchait à déchiffrer les étiquettes. Il s'empara de deux bouteilles de vodka et creusa du bout du pied une cuvette dans la chair rebondie du plancher. Les bouteilles, frappées l'une contre l'autre avec violence, se brisèrent dans un tintement clair. Le liquide éclaboussa ses mains et aspergea le sol. Une odeur d'alcool, vite dissipée, monta de l'épiderme luisant, imbibé de vodka.

— Bois tout ton soûl, ma belle, murmura Vorst avant de saisir deux autres bouteilles et de réitérer l'opération.

Une crevasse s'ouvrit dans le sol, juste sous ses pieds. Le bâtiment *éructa*... Closter, dégoûté, secoua la tête.

— Vous traitez vos maîtresses d'une drôle de façon ! Les AnimauxVilles ne sont pas des catins qu'on enivre pour obtenir leurs faveurs.

— Ce ne sont pas des mères non plus !

Le bas du collant de Vorst était imbibé de liqueurs. Avec méthode, il débarrassait la table de ses boissons dont il aspergeait les alentours. Une odeur lourde, sucrée, envahissait la salle. Les œuvres, par contagion, s'illuminaient au hasard et commençaient à tanguer sur leur socle.

— Vous saviez que les édifices de chair ne tenaient pas l'alcool ? (Closter ne répondit pas). Vous êtes un puritain, mon vieux. Je suis prêt à parier que vous ne buvez pas. Vous devriez apprendre à vous réconcilier avec la part de vous-même qui peut souffrir !

Il sacrifia une lampée de la dernière bouteille à son propre usage et se torcha les lèvres d'un revers de manche. Les vapeurs d'alcool avaient refoulé pour un temps le cauchemar qu'il venait de vivre, mais sa gaieté forcée avait quelque chose de pathétique.

Il empoigna la pelle à tarte et tituba jusqu'à Closter.

— Après l'anesthésie de l'alcool, le scalpel du chirurgien. Ma main

tremble, je devrais tout faire sauter ! Plus rapide et moins salissant...

L'édifice eut un haut-le-cœur. Vorst tâta du pied le sol gonflé comme une gencive, hérissé de cloques framboisées.

— Le musée a la chair de poule, déclara-t-il avec une sombre satisfaction. Et vous ? Vous tremblez pour vos œuvres ?

— Non. (Closter détourna les yeux). Pourtant, la plupart d'entre elles ont été cultivées en cuve biologique à partir de lambeaux de ma propre peau. Prélevée à l'intérieur des cuisses, ou dans le dos, au niveau des reins. J'étais chaque fois endormi, bien sûr, et les cicatrices de scarification sont minuscules.

— Vous n'aimez pas souffrir ! Vous aviez la trouille ?

— Je l'ai toujours...

Closter se dirigea vers le mur aveugle opposé à l'entrée de la salle. Il promena ses doigts immatériels sur la paroi. Avec un frisson de plaisir, une fenêtre s'ouvrit sous sa paume. Elle était de guingois et clignait comme un iris.

— L'aube est déjà là, dit-il sans se retourner. Savez-vous que vous n'êtes recherché nulle part ? Votre double est en prison, vous avez déjà payé votre dette...

Vorst lança un juron que Kloster ignore. Il continua de sa voix neutre, dépassionnée.

— Les équilibres que vous avez détruits étaient déjà morts. La maison de Guanadi était abandonnée. La nouvelle Méditerranée la recouvrira bientôt et la mer effacera vos traces et les miennes. Vous vous êtes acharné sur des ombres. Le mythe du terroriste s'achève, ou commence, ce soir.

— Je ne vous crois pas, déclara Vorst avec un haussement d'épaules.

— Savez-vous, poursuivit Kloster sans se soucier de l'interruption, que j'ai moi aussi rêvé de tout détruire ? C'était facile. J'aurais pu convaincre les Animaux Villes de repartir vers l'espace profond. Elles m'auraient emmené avec elles.

Tout en parlant, il martelait de ses poings fantômes les bourrelets de chair autour de la fenêtre. Le cartilage des murs se tordait sous les coups immatériels avec des craquements sinistres. Il fit brutalement volte-face.

— C'est vous qui auriez dû boire, pour vous donner le courage de tout massacrer ! Allez-y, réglez vos détonateurs, si vous avez peur de vous salir. Détruire, dites-vous, comme s'il suffisait de prononcer le mot magique. Exploder, éventrer, égorger. Vous avez peur que mes rêves se mettent à saigner ?

La salle tanguait sous ses pas. Vorst se força à ne pas reculer.

— Le musée est ivre, c'est une lutte entre vous et moi. Et vous l'avez perdue !

— Pauvre imbécile...

Le dôme tout entier se gonfla. Dans la galerie, et dans les alcôves qui s'ouvraient au fond de la salle, les œuvres survivantes s'illuminèrent simultanément et roulèrent au bas de leur socle. Elles se pressèrent vers Vorst avec des bruits spongieux, comme un troupeau d'amibes gigantesques. Il recula pour leur échapper et trébucha sur une des bouteilles.

Avant de s'effondrer, il vit les bouches des rêves se disputer ses membres et Closter, debout au sommet de la plus grosse masse, qui dirigeait la curée.

La gelée brillante descendit sur son visage...

Rêve 5 (Restez à l'écoute...)

Cinq jours à peine après la tragédie, nous avons capté les voix des Astronautes Morts. Nous, c'est-à-dire les radioamateurs, les purs, ceux qui savent faire rebondir les ondes sur les trains de météorites pour dialoguer avec les antipodes. Ceux qui parlent avec le ciel.

Vous me recevez toujours ?

Moi, je m'appelle Allen, j'ai dix-sept ans. Dans le milieu, on me surnomme Van Allen, indicatif VA 666. Pas à cause du groupe de hard-rock, à cause de ces cochonneries de ceintures de radiation qui entourent la Terre. Les parasites de votre radio viennent de là. Si vous n'arrivez pas à me capter correctement, dites-le. J'ai des filtres spéciaux, fabrication maison. Je suis censé être un des meilleurs pour tout ce qui touche le numérique.

D'ailleurs, c'est moi que Sorensen, Hayes et Meyers ont contacté le premier. Nos messies, nos gourous.

Les Astronautes Morts.

Vous avez vu les images du lancement : Sorensen avait son casque sous le bras comme s'il n'était pas sûr de s'en servir. Il a cligné de l'œil en gros plan, face à la caméra, avant de s'engouffrer dans l'habitacle à la suite des autres. Ils se sont élevés dans leur char de feu, on a entendu les bravos dans la salle de contrôle qui duraient, duraient.

Jusqu'à la catastrophe. Si vous tenez à l'appeler comme ça...

Quand la navette a dépassé la magnétosphère, le carburant s'est enflammé. Le LOX, Liquid Oxygen. Vaporisation instantanée. La seconde d'avant, un véhicule qui fonce à vingt-huit mille kilomètres heures, la seconde d'après, plus rien. Des nano-débris éparpillés dans des centaines de millions de mètres cubes. Entre les deux...

Une seconde, c'est long, vous savez. Lorsque je suis harnaché sur mon fauteuil, que j'attends que Lisa vienne s'occuper de moi, ça peut durer une éternité. Une fois, elle m'a abandonné dans un coin du parc d'attraction pour que le bébé puisse faire des tours de manège sans attirer l'attention. J'ai supplié, mais personne n'a voulu me toucher. J'ai dû demander à un garçon de mon âge de ramasser une boîte de

bière vide pour que je puisse pisser dedans !

Tout le monde me regardait... Je leur ai jeté la boîte clapotante à la tête et Lisa est arrivée en courant. Le bébé avait vomi sur elle. Ils n'ont pas osé nous frapper. À cause de l'odeur.

Restez à l'écoute, je vous en prie. Le micro est ultra-sensible, je sais quand vous vous éloignez. Votre souffle n'est plus le même. Vous voulez que je vous parle des Astronautes ?

Pendant le décollage, je suivais les échanges avec la NASA. Ils sont faciles à décoder quand on a l'habitude. Défense d'intervenir sur la fréquence, mais on peut écouter. J'ai *entendu* l'explosion. Et j'ai capté la fin du signal.

Deux microsecondes après la fin. Retenez bien ce chiffre : la mort est une question de deux microsecondes.

Je les ai sur bandes, ces derniers instants. L'évangile numérique, avec son message d'espoir : *Je suis la résurrection et la vie*. À la vérité, ils étaient en train d'échanger des indications d'altitude et de pression. C'est Sorensen qui parlait de cette voix traînante qu'ils ont tous, avec l'accent des ploucs du sud. La voix de Chuck Yeager, si ça vous dit quelque chose, le premier qui a franchi le mur du son a la fin des années cinquante. Je connais beaucoup de choses sur les avions. Quand on ne peut pas courir, on peut toujours lever les yeux.

C'est à cause de cette voix que j'ai reconnu Sorensen. Il parlait sur la bande des vingt et un centimètres, la longueur d'onde de l'univers disent certains. J'ai un haut-parleur branché là-dessus pour écouter les vagues de bruit blanc qui déferlent des étoiles. Vous, il vous suffit de descendre jusqu'à la plage et marcher à la lisière de l'océan. Vous ne pouvez pas comprendre.

Restez à l'écoute ! C'est ce que disait Sorensen. Sa voix, incroyablement nette dans le haut-parleur, par dessus tout le reste. Je me suis brûlé avec le fer à souder et j'ai réveillé le bébé, qui s'est mis à brailler. Sorensen a répété la même phrase quatre ou cinq fois, avec son nom et celui des deux autres, puis le signal s'est évanoui. J'ai attendu. Vingt-quatre heures plus tard, tout le monde l'avait capté et la NASA publiait des démentis embarrassés. Moi, j'ai trouvé comment lui répondre.

J'ai désossé un vieux PAD analogique et j'ai bricolé une unité de filtrage. Le problème, c'était de contourner Van Allen afin que le message ne soit pas brouillé. Avec les morts, tout est une question de pureté.

J'avais déjà l'habitude, heureusement. Les radioamateurs sont censés transmettre des informations générales, rien de personnel. C'est faux. Je n'ai pas acheté tout ce matériel pour envoyer des 88 au reste du monde. Les 88, ce sont des baisers. 88. Essayez de le dire rapidement avec vos lèvres en avant, vous comprendrez. Moi, j'avais

une correspondante à Sydney avec qui j'échangeais des fantasmes sous forme numérique compressée. Elle avait vachement d'imagination pour une australienne.

Non, je n'ai jamais su son âge. Je ne lui ai jamais dit pour mes jambes, non plus.

Quand la voix traînante de Sorensen est revenue, je lui ai parlé.

"Ici VA 666, où êtes-vous ?"

"Un peu partout, mon gars. On est, comme tu dirais, décédés. Mais, à part ça, on se sent plutôt bien... Qu'est-ce que vous attendez pour nous rejoindre ?"

J'avais le bébé dans les bras, qui suçait son pouce avec un bruit un peu écoeurant. On dit le bébé, mais il a près de quatre ans maintenant. Ce n'est pas un vrai garçon, il lui manque des choses. Certaines glandes, et un truc au niveau du cerveau qui l'empêche de me reconnaître. Il a de tout petits yeux qui ne regardent jamais rien et un gros crâne, un peu comme Lisa. Mais lui ne sait pas aller aux toilettes tout seul et c'est moi qui le change quand Lisa est hors d'usage. Elle boit beaucoup, vous savez, depuis que le bébé est là.

J'ai parlé d'eux à Sorensen. Il a maintenu la liaison autant que possible, je crois qu'il était content d'avoir quelqu'un avec qui causer. *"C'est plutôt vide dans le secteur, fiston. Même ma femme refuse de me parler, elle doit s'imaginer que je veux l'empêcher de toucher l'assurance !"*

Non, je ne pense pas qu'il plaisantait. C'est difficile à dire. Il n'a jamais reparlé de sa femme, de toute façon.

On a pu dialoguer ainsi chaque nuit. Sous leur nouvelle forme, les astronautes doivent rester à l'abri du soleil, mais ça devrait bientôt changer. Demain, oui.

Vous en avez entendu parler ?

C'est une idée à moi.

Ils avaient survécu, vous comprenez. Lors d'une explosion spatiale, le corps est vaporisé dans un délai inférieur au temps de propagation de la mort dans les nerfs. Moins de deux microsecondes. Leur esprit ne s'était pas rendu compte qu'ils mourraient. Ils ont continué à être là.

Ils y sont toujours.

Il n'y a pas tellement de façons de mourir si rapidement, sur Terre. La vie est un signal fragile, un rien suffit à l'abîmer irréversiblement. Depuis que nous avons capté le message des astronautes morts, certains ont utilisé les grands accélérateurs à particule pour se suicider. J'ignore s'ils ont réussi à franchir la barrière des deux microsecondes. Les ceintures de Van Allen les maintiennent prisonniers et ils ne peuvent pas aller où ils veulent, ni parler avec nous pour nous dire si tout va bien.

Je crois que Sorensen a compris quand je lui ai parlé de moi, de Lisa et du bébé. Les accélérateurs sont loin et nous ne pouvons pas

voyager comme ça. Ici, il y a des rampes spéciales sur les escaliers, des accoudoirs partout dans la salle de bain et dans les toilettes. Au-dehors, je ne peux pas me débrouiller seul. Je lui ai dit, pour la boîte de conserve. Il s'est déjà pissé dessus alors qu'il était enfermé dans sa combinaison spatiale et que le compte à rebours tardait, tardait. Il *savait*.

C'est pour ça qu'il a organisé le lancement des navettes restantes, des fusées, de tout ce qui pouvait emporter des matières fissiles. Les astronautes morts se chargeront de les piloter. On peut tromper n'importe quel ordinateur de guidage avec le signal approprié et je les ai aidés pour la mise au point des codes d'accès. Avec l'hystérie qui règne dans les bases spatiales en ce moment, c'était plutôt facile. Vous avez vu le décollage ? Magnifique, non ?

Où vont-ils ? Vers le soleil, quelle question ! Droit sur la tache noire M 22, la plus grosse. L'explosion provoquera l'éruption solaire dont nous avons besoin pour nous débarrasser de Van Allen. Puis la Nova. Il faut que le soleil se métamorphose, lui aussi.

Quand ? Cette nuit, un peu avant l'aube.

Ne criez pas, je vous entends très bien. Vous saurez que ça commence quand le signal sera brouillé par les radiations dures. À ce moment-là, il ne faudra pas s'enfermer dans les caves. Couchez-vous nu à l'extérieur, attendez le lever du soleil. Si vous trouvez des couvertures réfléchissantes, genre matériaux de survie, c'est encore mieux. Fermez les yeux, surtout. Vous devez être *surpris*.

De toute façon, je vous expliquerai quand vous serez ici. Je peux toujours compter sur vous pour m'aider à sortir de chez moi ? C'est à cause du fauteuil, personne ne le répare et les roues ne tournent pas bien. Je suis facile à porter, vous savez, les jambes c'est quarante pour cent du poids du corps et moi je n'en ai jamais eues. Quand Lisa crie, elle dit que je suis à moitié fini. Là-haut, ça devrait changer, *il y a plein d'espace pour courir*, m'a dit Sorensen. Je crois qu'à la fin il se sentait aussi seul que moi.

En échange, je vous aiderai à déshabiller Lisa. Je l'ai déjà guettée souvent, je sais comment elle est faite. Lorsque je rampe sur le plancher, je ne fais pas beaucoup de bruit. Je sais même pourquoi les hommes ne restent pas, le lendemain matin. Moi, ça ne me dérange pas, et puis j'aime quand elle me lave. Après, ce sera mon tour de m'occuper d'elle et du bébé. Nous le mettrons entre nous, il n'aura pas le temps d'avoir froid.

Écoutez, les premiers parasites sont déjà là ! Restez à l'écoute...

CHAPITRE VI

Vorst avait revécu chaque rêve plusieurs fois, jusqu'à la nausée. Il les avait parcourus par morceau, il s'en était imprégné au point que ses pensées, ses souvenirs, avaient l'odeur de ceux de Closter. Lorsque la marée visqueuse le libéra, il s'endormit sur place, la tête au creux des bras.

Cette fois, les cauchemars qui l'emprisonnèrent étaient les siens.

Une éternité plus tard, il ouvrit les yeux et réussit à se remettre debout sans trop de peine. La dernière œuvre l'avait recraché tout près de la sortie, il lui suffisait d'écarter le drap et de s'en aller. L'aube s'était levée depuis longtemps. Les rues de Supérieure se remplissaient de passants auxquels il n'aurait aucune peine à se mêler.

Fuir. Disparaître. Recommencer.

Il ne pouvait s'y résoudre. Les mensonges qui l'avaient guidé durant cinq longues années solitaires n'avaient pas résisté aux chocs de l'exposition. Il ne se sentait plus capable d'en inventer d'autres. L'imagination créatrice lui faisait défaut...

— Une fois de plus, vous avez tout gâché, s'entendit-il dire à voix haute.

Sur son collant, les taches avaient séché et l'étoffe rêche flottait désagréablement contre sa peau. Il avait besoin d'un bain. Il sourit à cette pensée, sans la moindre joie. Il savait ce dont il avait besoin, pas ce dont il avait envie.

— Je n'ai jamais dit que ce serait simple, murmura Closter.

Et il ajouta, bizarrement :

— Vous avez dormi comme un bébé.

— Je suppose que vous avez veillé sur mon sommeil ?

Les murs *frissonnèrent*...

— Ne criez pas, le musée a la gueule de bois !

Du pied, Vorst caressa le sol. La réponse qu'il reçut en échange était vague, nauséuse. *L'édifice, lui aussi, déclarait forfait.* Il haussa les épaules :

— Je me sens au moins aussi mal que lui. Votre exposition n'est

qu'un jeu de miroirs déformants, une galerie des glaces sans la moindre sortie. Je m'y suis perdu. Mais je ne vous y ai pas trouvé non plus.

« J'aimerais être capable de vous haïr vraiment, ajouta-t-il d'une voix songeuse. Mais vous méritez mieux qu'une haine ordinaire comme la mienne.

— Donc, vous ne savez toujours pas si vous avez gagné ?

— Même si j'ai perdu, cela ne veut pas dire que vous aviez raison. Je ne crois pas à la rédemption. Vous m'avez dépouillé de mon écorce mais vous n'avez pas fait de moi un homme nouveau.

— L'ancien m'aurait manqué. Les ennemis dévoués sont rares.

Vorst se détourna, blessé.

— Je croyais que nous n'en étions plus là...

— C'est vrai. Je vous demande pardon, ajouta-t-il après une hésitation. L'importance que j'accordais à cette exposition était devenue effrayante. Il va me falloir vivre avec l'idée que vous l'avez épargnée. Ce ne sera pas facile.

— Pourtant, vos cauchemars ne saignent pas quand on les tue...

Closter eut un sourire un peu triste.

— Ça viendra ! C'est une condition nécessaire, je suppose. Pendant trop longtemps, mes rêves sont restés à la surface. Ce n'étaient que les visions d'un premier sommeil, pas celles qui naissent au cœur de la nuit, lorsque le puits de l'imaginaire paraît sans fond. Peut-être qu'un jour j'apprendrai à tomber sans me réveiller au dernier moment. Grâce à vous. Vous m'avez utilement fait mal.

Vorst se dirigea vers la sortie d'un pas incertain. Deux détonateurs tombèrent de la poche ventrale de son collant. Il les piétina sans y prendre garde.

— Vous savez où aller ? lui demanda Kloster.

— Personne ne m'attend...

Il eut une brève pensée pour le vigneron qui l'avait invité à goûter le produit de sa première vendange. Que lui avait-il dit ? *Le vin refusé ne pourra plus jamais être bu*, ou quelque chose comme ça. Vorst était un musée vivant empli de rendez-vous manqués.

— Vous ne voulez pas rester pour le vernissage ?

— Je crois que j'ai déjà tout vu.

— Justement non ! (Kloster secoua la tête). Il existe une arrièresalle, interdite au public. C'est là que je conserve tout mon bric-à-brac, là que sont fabriquées les matrices de chair de mes nouveaux rêves. Pendant que vous dormiez, j'ai eu envie de vous en offrir un.

— Mon piège personnel, c'est ça ? Venant de vous, le procédé est un peu trop grossier !

— Dans mon esprit, il s'agissait plutôt d'une porte de sortie taillée à vos mesures. Venez voir...

Le terroriste hésita, puis, avec un haussement d'épaules, revint sur ses pas. L'un derrière l'autre, ils gagnèrent le palier, en marchant sur la pointe des pieds pour ne pas aggraver la gueule de bois du musée. Vorst, l'esprit embrumé, avançait tête baissée. Il heurta le panneau d'information et le remit en place d'une chiquenaude. Les lettres vacillèrent devant ses yeux.

— Pourquoi "Les Jardins Verticaux" ? murmura-t-il, comme pour lui-même. Vous étiez sur le point de me l'expliquer quand le Mark IV de surveillance nous a interrompu.

— Un souvenir auquel je tiens : j'ai été obligé de garder le lit durant une partie de ma jeunesse, pour cause de crise de croissance. La douleur dans mes articulations était telle que je ne pouvais pas me lever. Mon père avait planté des bambous sous ma fenêtre afin que j'aie quelque chose à regarder. Mon jardin vertical...

« Il croissait de façon délirante. Certains bambous poussaient de près d'un demi-mètre par jour. La tête sur l'oreiller, je les observais en contre-plongée. Les oiseaux qui y nichaient avaient l'air d'acrobates !

— Ce n'était pas un vrai jardin...

— Quand on est allongé sur un lit, sans avoir le droit de remuer, ce genre de distinction n'a plus cours !

Un repli de chair masquait un corridor étroit barré d'un opercule translucide, veiné de sombre. Sous la caresse des mains insubstantielles de l'artiste, la mince membrane se déchira d'elle-même. Il se faufila par l'ouverture. Le passage montait en pente douce vers le sommet de l'édifice.

— Le repaire de l'escargot, murmura Vorst. Je vous suis ?

— Ça s'élargit plus loin, sous les combles, répondit la voix étouffée de Closter. Il y a un autre accès au fond de la galerie, mais j'aime mieux celui-ci : il me fait penser au grenier de la maison de Guanadi.

— Serait-ce un reproche ? C'est moi qui l'ai plastiquée, vous ne l'avez pas oublié ?

— Vous n'avez détruit que de la poussière et des toiles d'araignée... Les souvenirs sont toujours là. Dépêchez-vous !

À l'autre bout du boyau s'ouvrait une pièce biscornue, envahie de rayonnages. Les étagères se coupaient suivant des angles invraisemblables et certaines étaient si inclinées que Closter avait jugé plus prudent de ne rien poser dessus.

— J'ai tout installé moi-même. Ne vous appuyez sur rien...

— Je ne vois aucune de vos œuvres, le coupa Vorst.

L'artiste eut un geste vague en direction du sol.

— Elles sont encore en état de gestation. La Ville toute entière me sert de matrice.

— Toute cette mise en scène pour enfanter vos rêves ridicules, marmonna Vorst, tandis que Closter s'accroupissait contre la chair

gonflée de la paroi.

Il se glissa sous une planche de guingois qui servait de bureau. Des piles de paperasses et de notes griffonnées, surmontées de blocs de verre en guise de presse-papiers, occupaient toute la place disponible. Sur le bord, un terminal d'un modèle ancien était fixé par des rivets. Il n'était branché nulle part.

Dans un coin traînait un bac à chat. Vide. Vorst résista à l'envie de donner un coup de pied dedans.

— Venez m'aider, dit Closter d'une voix assourdie, la moitié de son corps disparaissant sous le bureau. On dirait que le travail a commencé. Votre rêve va naître bientôt !

Avec répugnance, Vorst s'accroupit auprès de l'artiste, qui s'était débarrassé de son suaire et l'avait déployé en travers de ses genoux. Une odeur forte, musquée, montait du sol moite. À tâtons, le terroriste explora la paroi qui se gonfla sous ses doigts. Il perçut un battement lointain, presque imperceptible.

— Le voilà, s'exclama Closter, les yeux brillants. Vous le sentez ?

— C'est ainsi que vous trichez ? (La voix de Vorst était rauque de fatigue et de déception). Ce sont les AnimauxVilles qui ont accouché de vos œuvres. Vous êtes un piller de nids, pas un artiste.

Closter se raidit. Il secoua la tête.

— Sans aide, les Villes enfantent des rêves qui leur ressemblent : inhabités, stériles. Aidées par l'imagination des hommes, elles peuvent créer des chefs-d'œuvre. Pas seulement les miens, un jour nous serons tous des Amants de la Ville.

Sous les paumes de Vorst, la chair se contracta. Une fois, deux fois. Il sentit le sol se soulever violemment, puis retomber avec un soupir imperceptible. Des cartilages craquèrent.

— La délivrance vous revient, déclara Closter. Ce sera rapide, l'édifice ne souffrira pas. Tendez vos bras !

Vorst eut un sursaut et voulut se lever. Il n'en eut pas le temps. La paroi se fendit et expulsa un ovoïde de chair translucide, enfermé dans une membrane veinée de vaisseaux sanguins d'un rouge rubis. La masse, de la taille d'un gros chien, atterrit sur ses genoux et le renversa.

Il la repoussa du poing et s'écarta aussi vite qu'il le put. Sous ses yeux, la masse commença à se dilater.

— Sortez-là de sous le bureau, sinon elle restera coincée ! le houspilla Closter. Tirez ! Vous auriez fait une fichue sage-femme... Attention au cordon, vous avez le pied dessus.

Le sol eut une série de contractions supplémentaires, qui allaient en s'amortissant. Avec une expression incrédule, Vorst dévida le tube de chair translucide qui plongeait au cœur de l'ovoïde. Il le sentit pulser entre ses doigts et faillit le lâcher.

— Il faut laisser l'œuvre grossir, murmura l'artiste en se relevant. Lorsque la membrane qui l'enveloppe craquera, coupez le cordon. N'importe quel bloc de verre fera l'affaire. Ils sont là pour ça.

Vorst était pétrifié. Sous la plante de ses pieds nus, la Ville s'étirait, alanguie. La masse atteignait à présent les trois-quarts de sa hauteur et se développait toujours. À sa surface, des vaisseaux éclatés dessinaient une trame de motifs sanglants. L'odeur, à la fois âpre et musquée, ne ressemblait à rien de ce que Vorst connaissait.

Closter s'était éloigné vers le fond de la pièce. Il avait abandonné le suaire taché de sécrétions diverses sous le bureau. Nu, il plaquait son corps à peine esquissé contre un secteur de la paroi libre de tout rayonnement. Celle-ci s'ouvrit, révélant la salle d'exposition en contrebas. Un pont-levis de chair se déroula lentement jusqu'au sol, à la façon d'une langue. Kloster s'y engagea sans se retourner.

Vorst, le cordon coupé entre ses mains gluantes de sang, avait l'air complètement paniqué.

— Attendez ! Qu'est-ce qu'on fait de ça ?

— Ligaturez l'extrémité, tout près de la membrane. Voilà... (L'enveloppe craqua avec un sifflement de baudruche). Il ne vous reste plus qu'à la nettoyer ! Faites votre devoir de père...

Vorst se détourna avec un haut-le-cœur. Dans un bruit de soie déchirée, le rêve nouveau-né se débarrassa de sa gangue et apparut dans toute sa majesté. Le reste du cordon s'enfonça dans le sol, sous le bureau.

À la différence des autres, l'œuvre n'était pas translucide. Enfermée dans une carapace nacrée, elle brillait d'une lueur laiteuse. Des tourbillons dérivaiient dans ses profondeurs, pareils à des nébuleuses en formation juste après le Big Bang.

Closter la contempla pensivement, les poings sur les hanches, sans se soucier de sa nudité. La salle d'exposition luisait à travers sa silhouette dépolie.

— Vous voulez la baptiser ? Après tout, elle vous appartient. La Ville l'a façonné à partir es désirs qu'elle a lus en vous.

— Vous ne me piégerez pas ! martela Vorst d'une voix dure. Cette chose n'est pas à moi. Je refuse d'en supporter la responsabilité.

— Comme vous voudrez... Faites-la rouler jusqu'en bas, elle ira rejoindre les autres. D'ici le vernissage, je trouverai bien un socle à sa taille.

« Non, inutile de chercher vos explosifs. Si vous abandonnez votre création, quelqu'un d'autre se chargera de l'adopter. L'art a horreur du vide.

Sans répondre, Vorst donna un coup de pied dans la masse luisante. Elle s'ébranla pesamment et rebondit sur le plan incliné en prenant de la vitesse. Lorsqu'elle arriva dans la galerie en contrebas, son élan

l'envoya bouler contre un mur.

Elle s'écrasa avec un bruit de ventouse, émit un cri distinct, puis s'immobilisa. Peu à peu, la lumière qui montait de ses profondeurs s'éteignit.

— Vous lui avez fait mal, dit avec reproche Closter.

— Ça suffit avec ça ! Vos œuvres ne souffrent pas.

— Les miennes oui. Celle-ci est à vous... Elle réagit à votre voix, à votre sueur. Elle ira jusqu'à saigner pour vous faire plaisir.

— Je ne le souhaite pas ! (Vorst s'approcha d'un pas hésitant et la masse s'illumina en reconnaissant son odeur). Que voulez-vous que j'en fasse ? Vous avez vu sa taille ? Je ne peux tout de même pas l'emporter avec moi.

— Pourquoi ne pas la laisser s'occuper de vous ? C'est votre rêve privé, votre jardin vertical. L'incarnation de vos envies. Elle ne désire qu'une chose : vous accueillir.

— Elle n'est pas assez grosse pour contenir un univers à ma mesure, dit Vorst avec amertume. Je finirais par la déchirer de l'intérieur, comme les autres.

L'œuvre frémit... Il la contempla avec le regard des marins qui savent que toutes les terres sont des mirages.

— Elle apprendra... Elle vous connaît mieux que vous ne le pensez !

Lorsque les doigts immatériels de Closter s'enfoncèrent en elle, la masse laiteuse se rétracta avec un tressaillement de dégoût.

— Elle non plus ne m'aime pas. Tu l'as bien réussie... C'est si difficile d'admettre que tu es un artiste, toi aussi ?

Le tutoiement décida Vorst. Avec lenteur, il se dépouilla du collant noir, ôta la ceinture d'explosifs, détacha de sa poitrine les protections pare-balles collées avec du sparadrap. Les différentes pièces de son armure de terroriste furent pliées avec soin au pied de l'œuvre, qui se mit à scintiller d'excitation.

Avec une hésitation, il fit glisser le cache-sexe équipé d'une coquille et s'étira. C'était le premier geste sensuel que Closter lui voyait faire.

— Tu trouveras une explication à mon absence, je suppose. Bonne chance pour ton vernissage !

— N'oublie pas le guide, dit Closter en tendant la main, paume en l'air.

Avec un éclat de rire bref, Vorst y mêla ses doigts avant de s'avancer à la rencontre de son rêve.

Rêve 6 (Le cœur de la perle)

À la surface de l'étoile en train de mourir, Wan-Chi trouva un Corellien. Le reste de l'univers n'était plus que cendres grises et atomes gelés, un trou gravifique qui se repliait sur lui-même à la façon d'un sac dégonflé. Les lignes de fuite s'incurvaient vers le haut avant de disparaître. Jamais d'horizon pour Wan-Chi. Il s'était habitué à regarder ses pieds.

Le Corellien ressemblait à un gros navet de deux mètres de haut, à demi enfoui dans la croûte froide de l'étoile. La perle boursouflait son ventre, il bougeait à peine.

— Salut ! pensa Wan-Chi en s'accroupissant en tailleur devant lui.

— Passe ton chemin, étranger, répondit le Corellien.

Wan-Chi joua distraitement avec une poignée de matière stellaire surcomprimée qui ruissela entre ses doigts. Le diamètre de l'univers à l'agonie se réduisait à chaque battement de cœur, il lui faudrait bientôt partir.

— Puis-je voir la perle ? murmura-t-il après un silence poli.

— Je ne suis pas tout à fait prêt, dit le Corellien.

À cet instant précis, Wan-Chi entendit *le rythme*, la pulsation étrange et désespérée de la matière en train d'étouffer sous son propre poids. Tous les souvenirs d'un cul-de-sac du temps s'étaient déposés, couche après couche, autour d'un grain de poussière d'étoile. La perle arrivait à maturité et l'univers s'en allait, sa mission accomplie.

Wan-Chi sut qu'il lui faudrait partir bientôt car ce rythme n'était pas pour les hommes, même protégés par l'armure des pêcheurs du temps. Il se savait capable de résister à l'explosion joyeuse d'une étoile, pas à cette agonie, à cet amenuisement interminable.

Le Corellien n'avait pas réagi. La perle croissait dans son thorax qui menaçait de se fendre.

— Vous avez choisi de mourir, lui dit Wan-Chi. Puis-je être celui qui recueillera vos derniers mots ?

— Un duel ?

— Une conversation...

Il posa les mains, paumes vers le haut, sur ses genoux croisés. La masse du Corellien fut agitée de contractions et il se déchira brutalement. La perle roula et s'immobilisa à égale distance d'eux. Wan-Chi l'observa avec respect. Il aurait tout juste pu l'enserrer de ses doigts.

Le Corellien se reforma et s'enfouit un peu plus dans l'étoile. Seul demeurait visible son sommet lisse et nu.

— Le dernier à partir emportera la perle ou sera emporté par elle, dit paisiblement Wan-Chi. Comment puis-je adoucir les instants qui nous restent ? Aimez-vous les énigmes ?

— Ma sagesse n'est pas assez grande, soupira le Corellien. Vous perdez votre temps avec moi. Je suis trop lent, la mort nous saisira alors que je serai encore en train de réfléchir.

— L'ultime seconde est toujours plus longue que les autres, le contra Wan-Chi. Je resterai avec la perle jusqu'à la moitié du temps qui nous sépare de la fin. Cela, vous pouvez le comprendre. Puis, je resterai avec la perle jusqu'à la moitié du temps qui nous séparera de la fin. Cela aussi, vous pouvez le comprendre. Puis, je resterai encore jusqu'à la moitié du temps, puis à nouveau jusqu'à la moitié, tant que cet univers vivra. Jamais plus de la moitié. Jamais moins.

« À présent, je vous le demande : comment la fin pourrait-elle me surprendre ?

Au-dessus de leur tête, le cercle noir des radiations se resserra comme un poing. *Le rythme* fracassa les particules survivantes, dans une gerbe de lumière froide que la gravité dissipa. Wan-Chi ferma les yeux, un sourire paisible sur son visage. Lorsqu'il les rouvrit, le Corellien était parti.

Il ramassa la perle et s'en alla à son tour. Juste à temps.

Base de Base, le comptoir d'échange, occupait l'intersection de nombreux plans. C'était un endroit exigü. Il avait fallu écarter les plis du Multivers avec des forceps d'antimatière afin d'y caser l'entrepôt de la compagnie, ainsi qu'une demi-douzaine de minuscules bureaux. Techniquement, c'était une singularité de Chatelin, un espace infini de mesure nulle où le chaos ambiant avait pu être réorganisé pour un temps. On peut ainsi diminuer la probabilité d'un événement jusqu'à ce que l'univers lui-même cesse d'y croire. Il faut alors bouger très vite, agir derrière le dos de la réalité. Celle-ci est toujours un peu plus lente à se retourner qu'on ne le croit communément.

Wan-Chi déballa la perle dans le réduit que louait Vangarde, son agent, confesseur et meilleur ami, à quinze pour cent la séance. Vangarde était aussi loin de Wan-Chi que celui-ci pouvait l'imaginer. L'univers enfermé dans le crâne de ce petit bonhomme presque chauve, débordant d'énergie mal dirigée, avait longtemps fasciné

Wan-Chi par son étrangeté. En comparaison, les gouffres noirs où s'engloutissaient les galaxies lui semblaient bizarrement familiers... Heureusement, Vangarde s'y connaissait en perles du temps et il les aimait à sa façon. Il leur arrivait de se parler à cœur ouvert, et parfois même de se comprendre.

La sphère laiteuse roula sur le bureau métallique et s'immobilisa contre le presse-papiers. À première vue, elle paraissait terne, privée de sens et de magie. Mais il suffisait de plonger le regard dans cette orbite blanche en vidant son esprit pour revivre l'histoire des races qui avaient peuplé, puis hanté, l'univers défunt. Parfois, de façon brève, on pouvait assister à la genèse d'un dieu et à sa disparition, mais il fallait avoir l'œil vif...

En regardant les perles, en les laissant s'imprégner en vous, on arrivait à devenir meilleur, du moins Vangarde l'affirmait-il. Et il trouvait assez de clients pour le croire et payer le prix exorbitant qu'il demandait. L'argent transitait par des voies mystérieuses et servait essentiellement à payer le loyer. C'était comme courir sur place en apesanteur : beaucoup d'agitation et de sueur pour demeurer au même endroit. Sauf que Vangarde ne s'imaginait pas vivre ailleurs, tandis que Wan-Chi se sentait chez lui partout. Il était curieux de constater que leur trajectoire se coupait très exactement ici, sur Base de Base, le lieu le plus éloigné de la réalité qui se puisse concevoir, et plutôt étroit, qui plus est.

La perle miroitait entre eux, comme un œil arraché à une étoile. Avec un soupir, Vangarde réussit à en détacher son regard.

— Elle est superbe. Inestimable...

— Nous étions deux à le penser.

Vangarde fut tout de suite sur ses gardes.

— Un autre indépendant ?

— Un Corellien. (Wan-Chi sourit) Presque aussi fou que moi. Presque. Il n'était pas prêt à mourir pour elle.

— Parce que toi, oui ?

— Je l'ignore... Lorsque nous sommes deux à nous poser la question, c'est toujours l'autre qui trouve la réponse le premier. Et qui s'en va.

Séparés par l'œuf de nacre, Wan-Chi et Vangarde s'abîmèrent dans leurs pensées. Il existe de nombreuses façons de rester silencieux et Wan-Chi les connaissait toutes.

— Je me suis toujours demandé pourquoi les Corelliens s'intéressaient aux perles, murmura Vangarde. Je suppose qu'ils s'interrogent aussi en ce qui nous concerne ?

Wan-Chi sourit sans répondre. Après un dernier coup d'œil à la perle, Vangarde la rangea dans un écrin de la taille d'un carton à chapeau et se mit à parler d'argent.

Les fins du monde ne sont jamais très drôles mais celle-ci dégageait un parfum supplémentaire de mélancolie. L'univers en train de mourir était stérile. Cela voulait dire qu'il n'y aurait pas de feux d'artifice final, pas de tentative désespérée d'une race pour se survivre. Juste le soupir ténu de la mer quantique qui se figeait peu à peu en glace.

Wan-Chi venait parfois s'asseoir là pour méditer, à la surface de la dernière naine noire. Les vents stellaires ne soufflaient plus depuis longtemps, faute d'énergie, et les rares particules se serraient les uns contre les autres afin de conserver un peu de chaleur. *Les mécanismes entropiques de la matière sont faciles à comprendre*, songeait Wan-Chi. *À condition d'admettre une bonne fois pour toute que la réalité n'a aucune imagination...*

Machinalement, il fit rouler entre ses doigts une minuscule sphère d'eau, à la limpidité du verre. Seuls, les univers habités donnaient des perles blanches. La matière sans âme ne laissait aucun souvenir durable sur la nacre du temps. C'était cela qui rendait si précieux les pêcheurs comme lui. Ils étaient capables de *sentir* la vie, sous n'importe quelle forme, et de la suivre à la trace, jusqu'à ce qu'elle se soit toute entière déposée en couches infinitésimales autour d'un noyau de vide parfait. Les perles étaient des livres dont les pages s'écrivaient au fur et à mesure, les archives d'une pensée qui avaient fait d'un coin de la réalité quelque chose de *vivable*... Elles méritaient d'être sauvées, même si leur destin final était d'être rangées dans une vitrine.

À la périphérie de son esprit, Wan-Chi sentit une porte s'ouvrir. Quelqu'un était en train de s'introduire dans l'univers où il se trouvait. Il en fut agacé. Par un accord tacite, chaque indépendant possédait son territoire, son champ de prospection aux frontières bien délimitées, que personne ne se hasardait à franchir. Pour Wan-Chi, la politesse était une force de cohésion plus importante que la gravité. Il expédia un train de pensées pour signaler sa présence et se prépara à accueillir l'intrus.

Celui-ci se dirigea vers la naine noire en suivant une trajectoire étrange. On aurait dit qu'il s'arrêtait régulièrement pour *renifler*. Du fond de l'horizon incurvé comme un bol, Wan-Chi le vit apparaître.

Sa silhouette n'avait rien d'humain, mais l'odeur de son esprit était néanmoins familière...

C'était un petit cochon !

Son armure opaque, à la différence de celle de Wan-Chi, ne lui collait pas à la peau. Elle était d'un modèle statique, infiniment moins coûteux en énergie, mais dont l'usage avait été abandonné bien des années plus tôt : les pêcheurs emprisonnés à l'intérieur devenaient rapidement fous. On peut affronter la mort d'une étoile en ayant

l'impression d'être nu, pas dans l'équivalent énergétique d'une boîte de conserve. C'est une question de dignité.

Sans se soucier de Wan-Chi, le porcelet fureta à la surface de l'étoile d'un groin tellement effilé qu'il en devenait aérodynamique. Il trouva la perle d'eau et tenta maladroitement de la saisir entre ses pattes. Wan-Chi estima que la plaisanterie avait assez duré. Il lui arracha la sphère transparente et changea d'univers par la pensée.

Le porcelet le suivit en trotinant.

Après avoir tenté de s'en débarrasser à coups de pied, puis de l'égarer dans les replis des singularités topologiques qui se forment parfois autour des plus gros trous noirs, Wan-Chi se décida à l'affronter. Il s'accroupit au centre d'un tourbillon de photons prisonniers, déposa la perle d'eau au creux de ses mains en coupe et attendit. L'animal ne tarda pas à le rejoindre. Wan-Chi chercha vainement une trace de pensées cohérentes dans le minuscule cerveau enfermé dans sa coquille d'énergie. La seule chose qu'il put lire fut une faim absolue, incontrôlable.

Une envie de perles.

Wan-Chi avait un problème.

— La mer vous manquera, avait dit l'opératrice qui devait sceller l'armure de Wan-Chi, à l'occasion d'un de leurs derniers entretiens.

Elle avait l'âge des certitudes, une beauté un peu plus qu'ordinaire, et un manque total d'intuition. Wan-Chi s'était résolu à céder à ses avances après la troisième série de tests, afin d'accélérer les choses.

— Pourquoi ? avait-il demandé, car c'était ce que l'on attendait de lui.

— Ou alors ce sera une femme, avait poursuivi l'opératrice, en ignorant la question. Ou le bruit des pétales de cerisiers en train de tomber dans la boue. Cela fait des années que j'enferme les gens dans des bouteilles étanches, avant de les balancer dans les courants de l'espace d'où personne ne revient jamais. *Je sais...*

Wan-Chi avait une réponse à cela. Il savait que ce qui manque n'existe pas et qu'il appartient à chacun de le créer, pour s'en lasser ensuite. C'était ce que Vangarde aurait appelé la maturité, ou bien l'art de s'acheter et de se vendre soi-même, avec un petit bénéfice à chaque fois. Les deux formulations étaient équivalentes.

Paradoxalement, la mer était la chose la plus facile à retrouver ailleurs, derrière le masque étanche de l'armure. Wan-Chi avait découvert en lui-même des océans sans fond, sur les rivages desquels il lui arrivait de se promener en écoutant le bruit des vagues qui montait de sa poitrine. Cela ne l'avait pas effrayé, ni même surpris. Il avait toujours su que la mer serait là. C'était quelque chose de trop simple pour qu'il s'y attarde.

— C'est vous que je regretterai, avait simplement dit Wan-Chi à l'opératrice, quelques instants avant que les forces aveugles arrachées à l'espace et au temps ne déferlent sur lui pour créer *l'armure*.

— Vous voyez bien ! avait-elle triomphé.

Wan-Chi repassa la scène dans son esprit, la tritura en tous sens afin d'en extraire une idée utilisable. Le cochon avait sans doute été génétiquement altéré, une telle faim de perles n'était pas naturelle. Mais peut-être subsistait-il des traces de la personnalité porcine sous la couche de tropismes imposés par l'homme. On ne pouvait jamais supprimer complètement tous les désirs, tous les appétits...

Pendant ce temps, le porcelet tournait autour de lui, le groin en avant. Wan-Chi jonglait avec la perle, la passait d'une main à l'autre ou la cachait derrière son dos, en attendant que l'animal se décourage. Mais celui-ci était trop bête pour abandonner.

Les stratégies élaborées que Wan-Chi avait mises au point face aux autres pêcheurs, humains ou Corelliens, se révélaient parfaitement inadaptées. Le cochon n'était pas seulement stupide, il était *obstiné*. À la pensée du spectacle qu'ils devaient offrir tous les deux, en train de se tourner autour en grognant au milieu des étoiles stériles, Wan-Chi ne put s'empêcher d'éclater d'un rire nerveux.

Le cochon en profita pour lui arracher la perle. Il s'ensuivit une courte lutte durant laquelle l'animal, empêtré dans son armure rigide, tenta plusieurs fois de lui échapper en se glissant dans les corridors de l'Interstice. Il laissait derrière lui une piste d'odeurs mentales bien reconnaissables que Wan-Chi n'eut aucune peine à suivre. Des remugles de fosse à purin empuantissaient les recoins de leur terrain de cache-cache et l'irritation de Wan-Chi augmentait.

Trouver un endroit où disparaître est plus malaisé qu'on le pense. Les vraies cachettes sont des culs-de-sac, des pièges. Se dissimuler hors du Multivers, c'est cesser d'être cru possible. Ce qui est plutôt dangereux, tous les pêcheurs de perles vous le diront. Le cochon ne savait pas se cacher, il savait changer d'univers et courir très vite. Cela aurait pu suffire, mais pas avec Wan-Chi.

Il récupéra la perle d'eau à la faveur d'une pluie de météorites et la poursuite recommença. Dans l'autre sens.

Ça devenait agaçant.

Wan-Chi choisit un univers de poche à proximité et s'installa au milieu d'un nuage de poussière stellaire, afin de réfléchir un peu. Il serra la perle contre sa poitrine et se recroquevilla, la tête au creux des genoux. Protégé par l'armure, il était parfaitement en sécurité. Le mieux que le cochon pouvait faire était de lui donner des coups de groin, en empuantissant le secteur.

L'idée lui vint au bout d'un temps difficile à mesurer. À l'horizon de sa conscience, les galaxies n'avaient pas bougé de façon sensible, mais

son cœur avait battu de nombreuses fois et il avait faim. Le cochon, lui, était toujours là. Wan-Chi pouvait l'entendre grogner mentalement. Il devait être affamé lui aussi. Parfait.

Wan-Chi fit un rapide inventaire des odeurs dont il se souvenait. La plupart s'étaient fanées avec le temps, ou évaporées hors du flacon mal rebouché de son esprit. Ne subsistaient que les plus violentes, celles dont l'âcreté ou l'inconfort avaient durablement imprégné sa mémoire. C'étaient exactement celles dont il avait besoin.

Il les mixa, les pétrit en une boule mentale. D'abord un noyau de boue primitive, noire et molle, recouverte d'une couche de relents humains et animaux tirés des fermes de son enfance. La senteur des seaux de ragoût déversés dans la mangeoire qu'on ne lavait jamais, l'évocation d'une porcherie en plein soleil, quand le vent se lève et que la puanteur se répand comme une éruption tranquille. Enfin, pour couronner le tout, il y mêla un fumet à la fois noir et doré, quasi irrésistible.

L'odeur de la truffe...

Il se déplia et contempla l'animal obstiné qui grognait entre ses jambes. Il façonna entre ses paumes une deuxième sphère odoriférante, la fit rouler d'une main vers l'autre, en jonglant avec la perle d'eau. Le cochon releva la tête et parut hésiter. D'une démarche tranquille, Wan-Chi lui tourna le dos. Il ouvrit une porte vers un univers différent et s'y engouffra.

Le cochon le suivit avec excitation. Wan-Chi le conduisit à travers des replis de réalité de plus en plus profonds, en prenant soin de bien marquer sa piste avec un sillage de truffes. Arrivé à l'extrême bord d'un secteur instable, il s'immobilisa. De l'autre côté tourbillonnait *quelque chose* d'inimaginable.

Un univers à naître. Une fontaine blanche...

Il ouvrit une porte vers le cœur de la singularité et y projeta la boule d'odeurs. Le cochon s'engouffra à sa suite. Wan-Chi n'eut que le temps de refermer la porte avant que l'armure de l'animal se dissolve dans un jaillissement de radiations froides.

De l'autre côté, le compte à rebours du Big Bang avait sauté un cran et le cochon n'existait plus. Wan-Chi contempla pensivement la perle d'eau sans valeur. Vanguard aurait peut-être des explications à lui donner.

— Tout le monde a vu au moins une de ces foutues bestioles, lui apprit amèrement Vanguard. Les autres pêcheurs ne parlent que de ça. Ils fouillent partout, sans se soucier des secteurs réservés, ils volent les perles avant qu'elles soient arrivées à maturité et ne prennent pas toujours la peine de refermer les portes qu'ils ont créées. Si ça continue, ce sera la guerre !

Wan-Chi avait remis la perle d'eau à sa place, au cœur de l'univers stérile. À présent, il se sentait mal à l'aise à la pensée qu'un autre porcelet monomaniacal pouvait la dérober de nouveau.

— On sait qui est à l'origine de cette brillante idée ?

— Une quelconque corporation qui s'est donnée les moyens de piller les champs de perles, afin de contrôler le marché... Tu sais qu'on peut créer des armures rigides à moindre frais, avec un taux de réussite assez bas mais suffisant pour des animaux, et ce n'est même pas illégal ! Interdiction d'essayer de s'en débarrasser, en admettant que quelqu'un le puisse. Il faut se faire une raison, la réalité va se transformer en porcherie...

— Il y aurait des choses à dire sur l'entropie et la tendance générale au chaos, murmura Wan-Chi. Tu ne crois pas ?

— C'est tout l'effet que ça te fait ?

— Ne t'inquiète pas. (Wan-Chi se dirigea vers la porte et sourit brièvement avant de sortir). Il existera toujours plus d'univers que de cochons !

Dans l'espace, les radiations sont rares et d'un manque de variété affligeant... L'armure de Wan-Chi absorbait toutes celles qui auraient pu être dangereuses et filtrait les autres. Dans la bande étroite du spectre visible, il n'y avait pas grand chose à regarder, hormis les arcs-en-ciel ternis des quasars, loin derrière l'horizon. Les univers jeunes étaient trop vastes pour être explorés, les secteurs à l'agonie ne renfermaient pratiquement plus rien d'agréable à l'œil. Les couleurs disparaissaient les premières, la mort était un spectacle monochrome.

Le voisinage d'une perle était le seul endroit où Wan-Chi avait une chance raisonnable de trouver un Corellien. Il choisit un secteur au hasard et inventoria méthodiquement tous les univers en voie d'extinction. Il fut surpris par le grand nombre d'entre eux où subsistait une trace rémanente du passage des cochons. Impossible de savoir combien de perles avaient été enlevées mais la situation était nettement plus sérieuse que Vangarde ne le soupçonnait.

Il se laissa guider par son odorat le long des corridors de l'Interstice. La structure du Multivers était celle d'une éponge de Sierpinski, avec un intérieur et un extérieur si voisins l'un de l'autre qu'on pouvait les considérer comme les deux faces d'un même lieu. Entre deux points distincts existait un chemin virtuel infiniment court, un couloir qui traversait l'empilement des plis. Le plus difficile, pour un individu normal, était de s'orienter. Mais Wan-Chi, en tout point de sa trajectoire, savait exactement où et quand se trouvait Base de Base, même s'il était incapable d'expliquer comment il s'y prenait. Par définition, tout pêcheur de perles encore vivant ne s'était jamais perdu...

Il découvrit l'univers mourant là où il s'attendait à le trouver, dans

une poche de l'éponge en train de se résorber. Depuis longtemps, sa piste avait quitté celle des cochons et l'espace n'était plus souillé de leur puanteur. Il était aussi éloigné de Base de Base qu'il pouvait l'imaginer, et sans doute même au-delà. Mais il avait atteint l'endroit le plus probable pour rencontrer un Corellien : le voisinage d'une perle.

Il se glissa dans l'espace dense qui entourait la dernière naine blanche, dont l'éclat était en train de disparaître comme seule sait mourir la lumière. Quelque part dans ce coin-ci avait vécu une race qui avait contemplé les étoiles et qui en avait été ébloui, une race qui avait su que la pluie ne tombe pas au hasard et qui avait accepté de partir avec sérénité en sachant que la pluie, elle aussi, cesserait un jour de tomber. Il y avait eu des silences et des secrets, des vérités à moitié dites et des phrases définitives prononcées au mauvais moment. De quoi donner naissance à une perle de belle taille, grosse comme un crâne.

Le Corellien avait disposé sa masse imposante au-dessus de la sphère laiteuse. On aurait dit qu'il la couvait, dans une immobilité quasi absolue.

— Salut ! pensa Wan-Chi en s'approchant.

Le Corellien ne répondit pas. Wan-Chi réitéra son salut, sans provoquer plus de réaction. Ceci était inhabituel...

— Je ne suis pas venu pour vous disputer la perle mais pour parler, transmit Wan-Chi avec le choix approprié d'émotions. Si je vous attends dans un univers voisin, viendrez-vous ?

Le Corellien parut se tasser un peu plus autour de la perle. Les premiers battements désordonnés du *rythme* pulsaient à la lisière de leur esprit. Le compte à rebours commençait.

— Viendrez-vous ?

Wan-Chi avait mis dans ses pensées toute l'urgence compatible avec la politesse.

— Je viendrai.

Wan-Chi prit le temps de le saluer d'une courbette courtoise avant de s'éloigner.

Assis en lotus, il dériva le long des courants de photons. Se contempler le nombril permettait d'éviter le vertige. C'était une vieille technique, redécouverte par les pêcheurs de perles. À présent, il lui suffisait d'attendre, les yeux mi-clos, tandis qu'autour de lui les étoiles jeunes déployaient des spirales d'hydrogène en fusion pour capturer les comètes errantes. Les neutrinos glissaient sur son visage avec un bruit de papier déchiré. Il y avait abondance de particules qui n'avaient encore jamais servi...

Le Corellien avait pris le temps de se débarrasser de la perle avant de rejoindre Wan-Chi. Celui-ci perçut son approche prudente, ses

hésitations, et se contraignit à ne plus bouger. Il connaissait peu de choses des Corelliens, et la plupart d'entre elles étaient paradoxales : leur race savait bâtir des armures et ouvrir des portes entre les mondes, pourtant leur vision de l'infini paraissait curieusement pauvre et ils étaient plutôt faciles à bernier.

— Je vous renouvelle mes salutations, émit Wan-Chi sur un mode formel.

— Il n'y a aucune perle à proximité, répondit le Corellien. Comment justifiez-vous votre présence ici ?

Wan-Chi tourna la question en tous sens dans son esprit avant de biaiser :

— Il existe des voleurs de perles. (Il formula du mieux qu'il put l'équivalent mental de l'odeur des cochons. Ce n'était pas une pensée agréable). Je suis venu vous apprendre une façon de vous en débarrasser.

Le Corellien demeura silencieux un long moment. Sous l'armure transparente qui l'enveloppait, il avait l'aspect onctueux d'une crème au caramel, ou d'un cuir usé par des milliers de fesses. L'odeur tenait un peu des deux, avec des traces piquantes, piment ou poivre. Wan-Chi classait instinctivement les êtres suivant qu'il se sentait capable de les manger, ou pas. Le Corellien méritait sans doute d'être goûté. Du bout des lèvres.

La silhouette piriforme fut soudain parcourue d'ondulations rapides. Elle évoquait un pouf inconfortable sur lequel un géant invisible tenterait en vain de s'asseoir.

— Ceci constitue-t-il un langage ? demanda courtoisement Wan-Chi.

— Je réfléchis, répondit le Corellien.

L'estomac vide de Wan-Chi se rappela à son bon souvenir par une série de contractions désagréables. Il déplia les jambes et agita les orteils. Baigné par la lueur rémanente du vide, son épiderme couleur de vieil ivoire virait au gris. Les lentes marées stellaires l'emportaient dans leurs tourbillons, il dérivait en compagnie du Corellien vers les plages terminales de l'univers, où la lumière elle-même s'échoue. Wan-Chi traça des idéogrammes mentaux à la surface du firmament, puis compta les étoiles jusqu'à ce que son ventre gargouille de nouveau.

— Nous reprendrons cette passionnante conversation une autre fois, j'ai faim ! déclara-t-il au Corellien, avant de se préparer à quitter les lieux.

Il visualisa un itinéraire raisonnable vers Base de Base et ouvrit une porte vers *l'autre côté*.

Le Corellien la referma...

À cette occasion, Wan-Chi eut un bref aperçu de l'esprit dissimulé sous la carapace de l'armure. Des boules d'énergie, grosses comme le

poing, se rassemblaient en chapelet le long de lignes de force aux trajectoires superbes, à la dissymétrie harmonieuse. On aurait dit que le Corellien avait consacré son temps à soigner son apparence intérieure.

Fasciné par cette découverte, Wan-Chi ne prit pas immédiatement conscience de sa situation.

— Vous ai-je offensé ? interrogea-t-il en se découvrant prisonnier.

— Votre agitation m'empêche de réfléchir !

Wan-Chi éclata de rire. Les échos de son hilarité se perdirent dans toutes les directions. La surface du Corellien se creusa de cratères indéchiffrables.

— Cessez, supplia-t-il.

— Ceci est un parfait exemple d'incompréhension entre deux êtres que tout sépare, constata Wan-Chi, lorsque son hilarité se fut calmée. Oublions tout ce qui précède. Qu'avons-nous en commun ?

Cette fois, le Corellien fut relativement prompt à répondre.

— Les perles.

— Vous et moi les recueillons. Eux, (Wan-Chi projeta avec netteté l'image stylisée d'un cochon dans sa boîte) les...

Il hésita. Le concept de vol de perles était peut-être inimaginable pour un Corellien et il ne tenait pas à ce que la discussion s'éternise.

— Disons qu'ils les traitent différemment de nous.

— Je déteste l'imprécision, déclara le Corellien. Que font-ils des perles ?

Wan-Chi visualisa une mare de boue et des cochons triomphants trônant sur une pyramide de sphères boueuses, ternies. La silhouette du Corellien se déforma sous le choc.

— Ceci doit cesser. Instantanément !

Le Corellien paraissait sur le point de se déchirer en plusieurs morceaux de taille inégale. Wan-Chi se sentait partagé entre la compassion qu'il éprouvait vis à vis des intelligences étrangères et une envie de rire quasi irrépressible. C'était en tout cas un spectacle suffisamment intéressant pour lui faire oublier sa faim.

— Je suis ici pour vous aider, déclara-t-il en se contrôlant héroïquement.

— Ma perle ne fera pas partie du marché, quel qu'il soit, précisa le Corellien. Je suis trop vieux pour en chercher une autre.

— Je suis capable de pêcher les miennes tout seul !

— Les vôtres ? (Le trouble du Corellien s'intensifiait et Wan-Chi commençait à craindre sérieusement pour l'intégrité physique de son interlocuteur. On aurait dit que des mains invisibles le malaxaient). Combien en avez-vous recueillies ? Qu'en faites-vous ?

Wan-Chi avait sa réponse toute prête. Il projeta l'image d'une rangée de perles dans leur écrin de velours, sous un éclairage savant

qui en soulignait l'éclat. Des visiteurs aux manières exquises s'inclinaient devant les sphères luisantes, afin d'en recueillir la sagesse et d'en pénétrer l'harmonie.

— Les deux attitudes sont contre nature, déclara le Corellien. Il n'y a donc pas de différence entre les cochons et vous.

— Une seule, rectifia Wan-Chi. Vous pouvez vous débarrasser d'eux, et pas de moi.

— Exact, admit le Corellien après un long silence. Comment ?

Il y eut soudain un énorme tumulte, un craquement sur toutes les fréquences. Wan-Chi sursauta et se força au calme. L'univers trop jeune *s'étirait*. Rien de grave, sinon pour une poignée de galaxies périphériques, qui étaient condamnées de toute façon.

Lorsqu'il eut retrouvé sa sérénité habituelle, Wan-Chi tenta d'expliquer le principe des boules d'odeurs et la façon de piéger les cochons en armure. Le Corellien ne l'interrompit pas une seule fois, au point que Wan-Chi finit par se demander si la créature possédait l'équivalent d'un odorat, où si elle pouvait s'en fabriquer un. En réponse, un parfum de truffes tout à fait acceptable chatouilla ses narines, suivi d'une puanteur de porcherie en plein soleil. Wan-Chi eut l'impression d'avoir été précipité tête la première dans le purin. Il étternua violemment, ce qui parut inquiéter le Corellien.

— C'est un cadeau précieux, reconnut celui-ci lorsque Wan-Chi eut terminé ses explications. Que désirez-vous en échange ?

Wan-Chi ne s'attendait pas à une interrogation aussi brutale. Il récapitula dans son esprit tout ce qu'il savait sur les Corelliens, les perles, et lui-même. Cela représentait quelques certitudes et une grande quantité de questions. À l'horizon de son esprit, Base de Base s'éloignait inéluctablement. Il n'avait pas le temps de demander grand chose...

— Les perles, murmura-t-il. Qu'en faites-vous ?

— Ils les détruisent ? (Vangarde était aussi effaré qu'indigné).

— Disons qu'ils les recyclent. Tout cela est très complexe, en réalité.

Wan-Chi avait regagné Base de Base par le plus court chemin. Vangarde avait paru surpris de le voir revenir les mains vides, mais le compte rendu des récents événements l'avait calmé. Après tout, la technique permettant d'éliminer les cochons pouvait être discrètement divulguée à d'autres pêcheurs indépendants, moyennant un pourcentage raisonnable de leurs futures récoltes. De quoi assurer le quota de perles de la saison et, peut-être, agrandir un peu le bureau. Mais, lorsque Wan-Chi avait évoqué les révélations du Corellien, Vangarde avait failli sauter au plafond.

— Si tu n'étais pas à ce point dénué d'imagination, je te

souçonnerais d'avoir inventé toute l'histoire. Mais ce n'est pas compatible avec ton idée de l'harmonie, je suppose ?

— Ni avec ma forme d'humour, je le crains.

Wan-Chi avait une fois tenté de parler du Zen et de la courtoisie avec Vangarde. C'était l'expérience la plus étrange qu'il ait jamais tentée. Enrichissante pour chacun d'eux, néanmoins. Le nombre de sujets dont ils avaient osé bavarder par la suite s'était considérablement réduit.

— Tâchons d'y voir plus clair, dit Vangarde. (C'était une de ses expressions favorites. Les circonstances dans lesquelles il l'employait la rendait en général ridicule mais il s'obstinait à s'en resservir. Les clichés, à la différence de la patience de ceux qui les subissaient, étaient considérés comme inusables). Reprends depuis le début, avec le maximum de détails !

Wan-Chi entendit à nouveau dans son esprit la réponse du Corellien à sa question sur les perles. Elle était empreinte d'une ferveur intense, presque religieuse.

Elles sont la vie...

— Pour les Corelliens, les perles sont des graines. Elles renferment les germes de la conscience et doivent être replantées dans un univers à naître, de préférence juste avant le Big Bang. Sinon, le Multivers tout entier deviendrait rapidement stérile, ce qui est contraire à l'idée qu'ils s'en font.

— Ils se considèrent comme les gardiens du Multivers ? sursauta Vangarde.

— Plutôt comme des concierges. Ils gardent la boutique en l'absence des véritables propriétaires, dont l'existence reste d'ailleurs à démontrer. Le plus curieux, c'est qu'ils n'ont plus d'univers natal. Il a été englouti dans l'incrée depuis si longtemps qu'ils ne conservent aucun souvenir de leurs racines. Ils sont obsédés par leur mission. Je parie qu'ils ont eux-mêmes transporté la perle qui renfermait l'histoire de leur race dans un quelconque recycleur spatiotemporel...

— C'est bien ce que je disais ! Ils les détruisent.

— Et se suicident par la même occasion ! Lorsqu'un Corellien arrache une perle à un univers mourant, il s'empresse de plonger dans la fontaine blanche la plus proche. J'ai vu ce que ça donnait avec un porcelet en armure. Je n'imagine pas qu'on puisse y survivre.

— Il n'y a pas moyen de les convaincre d'apporter les perles ici, au lieu de les laisser se transformer bêtement en énergie ?

Avec courtoisie, Wan-Chi esquiva la question.

— Cette concurrence nous mine, soupira Vangarde. Enfin, les cochons auront bientôt disparu. Tu as réglé la moitié du problème.

— J'ai une idée pour l'autre moitié...

Il se pencha par-dessus la table et murmura à l'oreille de Vangarde,

dont le visage s'épanouit.

— Eh bien mon salaud ! s'exclama-t-il familièrement. Je ne te reconnais plus. Il a suffi que tu aperçoives une brèche dans l'ordre des choses pour t'y engouffrer en provoquant le maximum de dégâts.

— C'est mon idée de l'entropie, déclara Wan-Chi après un silence.

— Mais l'entropie n'existe pas à l'échelle du Multivers ! Ce que tu déverses par un trou ressort par un autre trou. Il n'y a pas de mort, il n'y a que des cycles.

— Exactement...

« Nous aurons besoin d'énormément de perles d'eau, enchaîna Wan-Chi. Il faudra que tu m'aides à les pêcher, avec le maximum de discrétion. Je n'ai pas envie que des bruits se répandent comme quoi nous pillons les univers stériles...

— J'ai horreur des armures rigides. Et puis c'est trop frustrant, là dehors. Toutes ces constellations à portée de main... On aimerait les prendre dans son poing et serrer !

« Ce n'est qu'un exemple, se hâta-t-il d'ajouter devant l'expression de Wan-Chi. Je t'accompagnerai, sois tranquille. Pour ce genre de récolte, il faut être deux.

Il se rabattit en arrière dans son fauteuil et posa les pieds sur le bureau, en contemplant le plafond. Wan-Chi se leva pour partir.

— Il y a une question que tu aurais dû poser à ton Corellien, songea tout haut Vangarde. Qui a commencé ? La vie, ou les perles ?

— Il ne le savait pas, sourit Wan-Chi avant de sortir.

Peu de temps après son accession au grade d'Aspirant à l'Armure, Wan-Chi avait reçu en cadeau une petite boussole de cuivre aux lettres effacées, dont l'aiguille non aimantée tournait follement sur son axe. L'objet l'avait plongé dans la perplexité, jusqu'à ce qu'il lui découvre une valeur de symbole. Dans l'espace, les directions n'étaient que des vues de l'esprit. Base de Base était le seul Nord qu'il connaîtrait jamais.

Il balançait à bout de bras la nasse aux mailles d'énergie dans laquelle il emprisonnait les perles d'eau. Elles ressemblaient aux boules de chalut de son enfance, ces flotteurs de verre creux que les pêcheurs de haute mer accrochaient aux filets. Wan-Chi se sentait serein. Il était redevenu le gamin d'autrefois qui explorait les plages à la recherche d'épaves.

La mer vous manquera, l'avait averti la jeune technicienne. Il se demanda fugitivement pourquoi certaines choses étaient si difficiles à expliquer et si simples à comprendre.

Vangarde explorait le même champ de perles stériles, à quelques univers de distance. Wan-Chi ouvrit une porte et surgit à côté de lui.

— Une infinité de coordonnées et il faut que tu apparaises juste

sous mon nez, grogna Vangarde en sursautant. Tu as déjà rempli ta nasse ?

La sienne était vide aux deux tiers... Wan-Chi hocha la tête sobrement.

— On y va ?

Le continuum se déchira sous leur poussée conjuguée. Un instant plus tard, ils survolaient la Lune à faible altitude.

La Terre était épinglée sur l'écrin de velours noir du ciel, entourée d'étoiles fixes d'un blanc bleuté. C'était un spectacle rebattu. Pourtant, ils s'attardèrent à le contempler, poussés par une nostalgie impossible à décrire. Wan-Chi avait vu disparaître tant de mondes hantés par des intelligences étrangères qu'il avait fini par considérer l'extinction de sa propre race comme une perspective normale, certes regrettable mais sans influence particulière sur sa propre vie. Vangarde, qui quittait rarement Base de Base, avait le vertige... Ce fut lui qui baissa les yeux le premier.

Ils avaient choisi comme point de repère une aiguille rocheuse creusée d'anfractuosités, au centre du cratère Euler. Wan-Chi alunit avec légèreté, tandis que Vangarde, emporté par son élan, soulevait un épais nuage de poussière.

— Je devrais faire ça plus souvent, grommela-t-il en agitant les bras pour reprendre son équilibre. Ou arrêter une bonne fois pour toute !

Ils jetèrent un coup d'œil circonspect autour d'eux. En règle générale, les pêcheurs de perles n'aimaient pas se poser à la surface d'une planète. Dans les univers mourants, où tout était réduit et à portée de main, on se sentait le seigneur d'un royaume de poupées. Mais Wan-Chi savait qu'en atterrissant quelque part, il redevenait un humain ordinaire, écrasé par l'immensité du décor. Les perspectives distordues de l'espace le libéraient de sa taille, tandis que l'horizon lunaire, avec ses montagnes déchiquetées au loin et son interminable plage de cendres, était encore plus vide que le vide.

Avec méthode, ils empilèrent le contenu de leur nasse dans une grotte peu profonde, où ils avaient rassemblé le butin de leurs précédentes expéditions. Wan-Chi comptait les perles en gravant des traits sur une plaque lisse de la paroi, avec un éclat de roche vitrifiée.

— Chacun de ces traits représente la mort d'un Corellien, dit Wan-Chi d'un ton satisfait. Encore deux ou trois séances de pêche comme celle-ci et nous nous serons débarrassés d'eux.

Vangarde regarda d'un air sceptique les sphères translucides à demi enfouies dans la poussière. Il n'y en avait pas plus d'un millier dans la grotte.

— Tu crois ?

— Les Corelliens sont une race en voie de disparition. Ça fait une éternité qu'ils ont cessé de se reproduire !

Vangarde émit un grognement incrédule.

— Ils ont appris à considérer les membres de leur race comme des ennemis dans leur quête des perles. (Wan-Chi haussa les épaules). Je crois surtout que ça ne leur vient plus à l'esprit.

— On devient facilement bizarre en vivant dehors en permanence...

Vangarde s'approcha du tas le plus ancien et examina la sphère du dessus, qui atteignait la grosseur d'un crâne d'enfant. Des irisations laiteuses commençaient à se former à sa surface et troublaient sa pureté.

— Ton idée a l'air de marcher. À condition que les Corelliens s'y laissent prendre !

Wan-Chi rit franchement. Debout dans l'ombre, à l'entrée de la grotte, il dessina de son index tendu la courbe d'une baie à la surface du globe terrestre. Son doigt était presque aussi gros que l'Asie.

— Regarde... Mes ancêtres vivaient près de Kunsan, sur la mer Jaune. Ils possédaient un parc d'huîtres perlières dans lesquelles ils glissaient des esquilles d'os, afin que leurs membranes, irritées par le corps étranger, sécrètent de la nacre. Le résultat a trompé les marchands portugais et hollandais, les envahisseurs de l'ouest et même les collecteurs d'impôt de l'empereur. Je me contente de suivre la tradition familiale : j'ensemence un univers vivant avec des perles d'eau.

Il se mit à marcher tout en parlant, le bras toujours tendu. Cet index couleur d'ivoire, à l'ongle soigneusement effilé, fascinait Vangarde. Il ne voyait même plus la Terre derrière le doigt.

— Un jour, dit le Pêcheur d'une voix chargée de réminiscences, je marchais sur la plage à coté de mon grand-père. J'avais six ans. Nous ramassions des algues sèches pour les feux nocturnes qui servent de phares à ceux de mon peuple. La nuit tombait. J'ai vu les premières constellations s'allumer au-dessus de la mer.

« J'ai dit à mon grand-père : *Est-ce qu'on me donnera une étoile quand je serai plus grand ?*

« *Tu en veux une ?*

« Il m'a fait me pencher au-dessus d'une flaque et m'a demandé de choisir parmi les lumières reflétées par l'eau. Il y en avait une plus grosse que les autres, ou simplement plus bleue, je ne me souviens plus très bien. C'est celle que j'ai choisie. Mon grand-père l'a cueillie dans sa paume remplie d'eau et me l'a accrochée à l'oreille. Je la porte toujours...

« Il ne m'a pas seulement offert un rêve, il m'a transmis le don. Si je peux décrocher une étoile du ciel pour en faire un bijou, de quoi ne suis-je pas capable ?

— Les Corelliens étaient là avant nous. Ils ont survécu à une

infinité de tromperies...

— Il y a toujours une fin. Et nous avons déjà rassemblé près d'un millier de perles !

— Tu parles de l'éternité avec de simples chiffres.

— Respectueusement, le corrigea Wan-Chi.

— Je suppose que tu as raison. Des chiffres respectueux : une perle, un trait, un Corellien de moins !

— J'aimerais que ce soit aussi simple...

Les traces de leurs pas se gravaient dans la fine poussière lunaire. Ils laissaient derrière eux deux pistes parallèles, impeccablement dessinées.

— Voici l'éternité, murmura Wan-Chi. L'empreinte d'un pied sur une plage, un jour où le vent ne souffle pas. L'instant est passé mais son souvenir demeure dans la mémoire du sable. On fait demi-tour ?

Il pivota sur lui-même et repartit vers la grotte, en piétinant allègrement ses propres traces. Vangarde le regarda s'éloigner en secouant la tête.

— L'infini... Heureusement que je suis là pour payer le loyer !

Après la récolte vint l'appâtage. Wan-Chi s'en chargea seul. Il choisit un secteur proche de la fontaine blanche qui avait avalé le cochon, repéra un météorite en train de dériver et y empila les perles de culture en une pyramide régulière. Puis il s'assit à côté, les jambes croisées.

Il n'eut pas longtemps à attendre.

Venu de tous les coins du Multivers, les Corelliens se rassemblèrent. Il sentit des portes s'ouvrir dans les environs. Des sondes mentales effleurèrent la surface de son esprit. Il prit une perle entre ses doigts et la mira à la lumière des constellations. Elle avait un orient ineffable. La nacre du temps qui la recouvrait provenait d'un monde où les tromperies étaient un art de vivre.

Cadeau ! songea-t-il avec sérénité, tandis qu'un sourire fugitif glissait sur ses lèvres. *Cadeau, cadeau, cadeau...*

Le premier Corellien se matérialisa en face de lui. Sans un mot, Wan-Chi lui tendit la sphère laiteuse. Le thorax du Corellien se dilata pour l'engloutir, puis il disparut, aussi vite qu'il était venu. Ses pensées, autant que Wan-Chi pouvait en juger, étaient un mélange chaotique d'avidité, d'extase et d'incompréhension. Une vague de radiations en provenance de la fontaine blanche fut sa seule épitaphe.

Il fut aussitôt remplacé par un deuxième, qui subit le même sort. Indifférents, d'autres Corelliens affluèrent en désordre et se massèrent autour de la pyramide nacrée en attendant d'être servis. Deux ou trois cochons qui avaient échappé aux chasseurs se joignirent à la procession.

Il y avait des perles pour tout le monde.

Le tas diminuait lentement. Wan-Chi accompagnait chaque don d'une inclinaison du buste et de quelques paroles aimables. Il n'avait pas grand chose d'autre à faire, la distribution se déroulait dans le calme et la discipline. Même les cochons semblaient avoir perçu la solennité de l'instant et se tenaient à peu près tranquilles.

Lorsque le dernier Corellien se fut enfui comme un voleur, une perle enchâssée comme une tumeur mortelle dans son abdomen, Wan-Chi se retrouva seul en plein espace, près d'une poignée de sphères laiteuses en surnombre. C'était un merveilleux moment pour méditer sur la futilité des apparences.

Il n'eut même pas le temps de fermer les yeux. Le Corellien le plus gigantesque qu'il ait jamais vu ouvrit une porte à sa mesure et surgit au-dessus du météorite, qu'il obscurcit de sa masse.

La créature était aussi haute qu'une dune. Le brun de son épiderme s'était décoloré jusqu'à un beige pâle, grêlé de taches livides. Un semis de cratères minuscules constellait sa surface. Il était vieux, massif, impénétrable. Wan-Chi devina immédiatement qu'il n'était pas venu lui réclamer une perle. Pourtant, il en choisit une avec soin et la lui tendit courtoisement.

Sans répondre, le Corellien se fissura. Une sphère grosse comme un palais émergea de ses entrailles. Wan-Chi, fasciné par sa taille, réalisa avec un temps de retard que l'extra-terrestre ne portait pas d'armure.

Il reposa la fausse perle et s'inclina avec déférence.

— Vous avez hâté le cours des choses, le tança la créature.

— C'est impardonnable, admit Wan-Chi. Seules ma jeunesse et mon inexpérience...

Il se reflétait tout entier dans la perle géante et son image déformée bougeait au même rythme que lui. Il se vit comme la créature devait le voir et se tut.

— Votre silence est apprécié, déclara le Corellien.

Débarrassé de sa perle, il avait repris des proportions un peu plus admissibles. Wan-Chi n'était plus obligé de se dévisser le cou pour le regarder en entier.

— Voici la mémoire de ma race, émit l'extra-terrestre en se frottant contre la muraille nacrée. (On aurait dit qu'il voulait la lustrer). Il est regrettable que tout s'achève sur un épisode aussi ridicule.

Wan-Chi éclata de rire. Le Corellien encaissa plutôt mal le choc. Sa masse se creusa comme sous l'effet d'un bombardement de balles de tennis.

— Un de vos plus irritants mystères, se plaignit-il. Comment faites-vous ça ?

— Voulez-vous que je vous apprenne ?

Wan-Chi chercha dans son esprit l'équivalent mental d'un rire et le projeta vers la créature. L'exercice était *amusant*...

— Il semble n'y avoir aucun moment approprié pour ça, émit finalement le Corellien.

— Je suis heureux que vous ayez compris !

Ils s'inclinèrent l'un vers l'autre en un lent salut empreint de dignité. Wan-Chi ramassa la demi-douzaine de sphères nacrées qui traînaient sur l'astéroïde et les tendit à l'extra-terrestre.

— Les perles que vous avez cultivées contiennent une part de la vie de votre espèce. Vous souhaitez que je contribue moi aussi à la répandre ?

— J'avoue y avoir songé.

Le Corellien se tut. C'était un silence d'avant la pluie, chargé de nuages et d'éclairs.

— Vous méritez de nous succéder, déclara-t-il avec une sombre satisfaction. Le sacrifice des miens n'était peut-être pas inutile. Accompagnez-moi, voulez-vous ?

Il se dilata pour absorber de nouveau l'énorme perle. Une pulsation sourde, que Wan-Chi reconnut instantanément, monta du corps massif. *Le rythme*... La créature se préparait à mourir à la façon des univers, écrasée sous son propre poids.

— Déjà, soupira-t-elle en ouvrant un corridor vers la fontaine blanche. Tout ce que nous avons été est inscrit dans la perle. Nous reviendrons peut-être...

— Et peut-être serons-nous là à vous attendre. Cet espoir rendra l'éternité supportable. Du moins au début.

— C'est toujours le début. Ou la fin. L'éternité n'a pas de milieu !

Le Corellien tenta de rire mais n'y parvint que médiocrement. Lorsqu'il plongea au cœur du chaos, Wan-Chi ferma les yeux, s'attendant à une explosion à la mesure de l'intelligence qui disparaissait ainsi. Il n'y eut qu'une éruption insignifiante, deux ou trois radiations qui se dissipèrent très vite. À l'échelle du Multivers, la vie individuelle n'était rien.

Un jour, il lui faudrait aussi méditer cette leçon. Pour l'instant, il devait regagner Base de Base et prévenir Vangarde.

Question de courtoisie.

— Alors, tu t'en vas, déclara Vangarde après un silence. Tu t'installes à ton compte ?

— Il y a une place à prendre, éluda Wan-Chi.

— Ton armure aura besoin d'entretien d'ici un an ou deux !

— J'apprendrai à m'en passer... (Il sourit devant le coup d'œil effaré que Vangarde lui lança et se leva). On m'a montré comment : il suffit de reconfigurer son intérieur, de se réincarner en soi-même en

permanence. Jusqu'à ce que ça devienne un réflexe.

— Un réflexe, oui... Tu as songé à quel point tu seras seul ?

Wan-Chi, la main sur la poignée de la porte, se retourna lentement.

— Quinze pour cent de l'infini, ça te tente ?

— C'est toujours mieux que rien !

— Alors, murmura Wan-Chi, il est temps que nous ayons une conversation sérieuse.

Et il éclata d'un rire irrépressible.

CHAPITRE VII

Les œuvres avaient regagné leur socle, à l'exception de celle dont les lambeaux épars finissaient d'être engloutis par les mille bouches du sol. Les remous de l'édifice avaient rassemblé dans un coin les bouteilles vides et les tessons, avec les pots de peinture et les débris d'emballage. Le tapis avait repris son cheminement erratique à travers la salle.

Des explosifs, nulle trace... La ville les avait dévorés.

Les odeurs d'inachevé avaient disparu. Quelques heures plus tôt, la galerie était semblable à un théâtre avant la répétition finale, lorsque tout sent la colle et l'à-peu-près. À présent, c'était comme si les événements de la nuit n'avaient jamais existé.

Closter, au fond de la salle, contemplait la masse lumineuse dans laquelle Vorst s'était englouti. L'exposition avait fonctionné comme un piège parfait. L'ancien milicien devenu fugitif avait découvert un rêve dont il ne désirait plus sortir.

Il y eut un bruit caractéristique de talons hauts frappant la chair et Marika surgit dans la galerie, éclairée en contre-jour par le rayonnement des œuvres. Ses cheveux en corolle nimbaient sa tête d'un halo doré. Elle portait la robe fourreau noire qu'elle avait choisie pour le vernissage, un collier de perles trop grosses pour être vraies et des escarpins tissés d'or.

— Tu es superbe ! l'accueillit Kloster.

— Et toi tu ressembles à un paquet de linge sale, répliqua-t-elle du tac au tac, avec un sourire qui démentait ses paroles.

— C'est un peu comme ça que je me sens... Vorst est venu cette nuit.

— Je sais, dit-elle avec une moue. J'ai assisté à la fin.

Elle jeta un regard critique autour d'elle :

— Il a fait beaucoup de désordre ?

— Pas autant qu'il l'aurait voulu... (Kloster lui montra la ceinture d'explosifs étalée sur le collant soigneusement plié). Je ne crois pas qu'il aurait pu appuyer sur le bouton et tout faire sauter. Au fond de

lui-même, il avait juste envie que la poursuite s'arrête et qu'on l'attrape.

Marika fit lentement le tour de l'œuvre. Une aura de sensualité pure émanait de la jeune femme, qui glissait sur l'épiderme de la ville comme l'Astrale qu'elle était autrefois. En se réincarnant, elle n'avait rien perdu de sa magie.

Son visage de madone perverse se pencha sur la masse gélatineuse dont elle tenta de percer les profondeurs. Elle posa les deux mains sur un renflement, paumes à plat, et le massa avec délicatesse, pareille à une sage-femme préparant un accouchement particulièrement difficile.

— Il est toujours là-dedans ?

— Pourquoi voudrais-tu qu'il en sorte ? Il est dans son univers personnel, au cœur de la perle. Loin de tous ceux qui le pourchassent. Libre !

— Il finira digéré par son rêve, alors que personne ne le recherchait vraiment. Un terroriste reconverti en œuvre d'art... Les implications morales sont fascinantes ! Mort et transfiguration du méchant, en sept stations de chemin de croix.

— Il n'a pas su reconstruire son existence quand les villes sauvages se sont posées. Il a couru pour s'éviter de réfléchir. Je me suis contenté de lui offrir une perspective de fuite.

— Ton piège a fonctionné. Et tu ne te sens pas fier de ce que tu as fait ?

— Non ! Je ne voulais pas transformer les œuvres d'art en cellules et les musées en prison.

« Il avait au moins raison pour une chose : cette exposition n'est pas au point. Je vais laisser tomber l'idée...

— Tu abandonnes ?

En amour, les silences sont inévitables, mais celui de Marika atteignait neuf sur l'échelle de Richter. L'air vibrait littéralement autour d'elle.

— Je ne jette jamais rien ! Le vernissage aura lieu mais je n'ouvrirai pas la galerie au public. Pas encore. Avec l'aide des Villes, j'apprendrai à créer des œuvres personnalisées, des rêves privés pour chaque visiteur.

« J'inventerai des portes, tu comprends ça ? ajouta-t-il d'une voix vibrante. On viendra au musée pour s'y perdre.

— Ta vieille obsession des œuvres cannibales. Et nous, qu'allons-nous devenir ?

Closter sourit. Lorsque cette lueur apparaissait dans son regard, son visage se transformait en celui d'un enfant-magicien émerveillé par ses propres tours. Marika ne put s'empêcher de lui sourire en retour.

— Je t'emmène dans une histoire qui n'appartient qu'à nous. Le monde apprendra à se passer de notre présence pour un temps.

— Est-ce qu'on cessera un jour de fuir ? l'interrogea-t-elle avec un soupir, connaissant d'avance la réponse.

— C'est un mode de vie qui nous réussit trop bien... Tu viens ?

Il la conduisit jusqu'au fond de la salle, dans une alcôve à l'ouverture masquée d'un rideau de cuir imitation peau. L'œuvre qui trônait sur un socle pentagonal occupait la presque totalité de l'espace disponible. Elle était énorme, sphérique, hérissée de scarifications géométriques qui rappelaient les tatouages des tribus africaines. Des volutes de lumière colorée dansaient dans ses profondeurs. On la devinait tiède, vibrante. Accueillante.

Le rideau de cuir retomba et les isola de la galerie. L'alcôve obscure s'emplit d'une odeur musquée. Une faille triangulaire, trop étroite pour qu'ils puissent s'avancer de front, s'ouvrait en face d'eux. Marika ouvrit les bras et Closter s'y réfugia. Sa silhouette fantomatique aux traits confus fut absorbée par la chair ferme et douce de sa compagne. Leur corps se mêlèrent, se fondirent.

Avec détermination, ils se perdirent dans le rêve.

Rêve 7 (Voleurs de Silence)

Dennis regarde la foule qui lui rend son regard. Dizaines de paires d'yeux flottants sur des visages excités, braqués vers lui. Ne pas oublier de sourire d'un air confiant tandis que le rideau s'ouvre et que la musique démarre. La vieille routine, rassurante. Il s'avance jusqu'à l'extrême bord de la scène et tend les bras, poings serrés, vers les dîneurs. Des papillons multicolores s'échappent de ses paumes lorsqu'il déplie les doigts. Rires, quelques applaudissements. Retenus. Les papillons meurent trop vite, la chaleur des bougies qui grésillent sur les tables les dissipe. Tant pis, *enchaîner*.

Le micro contre ses lèvres il murmure *Bonsoir* avec une moue complice.

— Je suis ici pour donner du corps à vos rêves. (Pause. La salle, lentement balayée d'un pinceau de lumière, cligne des paupières avec ensemble. Sa silhouette en contre-jour s'auréole de mystère, un mystère bleu néon). Ce soir, vous êtes... Importants.

La scène se prolonge comme une jetée au milieu de la mer des tables. Trois marches la terminent, qu'il descend d'un pas souple de danseur professionnel. Le voilà au niveau du sol, dans l'espace dégagé de la piste de danse. *Que vais-je leur projeter ? L'île déserte ? Trop de couples. Le survol de la ville ? ça fait déjà trois fois ce mois-ci. Manzano va encore râler...* Il agite le micro. Un sourire pour gagner l'indispensable poignée de secondes. Surtout, ne pas laisser les conversations reprendre.

— J'ai décidé de vous emmener avec moi. Une promenade dans le monde de vos désirs, de vos plaisirs, (il s'approche d'un couple sur sa droite, une Top-model blonde à la bouche déparée par une moue d'ennui et son inévitable rémora, de quarante ans plus âgé), de vos rêveries, (d'un geste preste, il feint de cueillir une pensée égarée hors du crâne dégarni du riche protecteur), de vos fantasmes...

Il dépose délicatement sur l'épaule de la fille une poupée translucide, nue à l'exception d'un porte-jarretelles noir. La poupée agite ses jambes avec espièglerie et fait voler ses cheveux blonds. Le

visage n'est pas ressemblant mais, de loin, ça devrait suffire. Les applaudissements crépitent. *Ils sont ravis de se rincer l'œil gratis et de prendre leur revanche sur le vieux. C'est quand même lui qui va se la taper ce soir ; Comprennent rien.*

Il croise le regard de la Top-model. Étincelle de curiosité, vite dissimulée. *J'en ai d'autres en réserve du même genre, ma belle... À ton service quand tu voudras.* Le regard se détourne. Les mouvements de la poupée deviennent mécaniques. Il l'efface. Regagne le centre de la piste tandis que décroissent les applaudissements.

— Merci, merci. Vous êtes un public merveilleux !

Il essuie sur son front le fin rideau de sueur que le talc n'a pu absorber, vérifie que le toupet de faux cheveux est bien en place sur le sommet du crâne.

— Un voyage étrange, peut-être dangereux, nous attend. Nous partons en croisière sur les mers qui ceinturent le restaurant. L'eau va monter jusqu'ici... Écoutez !

Un clapotis discret. Les conversations se sont tues, le public est attentif. *Je les tiens. Ils vont se balader en galère, c'est sans doute le plus simple.*

Un geste ample des deux bras et le vent se lève. Les lumières décroissent.

— Je vous baptise aventuriers. Suivez-moi !

Il traverse la piste qui semble agitée d'une forte houle, s'agrippe aux rideaux qui masquent les baies vitrées et l'ouverture du balcon. D'une voix rauque, travaillée, il réclame de l'aide. Une, puis deux silhouettes se lèvent, dans un bruit de chaises raclant le plancher. Les dîneurs se rassemblent autour de lui. Il tire les rideaux qui se gonflent comme des voiles, se concentre...

Les vagues s'écrasent à ses pieds.

Le reste relève de la routine. Un signe discret à l'accessoiriste et la bande sonore démarre : tambours lancinants, bruits de chaînes, cris. Les serveuses s'avancent en glissant sur le plancher de bois rugueux, à peine habillées de voiles d'illusion translucides (elles ont horreur de ça et il le sait, mais c'est le jeu. Ordre de Manzano). Au passage, elles seront pelotées, bousculées. Des plateaux chargés de cocktails se renverseront et la note sera salée.

La soirée s'annonce bien.

Il s'accoude au bar où Slim, le barman, lui a préparé son Martini. Son vrai nom est Sélim, et la couleur de sa peau est un carrefour d'influences diverses, mais tout le monde l'appelle Slim. Ou barman, ou garçon. Beaucoup de noms pour une seule réalité. Personne ne sait ce qu'il pense et tout le monde s'en moque.

Il trempe ses lèvres dans le verre, le repose et cueille l'olive entre le

pouce et l'index.

— Pas assez de gin, Slim...

L'olive tombe sur le plancher. Il l'écrase d'une semelle distraite et ça fait un petit bruit mouillé, un peu écœurant. Le cri d'une grenouille écrabouillée sous une pierre.

— Ordre de Manzano. Paraît que tu bois trop, le spectacle s'en ressent.

— Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

— Je trouve ça aussi mauvais qu'au début. Tu veux une autre olive ?

— Va te faire foutre, Slim...

Dans la salle, l'illusion continue. La tempête agite les rideaux, l'air sent le sel et le goudron. Les convives bavardent ou pelotent les serveuses sans se soucier du contenu de leurs assiettes. La réalité est sur pilote automatique, il pourrait faire ça les yeux fermés.

— Un autre, Slim.

Le cocktail à peine corsé ne lui est d'aucun secours. L'aquarium est toujours trop propre, l'alcool ne sert qu'à dépolir temporairement le verre. Une injection d'indifférence sous forme liquide. Avec une olive pour la couleur. Slim a raison,, le spectacle est dégueulasse.

Assis sur son tabouret de bar il fait tanguer la salle, comme ça, pour s'amuser, et déshabille la plus boudinée des serveuses. Les dîneurs applaudissent avec confiance. Lorsqu'il regagne la scène pour le final (l'arrivée au port avec les éclairs du phare qui illuminent les visages d'une chaude lumière orangée), il garde sur la langue l'amertume du vermouth.

Plus tard, les illusions mourront. Les voiles des serveuses s'effaceront et elles iront se rhabiller, sans un regard pour lui. Les derniers clients régleront leur addition avec une grimace. Ailleurs, devant des miroirs en couronne, sous un éclairage cru, la Top-model exécutera son numéro avec des cris de passion feinte.

Nous trichons tous.

Le téléphone l'a réveillé un peu avant midi. La voix de Slim, neutre : Manzano veut le voir. Il raccroche sans un mot, se débarrasse des épingles de cauchemar fichées dans son cerveau. Sa perruque traîne sur l'oreiller auréolé de sueur. Il la colle sur son crâne, puis vacille jusqu'à la salle de bain.

Nu, il n'impressionne personne. Un début de brioche, une peau de mutant, trop pâle. Des yeux bleus sans vie. Machinalement, il sculpte sur son torse des muscles luisants d'huile, rectifie son menton absent. Il est même capable de raser son nouveau visage sans se couper.

Il prendra le temps de déjeuner dans un bar. Manzano comprendra. Il n'est pas un larbin qu'on siffle mais un des artistes les mieux payés

de cette foutue ville. Et il a bien l'intention de continuer.

Il grimpe au premier étage, passe devant la loge où est punaisée une de ses vieilles affiches. Il a dix ans de moins, les dents brillantes, un regard à la limite de l'insolence. Le photographe avait du talent. Un ongle anonyme a déchiré sa joue de papier et la blessure n'a jamais cicatrisé.

Il continue jusqu'au fond du couloir. La porte de chêne massif est entrouverte. Il frappe et entre sans attendre la réponse.

Manzano est en pleine discussion avec un couple dans lequel il reconnaît la Top-model et son cavalier. Il s'immobilise sur le seuil. La jeune femme ne lui accorde pas un regard. Sa peau, sous la lumière du soleil qui tombe de la verrière, est fripée, flétrie, et son cou commence à se rider. La pénombre du restaurant lui allait mieux.

— Assieds-toi ! lui lance Manzano d'un ton agacé. On parlait justement de toi.

— Le spectacle vous a plu ? Vous désirez une représentation privée ?

L'expression de Manzano le dissuade de poursuivre. Il attrape le dernier fauteuil libre et s'y assoit.

— Quel est le problème ?

Le vieux bonhomme manque de s'étrangler. Manzano toussote avec discrétion.

— Je vais me charger de ça, monsieur Delacourt. Merci de m'avoir mis au courant. Inutile de préciser qu'il y aura une table réservée pour vous et mademoiselle tous les soirs de la semaine prochaine, aux frais de la maison. Je vous raccompagne.

Mademoiselle ! Il a le sens du raccourci historique, le père Manzano, songe Dennis. Il esquisse un vague salut, sans se lever, et la regarde sortir avec une grimace d'appréciation. Les fesses sont restées fermes, le balancement est bien maîtrisé. De la pouliche de race, qui courra encore quelques Grands Prix.

— Je savais bien qu'elle ferait n'importe quoi pour me revoir, soupire-t-il rêveusement quand la porte s'est refermée.

— C'est fini, oui ? lui jette Manzano au visage.

Il va se rasseoir, sort un registre d'un tiroir et le feuillette avant de le projeter en travers du bureau d'un geste las.

— Tu sais qui était ce type ?

— J'ai surtout regardé la fille...

— Delacourt. Jacob Delacourt. Un cerveau de hyène, avec assez de fric pour t'acheter cent fois. La moitié de cette ville lui appartient, l'autre moitié fait dans son froc à la seule mention de son nom et je tombe sur le seul artiste du secteur incapable de le reconnaître !

« Maintenant, écoute-moi bien, Dennis. Quand un type comme ça

débarque chez moi, seul ou accompagné, qu'est-ce qu'il faut éviter de faire ?

— D'accord. (Il lève les mains en signe d'apaisement). J'aurais pas dû la déshabiller.

— Ça, ce n'est qu'une partie du problème ! Quand une huile vient dîner chez moi, tu vas la voir. Tu t'informes de ses préférences pour le spectacle et surtout, surtout, tu évites de générer des illusions de bateau si ça risque de la rendre malade !

— Le mal de mer ? C'est pas vrai !

— Si. Toute la nuit à vomir, avec sa geisha qui jouait les infirmières. Non, ça ne me fait pas rire, Dennis. Au-delà d'une certaine quantité de fric je perds mon sens de l'humour.

Sûrement un problème de nourriture, les crevettes peut-être. Manzano le sait, ce n'est pas la première fois qu'un client se plaint. Alors...

Dennis, l'esprit engourdi, attend l'estocade finale. Manzano soupire et reprends le registre.

— T'as jeté un coup d'œil au chiffre d'affaires de ce mois-ci ?

— La comptabilité, c'est ton problème. Moi je n'y comprends rien.

— Vingt pour cent de moins que l'année dernière ! Ça veut dire sept ou huit tables inoccupées chaque soir depuis le début de l'été. J'ai des comptes à rendre moi aussi, figure-toi, et mes commanditaires manquent de patience.

— Change de cuisinier...

— Tu ne vas pas m'apprendre à gérer une boîte ! Les gens ne viennent pas ici pour manger mais pour le spectacle. C'est toi qui doit les empêcher de regarder ce qu'ils ont dans leur assiette.

— Ça fait toujours plaisir de voir son talent apprécié par un connaisseur...

— Tu as besoin de vacances, laisse tomber Manzano. Tu finis la semaine et quelqu'un te remplace. Profites-en pour mettre au point un nouveau spectacle, repose-toi, trouve-toi une petite...

— Et débarrasse-moi le plancher, conclut Dennis. Tu crois que je vais me laisser virer comme ça ?

— Tu as été un bon artiste. Autrefois. Quand tu crevais de faim. Tes illusions faisaient plus que meubler l'espace, tu leur donnais de l'épaisseur. À présent tu ne changes plus la réalité, tu te contentes de la repeindre.

La sonnerie feutrée du téléphone. Dennis se relève avec lenteur et se dirige vers la porte. Manzano, une main posée sur le combiné, le rappelle :

— Quand je t'ai connu, tu avais décidé d'être le meilleur. Arrange-toi pour t'en souvenir et je te reprendrai.

Dennis hausse les épaules et pointe le doigt vers le combiné d'ébonite.

— Tu viens d'attraper un cobra !

Manzano porte à son oreille le serpent qui se tortille au bout du fil et murmure d'une voix neutre :

— J'écoute.

Quand Dennis claque la porte, ses mains tremblent.

La représentation du dimanche est particulièrement soignée : une visite guidée hors de l'orbite terrestre, à travers les astéroïdes. Pour l'occasion, les serveuses sont métamorphosées en sirènes de l'espace, les seins nus sous leur scaphandre transparent. Il y a des pluies de météores, des combats d'astronefs.

Et, pour le final, la mort d'une étoile.

Manzano le rejoint au bar après le départ du dernier client et lui tend une enveloppe.

— Voici ta paye. Inutile de tout claquer pour accélérer ta chute. Je peux attendre...

— Tu as vu le spectacle ? lance Dennis d'une voix détachée.

— Oui, et alors ? Tu cherches une augmentation ?

— Tu n'as pas la seule scène du coin.

— J'ai fait passer le mot : je lâcherai Delacourt aux basques de quiconque te signera. Tu sais ce que ça signifie, l'artiste. J'ai croché mes doigts sur tes tripes et je serrerai jusqu'à ce qu'il en sorte quelque chose.

Il dépose négligemment l'enveloppe sur un coin du bar et s'éloigne sans un adieu. Les injures sont couvertes par le bruit du shaker.

À sa façon Slim, lui aussi, est un artiste...

Quelques minutes suffisent pour faire le bilan d'une vie entière. Tout oublier ensuite prend nettement plus de temps. Dennis décide de renoncer à sa moumoute et de se raser le crâne, afin de mettre en valeur ses lobes préfrontaux hypertrophiés. L'expérience est quasi mystique : son image lui déplaît toujours autant mais d'une façon subtilement différente, moins personnelle. Les dialogues avec le miroir de la salle de bain prennent une tournure beaucoup moins passionnelle.

Il laisse s'écouler deux semaines avant de retourner chez Manzano...

Tout est curieusement identique, en contradiction avec le profond sentiment de rupture qui l'habite. Seul a changé le nom qui scintille sur le bandeau lumineux de l'enseigne : "Cyndia Cinderella" au lieu de "Dennis Deïmonis". La différence n'est pas grande.

Sauf que le code d'ouverture de l'entrée des artistes n'est plus le même...

Avec une désinvolture étudiée il escalade la douzaine de marches

qui mènent à l'entrée du club-restaurant, lance un clin d'œil à la fille du vestiaire et lui abandonne une cape tissée d'illusions qui ruisselle entre ses doigts lorsqu'elle veut la saisir.

Il est de retour.

Sans se presser, il se dirige vers le bar et se hisse sur un tabouret. La scène est plongée dans la pénombre. Il est tôt, les premiers dîneurs attendent derrière le cordon rouge l'arrivée du maître d'hôtel qui les guidera vers les tables. Quand Slim passe à sa portée, Dennis l'intercepte d'un geste possessif.

— Un Martini, sans olive.

— Je suis censé t'avoir vu, Dennis ?

— T'inquiète pas... (Il écarte les pans de son costume gris perle). Pas d'armes, pas de scandale. Je suis juste venu voir le spectacle.

— Ouais. T'aurais pas dû sortir de ta réserve, scalpé. Trouve-toi un coin sombre et n'en bouge plus, sinon Manzano te servira en amuse-gueule après t'avoir découpé lui-même.

— Sa cuisine ne vaut rien, de toute façon. (D'un index discret il désigne la scène vide). Comment est-elle ?

Slim fait mine de réfléchir.

— Cyndia ? Je crois qu'il vaut mieux que je te serve ce Martini...

— Si bonne que ça, hein ?

La salle se remplit. Depuis son poste d'observation, au bar, Dennis contemple avec détachement le ballet des serveuses dont le nouvel uniforme est visiblement inspiré des scaphandres spatiaux de sa dernière représentation. Le plastique crisse à chacun de leurs gestes et l'ensemble manque de grâce. On les croirait empaquetées dans des sacs de supermarché.

En coulisse, le régisseur vérifie les rampes de projecteurs. Il y a une paire de poursuites de part et d'autre de la scène, sur la mezzanine. Pas de sono, une absence quasi totale d'effets...

— Slim, c'est quoi son truc ?

À l'autre bout du comptoir, le barman hausse discrètement les épaules, une lueur indéchiffrable dans les yeux. Les lumières qui baissent lui évitent de répondre. Dans la salle, les murmures diminuent d'intensité. Les serveurs se hâtent de déposer sur la table des plats dont personne ne s'occupe.

La poursuite de droite s'allume, aussitôt dédoublée. Dans le cercle de lumière une silhouette empêtrée de strass surgit en clignant des yeux. Avec incrédulité, Dennis la voit s'avancer vers l'extrême bord de la scène, sans micro, sans un mot, et balayer la mer de visages de son regard papillotant. *Ce n'est pas possible, Manzano ne m'a pas remplacé par ça ?*

Les applaudissements crépitent. Le public a confiance. Dennis détaille la robe incroyablement mal coupée, le visage d'une banalité à

pleurer, le corps... Enfin ce qu'on en devine. *Si elle commence un strip-tease, je déclenche l'alarme incendie.* Il liquide le reste de son cocktail en deux gorgées, repose d'un geste brutal le verre sur le comptoir. Le pied se brise avec un tintement cristallin.

Personne ne se retourne.

Sur la scène, Cyndia s'est reculée. Les bras écartés, la tête rejetée en arrière, elle ouvre la bouche à fond, inspire, et...

Inexplicablement, le silence se fait.

Dennis laisse échapper un sifflement qui meurt sur ses lèvres. L'impression est curieuse. Le son a fait vibrer son palais et l'intérieur de son crâne mais s'est évaporé sitôt franchi la barrière des dents. Il entrechoque les débris de son verre sans provoquer le moindre bruit.

Le silence ruisselle sur la salle comme un épais sirop sans goût. Les serveuses, engluées, ont cessé de s'agiter. Sur la mezzanine, les poursuites sont animées d'un lent mouvement de va-et-vient et les pinceaux de lumière multiplient les ombres sur le rideau derrière la scène. Tout le reste est immobile.

Dennis s'agite sur le tabouret (sans bruit), se racle la gorge avec force (il est seul à l'entendre). Cyndia n'a pas bougé. La bouche ouverte, ses plombages bon marché illuminés à chaque éclair des projecteurs, elle attend, clouée sur les planches, l'instant improbable de l'envol.

Manzano se fiche de moi, ce n'est pas possible : elle ressemble à ces femmes sur les quais de gare que les trains n'emportent jamais. Il détourne la tête vers le bar pour prendre Slim à témoin.

Appuyé sur ses poings, les yeux mi-clos, le barman regarde le spectacle.

Plus tard, Dennis comprendra que la première faille est née à cet instant précis. Il ressent dans sa poitrine le vide douloureux que crée un poignard en se retirant. Sans conviction, il claque des doigts devant le visage de Slim. Depuis quand un barman aussi expérimenté que lui se laisse-t-il captiver par ce qui se passe sur scène, au lieu de servir les clients ? Sa propre mauvaise foi lui fait grincer des dents. En ce moment, il est bien le seul à se soucier de boire.

Isolé dans son coin, ficelé par le silence, il attend la fin du spectacle en pianotant avec hargne sur le bois poisseux du bar. Il a l'impression que tous les autres se sont branchés sur la même radio en le laissant seul, avec son cerveau modèle de l'année dernière et ses illusions inutiles.

Il s'est presque résolu à partir lorsque le silence se retire. Lentement, par à-coups hésitants : d'abord le staccato de ses phalanges sur le bois, puis la respiration de Slim tout proche, le crissement nerveux d'une semelle sur le plancher. Des détails sonores que son ouïe accueille avec reconnaissance. Il n'est plus seul.

Il inspire à fond, deux ou trois fois. Sur la scène, Cyndia a baissé la tête et laissé retomber ses bras. Ses doigts tressaillent, elle a de jolies mains et ce détail le trouble autant que le reste. Le public applaudit d'une manière inhabituelle, avec retenue et gravité, comme pour participer au reflux du silence sans brusquer celui-ci. Cyndia s'incline, un sourire fatigué plaqué sur son visage. Les rayons pâles des poursuites l'accompagnent jusqu'au rideau puis s'éteignent. On entend des bruits de fourchette.

Il n'y aura pas de rappel.

Slim balaye les débris de verre du comptoir en évitant le regard de Dennis.

— Un autre, s'il te plaît, toujours sans olive. Non, se ravise Dennis. Annule ça.

Il se laisse glisser du tabouret. Slim le retient par l'épaule.

— Fiche-lui la paix. Elle ne pourra rien te dire de plus.

Pour toute réponse, Dennis fait jaillir une rose entre ses doigts. Slim secoue la tête.

— Tu n'es pas assez réel pour elle.

— Je veux juste comprendre. Ça ne devrait pas prendre trop de temps !

Il se glisse derrière le rideau de scène et grimpe l'escalier avec une décontraction feinte, sans croiser personne. Son portrait est toujours punaisé sur la porte de la loge. Il va tourner la poignée, suspend son geste, frappe. Deux coups discrets.

— Un moment !

La voix est claire, teintée d'un accent indéfinissable. Lorsque le battant s'entrouvre, il rectifie machinalement sa tenue.

— Oui ?

Elle le dévisage sans émotion puis jette un bref coup d'œil à l'affiche et sourit.

— C'était une perruque, murmure Dennis. La photo date un peu.

— Je vois. Vous êtes plutôt mieux au naturel. Vous êtes venu récupérer quelque chose dans votre loge ou s'agit-il d'une visite de politesse ?

— Je peux entrer ?

— Faites comme chez vous.

Elle resserre les pans de son peignoir et va s'asseoir sur l'unique chaise, face à la glace, en lui tournant le dos. Il crispe les poings, se force à les dénouer. Une illusion serait la bienvenue mais il sent confusément que leur échange ne se situe pas à ce niveau.

Qu'est-ce qu'il m'arrive ?

— Votre numéro..., hésite-t-il. Ça n'a pas marché pour moi.

— Et vous voulez qu'on vous rembourse ? Oh, je suis idiote ! s'excuse-t-elle sans le regarder. D'accord, je suis désolée. Ce n'est pas

quelque chose que je maîtrise complètement.

— Pourtant, ce silence que vous créez est..., il cherche un mot suffisamment neutre. Impressionnant.

— Ce n'est pas le plus important.

— Je veux bien l'admettre.

Elle détourne ses yeux du miroir et les braque dans les siens. Il est scruté, disséqué, puis abandonné les entrailles ouvertes. Sensation aussi neuve qu'inconfortable.

— J'avais du mal à y croire. Vous n'avez vraiment rien ressenti ?

— Laissez tomber. Ce n'est pas si important.

— Peut-être que si. (Elle jette un coup d'œil à sa montre). Il faut que j'y retourne. Monsieur Manzano aime bien me voir dans la salle après le spectacle. Attendez-moi dehors, le temps que j'enfile une robe.

Il hoche la tête. Elle lui caresse le bras, spontanément, en ouvrant la porte.

— Si ça peut vous consoler, pour moi non plus il ne se passe rien.

Dennis attend à l'extérieur de la loge. De l'autre côté de la cloison, une fille qu'il connaît à peine est en train de se déshabiller. Il ne fait aucun effort pour la visualiser et trompe son ennui en battant des cartes imaginaires. Il jette le paquet en l'air, brasse des jokers et des dames de cœur qu'il renvoie au néant lorsqu'il est fatigué. Son destin ne lui plaît pas mais c'est lui qui distribue le jeu et qui choisit ou non de tricher. Il a tous les atouts en main. Malheureusement.

Cyndia surgit enfin, vêtue d'un ensemble couleur d'eau qui était démodé avant même d'être coupé. Elle a maquillé ses yeux, à peine, tiré ses cheveux en arrière. Elle ressemble à une institutrice très sévère et très sage.

Dennis s'incline et, d'un geste négligent, accroche à son corsage une orchidée d'un noir brillant. Elle ouvre la bouche. Dans le tourbillon de silence qui jaillit, la fleur se recroqueville et disparaît.

— Vous ne l'aimiez pas ?

— Elle ne sentait rien, ne pesait rien. Vous seul pouviez la percevoir.

— Elle vous allait bien.

Elle hausse les épaules et se dirige vers l'escalier. En haut des marches, elle lui effleure la joue.

— J'ai apprécié l'intention.

— Mais pas le résultat ?

— Vous n'avez pas aimé le silence que je vous ai offert.

— Peut-être que je n'écoutais pas vraiment.

Manzano, boudiné dans un smoking crème, leur fait signe du bar qu'il occupe à lui tout seul. Dans la salle inhabituellement calme,

l'orchestre joue une bossa-nova, avec des éruptions de cuivre.

— Cyndia, ma chère, c'était parfait. Salut, Dennis. Slim m'a dit que tu avais déjà le mal du pays ?

Il se tourne vers Cyndia et son regard se durcit.

— J'espère qu'il s'est conduit en gentleman ?

— C'est un amour, réplique-t-elle avec un petit rire malicieux qui transfigure ses traits. (Dennis la contemple, stupéfait. On dirait que le soleil s'est levé sur son visage). Savez-vous qu'il est venu me féliciter pour mon numéro ?

— Très bien, mon petit, très bien. À présent, j'aimerais que vous alliez vous montrer à nos deux ou trois meilleures tables. Vous savez comme les clients adorent bavarder avec la vedette ?

— J'y vais, monsieur Manzano. À un de ces jours, Dennis.

— Qu'est-ce que tu es venu faire, exactement ? demande Manzano d'une voix dangereusement détachée.

— Boire un verre, voir le spectacle, me replonger dans l'ambiance. Pas nécessairement dans cet ordre.

— Inutile de me faire le coup de la nostalgie, il est beaucoup trop tôt pour que je te reprenne.

— Envoyez les violons ! ricane Dennis.

— Content de t'avoir revu, rétorque Manzano en abandonnant son tabouret.

— J'espère que tu penseras la même chose demain.

Manzano s'immobilise.

— Je ne suis pas sûr d'aimer ça. Et il n'y a plus une table de libre durant toute la semaine.

— Ravi de voir que les affaires marchent... Rassure-toi, je me contenterai de m'asseoir au bar. J'ai l'estomac fragile.

— D'accord, acquiesce lentement Manzano. J'ignore à quoi tu joues mais Slim t'ouvrira un compte. Et, Dennis...

— Oui ?

— La prochaine fois, évite de casser mes verres.

Le lendemain, après une nuit de glace et de plomb, Dennis s'attaque au désordre de son appartement. Il jette des piles d'affiches, déchire des souvenirs fossilisés en forme de cartes postales ou de programmes de tournée. Tiroir après tiroir, le vide s'installe. Il évacue la poussière à l'aide de sa moumoute qu'il manie comme un chiffon. L'appartement semble s'être dilaté, ou peut-être est-ce lui qui a rétréci. La moitié de sa vie s'entasse dans de grands sacs poubelle, sur le palier. Sous l'épaisse couche d'indifférence qui s'est accumulée au fil des ans, il sent qu'un animal le dévore de l'intérieur.

L'angoisse l'a rattrapé mais il refuse de s'arrêter de courir.

À son arrivée chez Manzano, il est accueilli par d'épais flocons de silence qui tourbillonnent près de l'entrée. L'air qu'il siffle lui est arraché de la gorge. Il sourit à demi, (*Où est le plaisir d'être en retard si on ne peut déranger personne ?*) et plonge sans hésiter dans l'absence de bruit.

Il traverse la salle pétrifiée et s'installe sur son tabouret favori. Un salut désinvolte de la main vers Cyndia qui cligne des paupières face aux projecteurs. *Elle doit être complètement aveuglée, il faut qu'elle travaille ses éclairages. Quelque chose d'adouci, de mystérieux. Et sa robe... Dans un autre style elle ne serait pas si mal. L'image qu'elle donne... Une idée de Manzano, je parie. Elle devrait essayer de bouger.*

Il tape sur l'épaule de Slim qui frotte machinalement un shaker, les yeux braqués vers la scène. *Elle a quelque chose, c'est sûr Slim ne m'a jamais accordé plus qu'un coup d'œil distrait quand j'étais sur les planches. Je me demande ce qu'ils lui trouvent, tous. S'il n'y avait pas son rire...*

Il se tait et laisse le silence devenir assourdissant.

Sur les tables, les mains des dîneurs se crispent sur les fourchettes. Personne ne mange ni ne boit. Les visages arborent une expression concentrée, extatique. Une légère rougeur colore parfois leurs joues et le rythme de leur respiration s'accélère. Dennis, repoussé à la frontière de leurs rêves, égrène des pensées moroses en attendant le retour du bruit.

Plus tard, il avale d'un trait le Martini servi par Slim, savoure l'amertume du gin et le retour à la normale. Désœuvré, le barman promène un chiffon d'un bout à l'autre du comptoir. Les serveuses oscillent entre les tables comme des mannequins de plastique, les bras chargés d'assiettes à demi terminées.

— C'est plutôt calme, murmure Dennis à l'oreille de Slim. Tes whiskies frelatés auront peut-être le temps de vieillir.

— Je ne fais pas le chiffre habituel, admet Slim de mauvaise grâce. Mais toutes les tables sont réservées. Manzano dit que ça compense. D'ailleurs, personne ne songerait à boire durant un tel spectacle.

— À part moi, bien sûr ! ricane Dennis. Il redevient sérieux devant l'expression du barman. Raconte-moi tout ce que je manque.

— Je ne peux pas manger ça ! se plaint d'une voix haut perchée une femme un peu trop fardée. C'est froid. Changez-moi ce plat.

Une serveuse se précipite. Le maître d'hôtel l'intercepte et lui donne des ordres à voix basse. Dennis détourne la tête, agacé par l'incident. Cyndia s'est éclipsée sitôt la fin du show et son absence est presque palpable. Le souvenir des minutes précédentes plane au-dessus des conversations comme un oiseau de fumée.

— Raconte-moi, insiste Dennis.

— C'est une voleuse de silence, laisse tomber Slim en caressant le shaker d'un geste machinal, les yeux dans le vague. Elle avale tous les

bruits, les sons inutiles, les paroles en l'air et les échos indésirables. Elle oblige la réalité à se taire.

— Ça, j'ai vu. Et alors ?

— Alors... Tu es forcé de t'écouter toi-même. Tout ce que tu as à l'intérieur, les vibrations de ton cerveau, la mélodie de tes tripes. Ton cœur qui bat, le rythme obstiné de tes veines, le cri de tes neurones. La musique de ton âme.

« Et à ce moment-là, ajoute-t-il en reposant le shaker, chaque pensée devient un trait de plume sur la partition. Et les émotions... Le plaisir de respirer, tes poumons qui se gonflent comme une cornemuse qui joue toute seule. L'air entre tes dents, assourdissant. Le goût merveilleux de ta salive où se retrouvent les traces de tous tes baisers. Tu sens l'excitation qui enfle, qui occupe tout ce vide laissé par le brouillage sonore de la réalité. Tout paraît tellement plus vrai quand elle est là.

— Et où est-elle en ce moment ?

— Dans sa loge, je suppose. Elle ne tardera pas à descendre. Je te laisse, j'ai du travail.

— Sûr. (Dennis regarde la rangée de tabourets vides). Merci de m'avoir expliqué tout ça.

— Tu n'as rien compris, hein ? Tu te souviens d'avoir eu du plaisir à respirer ? Simplement ça. Respirer.

— C'était il y a longtemps. J'ai oublié.

— Moi aussi, c'est ce que je croyais. Elle m'a aidé à me souvenir et m'a joué la plus belle musique du monde. La mienne. Ne me demande plus de partager.

Slim se détourne et s'enfuit à l'autre bout du bar. Au même moment, Cyndia fait une apparition discrète au coin de la scène. Elle avance entre les tables et Dennis la suit du regard. Sa démarche manque de fluidité. Elle disparaît dans la pénombre d'une alcôve, reparait un peu plus loin. L'œil la perd et la retrouve sans cesse, elle n'est jamais tout à fait là.

Dennis plonge dans son Martini. Lorsqu'il relève la tête, elle se matérialise face à lui, un sourire au coin des lèvres comme une trace de baiser.

— Salut, étranger. Tu m'offres un verre ?

Sans attendre la réponse, Slim fait glisser sur le comptoir un cocktail qui s'immobilise à sa hauteur, dans un discret tintement de glaçons. *Je rêve, ou il sort le grand jeu ?* Songe Dennis. Il lève son verre et porte un toast muet au barman. Cyndia rit, et c'est comme un arc-en-ciel sur un glacier.

— Tu as vu le spectacle ?

— Je suis arrivé en retard.

— Oh ! murmure-t-elle et son sourire s'efface.

— J'aimerais t'en parler, de toute façon...

Du coin de l'œil, Dennis surveille Manzano qui discute avec le maître d'hôtel. Ils se séparent et Manzano se dirige vers eux, en s'arrêtant à certaines tables pour saluer les dîneurs les plus influents. Dennis grimace.

— Voilà le comptable. Je te retrouve dans la loge ?

Elle acquiesce avec une moue. Dennis emporte son verre à l'autre bout du bar et arrache à Slim le nouveau code de l'entrée des artistes, avant de sortir sur le perron rendu glissant par la pluie. Il a envie de marcher sous l'orage, le crâne nu.

Devant le grand miroir entouré d'ampoules, Cyndia finit de se démaquiller. Dennis s'installe sur un pouf, à ses pieds. *Ses jambes ne sont pas vilaines mais elle ne fait vraiment rien pour qu'on s'en aperçoive.* Dès son entrée dans la loge, il a senti la tension qui l'habitait et a choisi de se taire. Des gouttes d'eau dégoulinent derrière ses oreilles, il se sent comme une boule de billard échouée après la crue.

Il relève la tête et capte son regard braqué sur lui dans la glace. Ses yeux, débarrassés des teintes parasites de l'eye-liner, prennent des reflets de porcelaine.

— Tu voulais me parler ? dit-elle lentement.

— Je me demandais si tu accepterais mes commentaires sur ton spectacle ?

— J'ai déjà reçu ceux de Manzano...

— Je peux me taire. Ou tu peux décider de ne pas m'écouter.

— L'un et l'autre sont également difficiles. Je suis fatiguée de mes propres silences. Parle-moi.

— Pour commencer, il te faut un micro. Le public doit t'appartenir dès les premières secondes, tu ne dois pas lui permettre de se détacher de toi.

Elle secoue la tête avec un soupir résigné. Imperturbable, Dennis enchaîne :

— Ensuite, ta tenue. Evite les clichés, en particulier ceux qui ne te ressemblent pas. Personnellement je te verrais avec un ensemble dans les tons de brun, plutôt feuille morte que roux. Pas besoin d'un corsage trop ouvert, au contraire. Garde ton mystère. L'important étant que tu puisses bouger sans entraves.

— C'est vraiment tout ce que tu as à me raconter ?

— Il reste le problème des éclairages. C'est sans doute le plus important.

— Dennis ! (Sa voix hésite entre le fou rire et l'agacement). Je sais déjà tout cela.

— Alors travaille ! Qu'est-ce que tu veux que je te dise...

— Rien. Je suppose que tu as raison. (Elle se lève, décroche une

robe d'un cintre). Est-ce que tu comptes me raccompagner chez moi ?

— J'ai un rendez-vous, très tôt demain. Le seul imprésario qui travaille le matin et il a fallu que je tombe sur lui.

— Je vois. (Son bras retombe). Puisque c'est comme ça, tourne-toi. Il faut que je me change.

Debout dans la salle d'attente, Dennis examine les affiches défraîchies annonçant des tournées dans des lieux exotiques. L'entrevue n'a rien donné, l'ombre de Delacourt plane sur sa carrière. Tout cela n'est qu'un jeu cruel, il en est conscient. Un billet d'avion suffirait à le libérer du sort jeté sur lui. Même les bras les plus longs s'arrêtent quelque part. Il a fait le vide dans sa vie, plus rien ne le retient. Il pourrait tout recommencer.

Sans Manzano. Sans Cyndia.

Lorsqu'il se retourne, sa décision est prise. Et Cyndia est là, assise sur un fauteuil avachi, en train de feuilleter un magazine de mode vieux de dix ans. Elle paraît à peine surprise de le voir.

— Il semblerait que nous ayons au moins une chose en commun. Tu travailles aussi avec cette vieille fripouille ?

Trop de réponses possibles. Il la prend par les épaules, la relève, l'embrasse légèrement sur la bouche.

— Il y a des années que je ne me suis pas promené dans le parc. Tu viens ?

— De toute façon, je l'avais déjà lu, dit-elle en reposant le magazine.

Sur la berge du fleuve, ils trouvent un banc près d'un saule pleureur et l'essuient avec des mouchoirs en papier. Dennis observe les barques qui s'épuisent à ramer à contre-courant. Il songe à sa vie. Elle pose un doigt sur sa bouche :

— Ne le dis pas !

Il décapite un brin d'herbe et le noue, un nœud compliqué qu'il n'aura jamais la patience de défaire.

— Quand j'ai été virée de ma première place, deux mois à peine après mon engagement, j'ai changé de nom et de ville, se souvient-elle en suivant des yeux les tourbillons hypnotiques autour des avirons. J'y suis revenue il y a quelque temps. La boîte dégringolait. À la place du spectacle, il y avait des sachets de poèmes instantanés que les clients versaient dans leurs verres quand ils étaient ivres. C'était censé les rendre éloquents. Les volutes de texte leur chatouillaient les narines et, parfois, une strophe entière leur explosait à la figure. Ils éternuaient, et tout le monde riait.

— Sauf toi...

— Je n'ai jamais été tout à fait synchronisée avec le reste du monde.

La brise agite les branches du saule qui trempent dans le fleuve et les remous dérivent le long de la berge. Sur l'autre rive, le soleil ricoche sur les façades des immeubles.

— *Dans mes promenades, au bord des îles de Novembre*, récite Dennis d'une voix sourde,

Les grands arbres accueillent les visiteurs

En agitant leur chevelure dénudée

Dans le respect profond des choses qui se meuvent...

Je crains d'avoir oublié la suite.

— Je me demande quel goût ça aurait, mélangé à un Martini, murmure-t-elle. C'est de toi ?

— Probablement. On marche un peu ?

Ils traversent le parc, au rythme paisible de ceux qui croient avoir tout le temps du monde pour se connaître.

— On t'a proposé un nouveau contrat ? demande-t-elle au moment de franchir les grilles.

— Non. La ville est saturée d'artistes en ce moment.

— Je sais. On m'a dit la même chose ce matin.

La rue les enveloppe. Il y a beaucoup de directions possibles, chez elle, chez lui. Ailleurs. Dennis songe à son appartement rempli de tiroirs vides. Cyndia garde les yeux fixés au sol.

— J'ai oublié de te prévenir, soupire-t-elle, les yeux toujours obstinément baissés. Manzano voudrait te parler.

— Il aurait pu le faire hier... Je me demande ce qu'il me veut.

— Tu ne t'en doutes pas ?

— Je le saurai bien assez tôt. De toute façon, j'avais prévu d'arriver en avance pour le spectacle de ce soir.

Elle acquiesce distraitement. Il passe un bras autour de sa taille et la sent se raidir. Elle se détache de lui d'un geste brusque.

— Tu veux rentrer ?

Elle secoue la tête. Il s'immobilise, cherche ses mots. Elle ouvre la bouche et les lui arrache des lèvres jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que du silence entre eux, du silence et rien d'autre.

Il pénètre dans le restaurant en fin d'après-midi, monte directement chez Manzano. L'affiche sur la porte de sa loge lui sourit insolemment au passage. Il résiste à l'envie de frapper pour savoir si elle est là.

Manzano lui offre un verre qu'il refuse. On entend à travers le plancher l'orchestre qui répète.

— J'ai réfléchi, lui annonce de but en blanc Manzano. J'ai peut-être été trop dur avec toi.

L'esprit engourdi, Dennis laisse venir. Son absence de réactions semble agacer son interlocuteur.

— Je sais que tu es libre en ce moment. (*Tu y as personnellement*

veillé, espèce de salaud ! songe Dennis). J'aimerais te reprendre en alternance avec Cyndia.

— Un jour sur deux ?

— Plutôt cinq jours sur sept. Elle pourrait faire les mardis et les jeudis, juste pour assurer la transition. Son contrat expire dans deux mois.

Avec soin, Dennis crée un éléphant miniature à qui il donne les traits de Manzano et le fait tourner au bout de son index.

— Qu'est-ce que tu lui reproches ?

— Eh bien...

C'est la première fois que Dennis voit Manzano embarrassé et la découverte l'amuse. Il sourit malgré lui avant de replier l'éléphant comme une longue-vue.

— Dennis, nous sommes des professionnels, toi et moi. Je n'ai pas besoin de t'expliquer comment fonctionne le système. Si je veux faire plus que mes frais, il faut que le restaurant et le bar tournent chacun à cent pour cent. Je me fiche que le spectacle ait de bonnes critiques si personne ne reste pour boire un verre après le final.

— Je croyais que toutes les tables étaient réservées ?

— Cyndia est trop bonne, Dennis. Quand elle est sur scène, tout le monde oublie de manger. Alors les clients commandent les plats les moins chers et n'y touchent même pas.

De toute façon, une fois refroidi, ce n'est même plus comestible, se dit Dennis. Un couac assourdi traverse le plancher. Manzano grimace :

— Écoute-les. Depuis que cette fille est là, ils ne jouent plus de la même façon. Je te le dis, Dennis, je serais heureux que tu reviennes. Ton imprésario est d'accord...

— J'en parlerai avec lui. Quand aimerais-tu que je commence ?

— Le plus tôt possible. Ton ancien spectacle fera encore l'affaire jusqu'à cet hiver.

— On verra. (Dennis se lève). Tu n'as jamais essayé de nous remplacer par des mannequins ?

— J'aime ce qu'elle fait. Sincèrement. C'est juste que ça ne marche pas dans un endroit comme celui-ci.

Manzano lui tend une main manucurée qu'il serre par réflexe.

— Va la voir, parle-lui. Je peux lui laisser un dimanche par mois si elle le désire. En matinée.

Il entre dans la loge sans s'annoncer et expédie d'un coup de pied le pouf dans un coin. Cyndia est en peignoir, les cheveux dénoués. Un flacon de vernis à ongle débouché traîne sur la tablette.

— J'ai vu Manzano... (Il imite de son mieux le ton mielleux du directeur). Dis-lui qu'elle fasse les mardis et les jeudis.

« Je suis désolé ! Je n'avais pas compris.

— Je sais. Ce n'est pas de ta faute. (Elle achève de vernir son pouce et remue délicatement les doigts). Si tu en as fini avec les condoléances d'usage, tu peux ficher le camp.

— J'ai mieux à t'offrir que ça. À condition que tu acceptes.

Il la force à se relever, la tient à bout de bras pour l'examiner. *Elle a une silhouette quelconque, un visage quelconque. Le problème n'est pas là. Il faut parier sur son rire et sur cette fragilité merveilleuse qu'elle cache trop bien.*

Il murmure *Tu permets ?* et dénoue la ceinture du peignoir. Elle ne résiste pas. Il écarte les pans et la déshabille avec douceur. Sa peau est pâle, nacrée. Ses seins sont des perles baroques, ses hanches des coquillages précieux. Elle est nue comme une plage à l'aube, quand les marées de la nuit ont lavé le sable.

Il pose une main sur ses lèvres pour l'empêcher de parler. Elle embrasse sa paume et il sourit. Du bout des doigts, il prend la mesure de son corps. Se concentre.

Le tissu d'illusions s'enroule autour des épaules de Cyndia, s'évase jusqu'à ses jambes et tourbillonne autour de ses chevilles. Avant de la projeter il a soigné la texture de l'étoffe, tissé chaque fil dans son esprit. Le résultat est presque vivant.

Cyndia pousse un faible cri de surprise. Inconsciemment, Dennis a choisi de renoncer aux couleurs éteintes, aux nuances sages. La robe flamboie, le décolleté est un vertigineux défi à la pesanteur. Il orne son cou d'un pendentif à trois branches et accroche à ses oreilles une toile d'araignée de diamants.

Il la prend par la main, l'oriente face au miroir.

— Regarde-toi.

Elle a les yeux emplis de brume. Il tourne autour d'elle, rectifie un détail du drapé, saupoudre ses cheveux de poussière d'or.

— Je n'avais jamais habillé personne auparavant, murmure-t-il, la gorge serrée. Ça te plaît ?

Elle virevolte. Le tissu se déploie en corolle autour d'elle. Sous l'illusion, la réalité de son corps est d'une beauté inattendue. Dans un geste de pudeur instinctif, elle croise les bras sur ses épaules nues. *Et maintenant ?* semblent interroger ses yeux.

Dennis ramasse le peignoir et le replie délicatement sur le paravent.

— J'aimerais me charger du décor pour le spectacle de ce soir. Pas d'éclairages, rien que des illusions. Tu auras le plus bel écrin qu'on t'offrira jamais.

— Mon image t'appartient. Que veux-tu en échange, puisque tu as déjà refusé tout ce que je pouvais te donner ?

Il caresse ses cheveux.

— Et alors ? Tu as dédaigné l'orchidée que j'avais fait éclore pour toi, je suis resté sourd à tes silences. Notre histoire est peut-être vouée

à l'échec dès le départ, ce qui la rend infiniment tentante. Tu vois, c'est loin d'être simple. On continue ?

Elle rit, et ce rire même est différent.

— Oui, Dennis. On continue.

Le rideau s'écarte. Dennis s'avance sur scène, un micro à la main. Il murmure *Bonsoir*, de sa voix travaillée, et la sono démultiplie les syllabes à travers la salle. Sur la mezzanine, les poursuites débranchées le contemplant avec tristesse de leur œil mort.

— Nous avons voulu vous offrir quelque chose de spécial !

Il s'approche de l'escalier, pose le pied sur la première marche et se retourne. Les lumières baissent. Dans la pénombre, il braque le micro comme une torche pour détourner de lui l'attention du public.

— Ce soir, pour la dernière fois, voici Cyndia. Cyndia Cinderella...

Il s'entoure d'un paravent d'obscurité et disparaît. Le rideau frémit, s'ouvre lentement. Sur un tapis de violons, un piano égrène des arpèges. Une rumeur d'étonnement et de plaisir mêlés monte de la foule.

Cyndia est là.

Elle s'avance avec lenteur. À chaque pas, la robe ondoie. Des oiseaux multicolores descendent du plafond et se fondent dans le tissu qui flamboie. Les applaudissements éclatent, assourdissants.

Cyndia s'immobilise. De son poste d'observation, sur la mezzanine, Dennis la voit se détendre et redresser les épaules. Elle lève la tête, lui envoie un baiser, brièvement, puis affronte la marée de bruit qui monte de la foule avec l'assurance d'une figure de proue.

Elle expire à fond. Ouvre la bouche et souffle les cris comme une chandelle. La salle, captivée, a les yeux braqués sur elle, toutes les serveuses se pétrifient. Ce soir, personne ne mangera.

Le silence gagne les étages. Dennis le sent monter jusqu'à son cœur, effacer son souffle. Il se penche par-dessus la rambarde. Le plus difficile commence.

La robe cent fois retravaillée change de nuances. À l'or des mélèzes se mêle le rouge lancinant des érables. Le tissu se déchire, des lambeaux s'en détachent et tourbillonnent comme des feuilles mortes, chacune ornée d'une image en réduction de Cyndia. Un vent invisible les disperse au-dessus des tables et tout s'apaise.

Dennis lui a demandé de tenir le plus longtemps possible, de jeter toutes ses forces dans le spectacle. Lui-même est décidé à lui offrir en retour ses plus belles créations. Elle dansera dans une cathédrale de verre qu'un mot suffirait à émietter, saisira des soleils à mains nues. Elle le mérite.

Une bouffée de tendresse l'envahit. Leurs yeux se cherchent, s'accrochent. Le silence qui l'englue ne le dérange plus. Il a bâti au-

dessus du vide un pont d'illusion qu'il peut franchir à tout moment pour se retrouver près d'elle. Les instants qui vont suivre seront partagés.

La musique, venue de très loin, s'élève dans sa tête.

Au début, il n'y prête pas attention. Concentré sur les fils immatériels qui jaillissent de ses paumes, il repeint le décor aux couleurs de son esprit. La mélodie l'envahit sans qu'il s'en aperçoive, si familière que son corps bouge en rythme avant même qu'il en ait pris conscience. Cyndia, tournée vers lui, hurle le silence à pleine bouche.

La musique le remplit de l'intérieur. Il savoure la montée d'un accord parfait, ferme les yeux. Les illusions vacillent. Il ouvre les paupières juste à temps pour consolider les échafaudages de la réalité et renvoyer des pinceaux de couleur tout autour de la salle.

Insidieusement, la mélodie s'empare à nouveau de lui. Les yeux toujours rivés à ceux de Cyndia, il lutte contre cette fascination égoïste qui l'empêcherait de s'occuper d'elle, mais le bruit de son propre corps devient vite assourdissant.

Il va céder, il le sent. Dans un dernier sursaut il lance vers la scène des centaines de papillons blancs qui recouvrent les épaules de Cyndia.

Cyndia qui n'entend rien.

Cette idée le dégrise. Les harmonies de son esprit se dispersent, il se concentre sur la texture de la robe, sur l'éclat des bijoux, avec une volonté farouche. Cyndia lui apparaît infiniment plus belle à présent qu'il a lui aussi cédé à la fascination de son silence. Mais le répit est de trop courte durée. La tendresse qu'il ressent fait vibrer en lui une note pure qui menace à nouveau de le submerger.

Dans la salle, les spectateurs envoûtés oscillent sur leur siège, chacun à son rythme. Cyndia arrache de leurs lèvres des soupirs de plaisir à peine formés et les envoie se perdre dans le néant, pour être aussitôt remplacés par d'autres. Dennis se tend vers elle. Au creux de son âme subsiste un vide qu'aucune illusion, aucune femme, n'est venu combler. Il choisit de le lui offrir. Elle comprendra.

Il s'abandonne, complètement. Tout ce qu'il ressent, ses émotions les plus impudiques et les plus vraies, sont réverbérées vers la scène. La musique l'envahit mais il ne garde rien.

Au bout de ses doigts, les illusions se renforcent. Il les sent devenir plus denses, presque palpables. Emplies de son amour, elles dérivent vers Cyndia et se posent à ses pieds. Peu à peu, le tissu qui l'enveloppe s'alourdit, sa robe épouse plus étroitement ses formes, devient caresse, puis baiser. Avec un émerveillement qu'il ne cherche plus à contenir, Dennis regarde son visage qui se couvre d'une légère rougeur, ses yeux

qui chavirent...

Le choc en retour du silence l'emporte encore plus haut.

Ils brûlent, liés l'un à l'autre par un circuit d'émotion pure qui se renforce à chaque respiration. Le public a, depuis longtemps, cessé de les suivre. Ce bonheur-là ne lui est pas destiné. Les lumières baissent doucement mais, lorsqu'on pourrait croire que le final est proche, un nouvel élan les réunit. Ils ont le temps d'apprendre à contrôler le spectacle, il est plus important de le vivre.

Plus tard, il la rejoindra derrière la scène et lui dira : « Excellent, partenaire ! », ou n'importe quoi d'aussi stupide et creux. Ils n'auront ni l'un ni l'autre la force de sourire. Il posera la main sur son épaule nue et elle tressaillira, simplement, parce que le contact de cette main est infiniment doux.

Ensemble, ils regagneront leur loge et feront leurs bagages.

Fin du Cycle des Étoiles Mortes

DÉJÀ PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

1800. *Requiem pour une idole de cristal* Louis Thirion
1801. *Le refuge de l'agneau (Les Antipodes - 2)* Michel Pagel
1802. *Rollmops Dream (Konmar et Compagnie - 3)* Pierre Pelot
1803. *Promesse d'ille (Mytale - 1)* Ayerdhal
1804. *Les épées de cristal*
(*Le Neuvième Cercle - 5*) Jean-Christophe Chaumette
1805. *Le monde d'en bas (Troglô-Blues 1)* Bertrand Passegué
1806. *Viper (La siné gravite au 21*)* Red Deff
1807. *Orbret (Les fleurs et le vent - 1)* Hugues Douriaux
1808. *Zelmiane (Les fleurs et le vent 2)* Hugues Douriaux
1809. *Les amants pourchassés*
(*Les fleurs et le vent - 3*) Hugues Douriaux
1810. *Apocalypse Junction*
(*Le Commandeur - 8*) Michel Honaker
1811. *Gilbert le Barbant - Le retour*
(*Konmar et Compagnie - 4*) Pierre Pelot
1812. *Le guerrier sans visage*
(*Le Neuvième Cercle - 6*) Jean-Christophe Chaumette
1813. *Honneur de chasse (Mytale - 2)* Ayerdhal
1814. *Le temps des lumières (Chronos - 2)* Piet Legay
1815. *Les maîtres des souterrains*
(*Troglô-Blues 2*) Bertrand Passegué
1816. *Les pirates de Sylwa*
(*Service de Surveillance des Planètes Primitives*) Jean-Pierre Garen
1817. *Le voyageur solitaire*
(*Chroniques des nouveaux mondes*) Jean-Marc Ligny
1818. *La guerre en ce jardin* Richard Canal
1819. *Les fêtes de Hrampa*
(*L'Oiseau de Foudre - 5*) Félix Chapel
1820. *Chroniques du désespoir* Roland C. Wagner
1821. *L'île brûlée* Gilles Thomas
1822. *Dark Spirit (Le Commandeur - 9)* Michel Honaker
1823. *Danger mémoire* P.-J. Hérault
1824. *L'homme du Sid*
(*Le Monde de la Terre Creuse - 8*) Alain Paris
1825. *Ganja (La siné gravite au 21**)* Red Deff
1826. *Le temps des révélations (Chronos - 3)* Piet Legay

1827.	<i>De bitume et de sang</i> (Au nom du roi 1)	Manuel Essard
1828.	<i>L'ombre des Rhuls</i> (Service de Surveillance des Planètes Primitives)	Jean-Pierre Garen
1829.	<i>Un été à Zédong</i> (Chroniques des Nouveaux Mondes)	Jean-Marc Ligny
1830.	<i>L'écume du passé</i> (Le Monde de la Terre Creuse 9)	Alain Paris
1831.	<i>Ultimes aventures en territoires fourbes</i> (Konnar et Compagnie - 5)	Pierre Pelot
1832.	<i>Le choix du ksén (Mytale - 3)</i>	Ayerdhal
1833.	<i>Le cimetière des astronefs</i>	Michel Pagel
1834.	<i>Celui-qui-n'est-pas-nommé</i> (Le Monde de la Terre Creuse 10)	Alain Paris
1835.	<i>Le fouilleur d'âmes</i>	Michel Honaker
1836.	<i>Ce qu'il y avait derrière l'horizon</i>	Jean-Pierre Andrevon
1837.	<i>Nivôse (Étoiles Mortes 1)</i>	Jean-Claude Dunyach
1838.	<i>Aigue-Marine (Étoiles Mortes - 2)</i>	Jean-Claude Dunyach
1839.	<i>Astronef mercure</i> (Service de Surveillance des planètes Primitives)	Jean-Pierre Garen
1840.	<i>Les mondes furieux</i>	Albert Higon
1841.	<i>Chien bleu couronné</i>	Raymond Milesi
1842.	<i>Espion de l'étrange</i>	Karel Dekk
1843.	<i>D'un lieu lointain Soltrois</i>	Gilles Thomas
1844.	<i>Roche-Lalheur</i>	Hugues Douriaux
1845.	<i>Demain, une oasis</i>	Ayerdhal
1846.	<i>Albatrovs *</i> (Chroniques des nouveaux mondes)	Jean-Marc Ligny
1846.	<i>Cette crédille qui nous ronge</i>	Roland C. Wagner
1848.	<i>Une si jolie prison (Au nom du Roi 2)</i>	Manuel Essard
1849.	<i>Le loupiot</i>	P.-J. Hérault
1850.	<i>L'ère du spatiopitègue</i>	Pierre Barbet
1851.	<i>Orages en terre de France</i>	Michel Pagel
1852.	<i>Albatrovs**</i> (Chroniques des Nouveaux Mondes)	Jean-Marc Ligny
1853.	<i>L'ouragan des enfants-dieux</i>	François Rahier
1854.	<i>La planète des Lykans (Service de Surveillance des Planètes Primitives)</i>	Jean-Pierre Garen
1855.	<i>La chimère infernale</i>	Albert Higon
1856.	<i>Les colonnes d'émeraude</i>	Jean-Pierre Fontana
1857.	<i>La jungle de pierre</i>	Gilles Thomas

JOHN SINCLAIR

CHASSEUR DE SPECTRES

par
Jason DARK

Un puissant cocktail de mystère, de policier et de fantastique, dans la grande tradition du roman populaire.

Premiers titres

Peur sur Londres
La bombe magique
L'horoscope de l'horreur
Une vie parmi les morts

28 francs chez tous les libraires

FLEUVE NOIR

*Cet ouvrage a été composé par l'auteur
et achevé d'imprimer en janvier 1992
sur les presses de Cox & Wyman Ltd.
à Reading (Berkshire)*

Dépôt légal : février 1992
Imprimé en Angleterre

Chaque nuit, dans le musée de chair de l'AnimalVille, un artiste fantôme hante les galeries où sont exposées ses dernières créations.

Vorst, l'ancien milicien, reconverti en terroriste, est là pour tout faire sauter...

Échappera-t-il au piège des œuvres cannibales ?



Illustration : M.-C. Boyer